Histoire Litteraire

Des Fous

HISTOIRE LITTÉRAIRE

DES FOUS.

PAR

OCTAVE DELEPIERRE.

LONDON:

TRÜBNER & CO., 60, PATERNOSTER ROW.

1860.



JOHN CHILDS AND SON, PRINTERS.

INTRODUCTION.

EPIGRAPHE.

J'OSE dire que s'il y a encore un livre curieux à faire au monde, en Bibliographie, c'est la bibliographie des fous, et que s'il y a une bibliothèque piquante, curieuse et instructive à composer, c'est celle de leurs ouvrages.—*Nodier, Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque, page* 247.



INTRODUCTION.

LORSQUE la penſée nous vint de compoſer une eſquiſſe biographique ſur les Fous Littéraires, le ſujet nous parut peu compliqué et n'exigeant que de patientes recherches. Mais à meſure que les matériaux ſ'accumulaient, et que nous cherchions à les coördonner, les difficultés de fixer des bornes à ce travail, augmentaient.

Tout dépendait de pouvoir définir d'une manière claire et préciſe quelles étaient les ſpécialités qui rentraient dans notre cadre. Ici tout devenait doute. La folie entre pour quelque choſe dans l'exiſtence de la plupart des grands eſprits que l'hiſtoire nous fait connaître, et il devient ſouvent très difficile d'établir les diſſemblances qu'offrent les prédiſpoſitions à la folie, avec certains états dits de raiſon.

Ainſi que l'a dit M. Lélut, membre de l'Inſtitut, perſonne ne peut croire que Pythagore, Numa, Ma-

homet, &c., fuſſent des fourbes, car la fraude n'a jamais eu et n'aura jamais un tel pouvoir. Pour creuſer ſur la face de la terre un ſillon dont les ſiècles n'effacent pas l'empreinte, il faut penſer, affirmer, croire comme les maſſes, et plus qu'elles; donc ces grands hommes croyaient à la réalité de leurs viſions, de leurs révélations. C'étaient tout ſimplement des hommes de génie et d'enthouſiaſme, ayant des hallucinations partielles. L'auteur que nous venons de citer, a établi ſcientifiquement et avec calme, que ce qu'on eſt convenu d' appeler *le Démon de Socrate*, n'était autre choſe qu'un état d'extaſe et une folie momentanée.[1]

L'écrit trouvé couſu dans le pourpoint de Paſcal, après ſa mort, et que Condorcet a nommé son *Amulette myſtique*, le précipice imaginaire qu'il voyait à ſes cotés, le globe de feu que vit Benvenuto Cellini, et les démons qui lui apparurent dans le Colyſée et lui parlèrent, ainſi qu'une foule d'autres faits de la même nature, rendraient une hiſtoire complète de la folie littéraire, une œuvre immenſe.

Un recueil des biographies pſycologiques de ces ſortes de perſonnages, ſous le titre de *Vies des Hallucinés célèbres*, conſtituerait un livre intéreſſant et utile, comme le fait obſerver le docteur Lélut, dans le travail qu'il a conſacré à démontrer la folie bien caracteriſée de Paſcal.[2] La folie ne peut pas ſe définir, pas plus

[1] Le Démon de Socrate, ou application de la ſcience pſycologique à celle de l'hiſtoire. Paris, 1856, in 8°.

[2] l'Amulette de Paſcal, pour ſervir à l'hiſtoire des hallucinations. Paris, 1846, in 8°.

que la raiſon, a dit le Docteur Calmeil.[1] Celui dont l'imagination faſcinée prête un corps et une forme aux idées qui prennent naiſſance dans ſon cerveau, rapporte ces idées aux appareils des ſens, les convertit en ſenſation que preſque toujours il attribue à l'action d'objets matériels qui n'agiſſent point actuellement ſur ſes organes, et il en vient ſouvent à baſer ſes raiſonnements ſur ces données vicieuſes de l'entendement. L'halluciné réaliſe juſqu' à un certain point la ſuppoſition des Berkeléiſtes, qui prétendent établir qu'il n'eſt pas poſitivement néceſſaire que l'exiſtenee de l'univers ſoit réelle, pour qu'on l'apperçoive tel qu'il ſe montre à nos ſens. Peu d'entre-nous n'ont pas été, dans le cours de la vie, ſous l'influence de quelqu' hallucination momentanée.

Les obſervations précédentes que l'on pourrait étendre conſidérablement, font comprendre combien il eſt néceſſaire et en même temps difficile de circonſcrire et de déterminer une bibliographie des fous littéraires. Laiſſant à d'autres le ſoin de développer cet intéreſſant ſujet, nous voulons nous borner à tracer une eſquiſſe de quelques unes de ces exiſtences dont l'état mental a été ſuffiſamment dérangé pour que l'on prit des préeautions à leur égard.

Nous prévenons donc tout d'abord que nous n'allons nous occuper que de quelques individus qui nous ont ſemblé réellement atteints de folie, et qui, ſ'ils n'ont

[1] De la folie confiderée ſous le point de vue pathologique, philoſophique et hiſtorique. Paris, 2 vol. in 8°. 1845.

pas été enfermés dans des maifons de fureté, comme la plupart de ceux mentionnés ici, ont néanmoins montré une aberration mentale très décidée.

L'application des caufes aux effets dans la monomanie et dans fon oppofé, la folie raifonnable, offrira toujours un fujet d'étude du plus haut intéret. L'Etiologie de ces maladies f'explique l'une par l'autre. Dans le premier cas, il y a un point malade dans un cerveau fain d'ailleurs, dans le fecond cas, un cerveau malade nous offre un point fain et normal. Ce font ordinairement des efprits contemplatifs et noblement doués que l'on voit frappés par ce malheur.

Prefque toutes les nations fourniffent des exemples d'écrivains qui entrent dans cette catégorie, et ce qui doit augmenter la curiofité des Bibliophiles à ce fujet, c'eft que leurs ouvrages font toujours affez rares, et qu'il eft difficile de fe les procurer. Ces monomanies intellectuelles font prefque toujours caractérifées, comme le fait très bien obferver le Dr. Calmeil, par une affociation d'idées fauffes bafées fur un faux principe, mais juftement déduites, et par la poffibilité où fe trouve l'individu qui en eft atteint, de raifonner jufte fous tous les rapports, fur les matières étrangères à fa folie.

Afin de réunir les éléments épars de cette hiftoire littéraire, de manière à éviter la confufion, nous diviferons en quatre fections les auteurs que nous allons citer. La première traitera des fous théologues; la feconde, des fous littéraires proprement dits; la troifième, des fous philofophiques; et la quatrième, des fous politiques.

Les voyageurs nous apprennent une chofe très frappante, c'eft que la folie eft comparativement un fait rare chez les nations tout-à-fait barbares. Humboldt dit qu'on rencontre très peu de fous parmi les tribus originaires qu'il vifita fur le continent de l'Amérique. D'autres auteurs dignes de foi remarquent auffi qu'en Chine, au fond de la Ruffie et de l'Inde, la folie eft moins fréquente qu'en Europe. Quoiqu'il en foit, la folie d'écrire eft particulièrement une des maladies mentales de cette dernière partie du globe, effet probable d'un excès de civilifation, de même que la pléthore eft fouvent produite par un excès de fanté. Il ferait inutile de rechercher quelle eft la caufe de la folie, et même ce que c'eft que la folie, car les analyfes les plus perfévérantes de la nature et de la compofition du cerveau, n'ont abouti qu'à confirmer l'axiôme du favant Gregory: " *Nulla datur linea accurata inter* " *fanam mentem et vefaniam.*" Dans maintes circonftances de la vie, il eft arrivé à la plupart d'entre nous, qu'appelé à décider en nous mêmes, fur la valeur d'une idée ou d'une action, notre jugement héfite à fe prononcer, et nous difons avec le poète Beattie :—

Some think them wondrous wife, and fome
believe them mad.

Dans l'ordre métaphyfique, Malebranche était arrivé à un réfultat femblable, lorfqu'il a dit : " Il eft " bon de comprendre clairement qu'il y a des chofes " qui font abfolument incompréhenfibles."

Les favants qui fe font occupés de la médecine pfy-

cologique, et de la pathologie mentale, rapportent nombre de faits où la folie produit des réfultats femblables à ceux d'une haute intelligenee, réfultats que l'efprit de l'individu eft incapable d'obtenir, dès qu'il rentre dans l'état normal. Nous citerons un fait de ce genre qui nous a été raconté par le médecin même qui avait donné fes foins au malade :—Une dame d'un caractère très pieux commença peu à peu à être oppreffée par un profond fentiment de mélancolie, qui fe changea bientôt en un véritable dérangement d'efprit. On fut obligé de la mettre dans une maifon de fanté. Là, durant fes accès de folie, elle exprimait les idées de fon cerveau malade, en vers tellement remarquables que le médecin en fut frappé, et tranfcrivit des paffages, pendant qu'elle les récitait. Au bout d'un certain temps, cette dame recouvra fes facultés mentales, mais ne fe rappela rien de ce qui f'était paffé, et n'eut pas été capable, m'affirma le docteur, d'écrire une page avec quelqu'élégance.

Si l'on trouve fouvent des éclairs de talent chez les aliénés, il arrive auffi que des hommes remarquables par la clarté et l'élégance de leur ftyle, donnent tout à coup l'exemple de la plus entière incohérence. Un médecin de New York, à la fuite d'un travail exceffif, écrivit la lettre fuivante à fa fœur :—

"My dear Sister,—As the Cedars of Lebanon
" have been walking through Edgeworth foreft fo long,
" you muft have concluded that I have returned to the
" upper world, but I am ftill in purgatory for James
" Polk's fins, which, if they do not end in fmoke,

" ſurely have as good a chance of beginning that way, " as the ideas began to ſhoot ; for if Thomas had not " left his trunk on the cart at the Depôt, our ſhades " would have been a deuced ſight nearer to Land's " End, than Dr Johnſon ſaid they would, by the time " the Yankees rebelled," &c.

Le Docteur Brigham donne d'autres curieux exemples de ce genre dans un article intitulé : " *Illuſ-* " *trations of Inſanity, furniſhed by the letters and* " *writings of the inſane,*" et inférés en 1848 dans l'*American Journal of Inſanity*.

Durant le cours de nos recherches, pour raſſembler les matériaux de cette eſquiſſe, notre attention a été particulièrement attirée par une méthode curative, que nous croyons peu en uſage ſur le continent, et qui mériterait de faire l'objet d'une étude ſpéciale. Dans pluſieurs des grands établiſſements pour les aliénés, qui exiſtent dans le Royaume de la Grande Bretagne, l'encouragement régulièrement donné à la compoſition littéraire, a eu les plus heureux réſultats. Nous dirons en paſſant quelques mots ſur deux ou trois de ces aſyles conſacrés à la guériſon des maladies mentales.

The Crichton Royal Inſtitution, au Comté de Dumfries en Ecoſſe, poſſède une preſſe dirigée par les habitans de l'établiſſement, au moyen de laquelle on y publie un petit journal menſuel intitulé : *The New Moon.* On y trouve raſſemblées les compoſitions en proſe et en vers de ceux qui, dans leurs intervalles lucides, ſe ſentent enclins à ce genre de diſtraction.

La partie matérielle de l'impreſſion, le tirage, la correction des épreuves, tout ſ'exécute par les patients.

Voici l'extrait d'une lettre que nous écrivit le médecin de cette maiſon de ſanté, pour expliquer le ſyſtème qu'on y ſuit :—

" Mental occupation has been a marked feature in
" the eſtabliſhment from its commencement. A
" monthly journal, compoſed, publiſhed, and printed by
" patients, has been in exiſtence for many years. Some
" years ago, a ſeries of eſſays on our poets, philoſo-
" phers, &c., were compoſed and printed alſo by them.
" More recently a ſmall volume of poems was publiſhed
" by one of our lady patients, and we are juſt now
" thinking of publiſhing a ſelection of poems from our
" *New Moon*. Many other articles of a minor cha-
" racter have alſo been publiſhed. I am afraid it will not
" be poſſible now to obtain copies of any of them, as
" the impreſſions have been completely exhauſted."

La publication d'une ſérie de Mémoires Biographiques a été commencée, dans cette maiſon, ſur les poètes, philoſophes, rois, &c. frappés de folie: "*Me-*
"*moirs of mad poets, mad philoſophers, mad kings,*
"*mad churls, by inmates of the Crichton Inſtitution.*"

Il y a lieu de ſ'étonner qu'un pareil ſujet ait été choiſi par de pareils écrivains, mais il eſt remarquable que la plupart des compoſitions écrites dans des maiſons de fous, indiquent que ceux qui en ſont les auteurs, ont une parfaite conviction de leur état.

Voici deux ou trois courts extraits des pièces poétiques inſérées dans le journal de l'inſtitution.

Une femme, nommèe Geneviève, écrivit les ſtrophes ſuivantes à l'occaſion de la mort de ſon bouvreuil:—

Oh, could'ſt thou know, my little pet,
How much thine abſence I regret!
  Ah! 'twas a day like this
When thou into my little room
To cheer me with thy voice didſt come,
  Which now I hourly miſs;
And 'neath this ſhade of love, alone
Lament my little Goldie gone.

Whene'er thou ſaw'ſt me ſhut within
My room, thou cheerily would'ſt ſing
  And all thy art employ;
At thy lov'd voice, ſo ſweet and clear,
All care would quickly diſappear,
  My ſadneſs turn to joy;
And all the trouble of my lot
Be diſſipated and forgot.

Wiſe people do, I know, believe
That birds, when they have ceaſed to breathe,
  Will never more revive;
But—though I cannot tell you why—
I hope, though Goldie chanced to die,
  To ſee him yet alive!
May there not be—if heaven pleaſe—
In Paradiſe both birds and trees?

I've had ſuch dreams—they may be true:
Meantime, my little pet, Adieu!

Un des patients envoya un jour à celui qui était chargé de recevoir les morceaux deſtinés à l'impreſſion dans le journal, les vers ſuivants ſignés *Le Grand Orient*, et accompagnés de cette explication:—

“ Ces vers ont été apportés par le vent dans la “ Galerie du *Grand Orient*, et étaient fignés *Sapho* “ *Rediviva*. Ils portent la marque d’un efprit malade, “ Je vous les envoie donc comme un tribut convena- “ ble à *la Lune*.[1]

. . . .

“ In filence only, love is read—
The lips can ne'er true love exprefs;
Back to the heart—their parent bed—
They rufh, and filently, we blefs:
Such bleffings ever thee attend;
Such gifts thy heart can ne'er deplore:
With one *will-love-thee* to the end;
It is enough, I may no more.”

Nous ne pouvons nous empêcher de citer auffi huit vers compofés par un malheureux que l’infomnie torturait, et que des malheurs privés avaient frappé de folie :—

Go ! fleep, my heart, in peace,
Bid fear and forrow ceafe :
He who of worlds takes care,
One heart in mind doth bear.

Go ! fleep, my heart, in peace !
If death fhould thee releafe
And this night hence thee take ;
Thou yonder wilt awake.

Ces deux ftrophes nous femblent dignes d’être comparées aux vers du poète Anglais Herrick.

[1] Allufion au titre du Journal.

Dans le même établiſſement la muſique eſt auſſi employée comme un moyen de rétablir l'équilibre dans les facultés mentales des patients, et le directeur a formé une ſorte d'orcheſtre compoſé de ceux qui jouent de quelqu'inſtrument, et tous les mois, il organiſe un ou deux concerts, dont les programmes ſont, ainſi que le journal, imprimés par les preſſes de la maiſon.

L'hôpital pour les inſenſés fondé à Edinbourg, sous le nom de *Royal Edinburgh Aſylum for the Inſane*, a, comme le précédent, une preſſe et un journal menſuel intitulé : *The Morningside Mirror;* qui ſe publie régulièrement depuis environ douze années. Il forme aujourd'hui deux forts volumes in 8°. Le Médecin de la maiſon, le Docteur Skae, nous a aſſuré dans une de ſes lettres, "*that they are entirely the work of the* " *patients, both in writing and printing.*"

Voici des ſtrophes compoſées par un jeune homme devenu fou à la ſuite de contrariétés d'amour :—

Whene'er I hear the wild bird's lay
  Amid the echoing grove,
And ſee the face of nature gay
  With beauty and with love,—
I'll think that thou art with me ſtill
  By vale and murmuring ſtream,
And o'er the paſt my ſoul will dwell
  In faint collected dream.

When all the charms of nature fade,
  And the autumn leaf is ſtrewn,
One charm will ſtill be mine, ſweet maid,
  To dream of thee alone.

'Till life's laſt ebbing blood be run,
'Till life itſelf depart,
And death eclipſe my ſetting ſun,
I'll bear thee on my heart.

Un autre morceau, par lequel nous terminerons nos extraits des effuſions poétiques de l'hoſpice d'Edinbourg, porte un cachet remarquable de monomanie mélancolique :—

Sweet ſunſet, ſweet ſunſet, that beams from the weſt,
And lights the dark ſhades of the green foreſt tree,
Where the wild flowers bloom freſh o'er the earth's vernal breaſt,
Thoſe flowers of my childhood, the deareſt to me :

Oh ! give me the wreath of theſe once happy years,
The ſongs of the woodlark,—the friends I loved beſt ;
Ah ! bring back again all their ſmiles and their tears,
With their ſunſet, ſweet ſunſet, that beam'd from the weſt.

. . . .

Let me dream in the dells where my boyhood once ſtray'd,
And gather again the neglected lone flowers ;
They bloom all unſeen 'neath the cool hawthorn ſhade,
The ſweets of fond memory's happier hours.

Ah ! how bleſt but to dream of thoſe once happy years,
The ſongs of the woodlark—the friends I loved beſt ;
Ah ! they'll bring back again all thoſe ſweet ſmiles and tears,
With the glow of that ſunſet, that beam'd from the weſt.

L'hoſpice des aliénés de Hanwell, l'un des plus importants de l'Angleterre, préſente une particularité que nous croyons devoir noter.

L'encouragement à la composition littéraire, y forme, comme dans les établissements cités plus haut, un moyen de guérison, et les médecins de la maison pensent que c'est un des remèdes qui ont produit les résultats les plus satisfaisants. En conséquence, l'administration a établi un bazar où les diverses pièces, écrites par les lunatiques, sont exposées et vendues à leur profit. Grand nombre de personnes se font un devoir d'aller visiter ces expositions de publications de fantaisie, tirées sur papier rose, vert, orné d'arabesques, &c. et le produit des ventes est parfois assez considérable.

Les quatre vers suivants furent écrits spontanément par un patient convalescent, au centre d'une couronne de laurier suspendu au mur de la salle où se donnait une petite fête, dans l'hospice, le jour de l'Epiphanie en 1843.

No gloomy cells where sullen madness pines
In squalid woe, where no glad sunlight shines,
But here kind sympathy for fall'n reason reigns;
The rule is gentleness—not force and galling chains.

Nous avons réuni plusieurs des pièces exposées sur les étalages du *Hanwell Asylum*, pour notre collection d'ouvrages écrits par des fous. Nous transcrirons ici une strophe d'un sonnet composé par un nommé John Carfrae, et des extraits d'une ode par John P . . . . . qui a rarement des moments lucides, et se trouve enfermé depuis longtems.

On remarquera dans cette dernière pièce, des signes évidents d'un dérangement d'esprit.

THE HAPPY EVEN-TIDE.

Sonnet to the Pilgrim of Sorrow.

. . . .

When Even-tide, with radiance warm, doth glow,
The ſetting ſun majeſtic meets the ſight—
The weſtern tints tranſcendant glories ſhow,
Foretell a morrow rich in blithe delight.
So may each mournful thought and theme depart;
And pure, bright, heavenly joys henceforth illume your heart!

AN ODE

WRITTEN ON THE TWELFTH-NIGHT AFTER CHRISTMAS.

. . . .

The New Year has commenced,
And the ſeaſon is mild;
Should our hearts be condenſed,
Like an obſtinate child?

. . . .

Sing, ſing to the harp, to the year that is paſt;
To the year now a coming, fill, fill to the brim;
To the miſletoe bough, and the Chriſtmas, the laſt—
May the Chriſtmas forthcoming, fly away half as faſt!
And to him who promulged *Non-Coercion*, to him,
Sing, ſing to the harp, and fill up to the brim.

Dans le journal trimeſtriel édité par Mr le Docteur Forbes Winſlow,[1] on trouve, entr'autres articles ſur la folie dans ſes rapports avec la littérature, un curieux eſſai "*On the Inſanity of Men of Genius,*" dans lequel

[1] *The Journal of Pſychological Medicine and Mental Pathology.* 10 vol. 8vo. 1848-1858.

les lecteurs qui prennent intérêt à notre ſujet, trouveront des rapprochements très curieux.

Les hallucinations et la folie du Taſſe, de Benvenuto Cellini, du peintre Fuſeli, de Cowper, de Swift, de Southey, de White, et de tant d'autres dont les noms ſe preſſent ſous la plume, préſentent une page de l'hiſtoire de l'eſprit humain qui nous feraient preſque convenir, avec Ariſtote, qu'il eſt de l'eſſence d'un bon poète d'être fou. Nous ne nous occuperons pour le moment que de ceux dont l'eſprit a jeté un éclat moins brillant et moins durable, et qui, d'après l'expreſſion du poète :—

Like ſunbeam which on billow caſt,
That glances, but it dies, &c.

Le problème pſycologique dont nous raſſemblons ici quelques éléments, peut exercer, pour tout eſprit réfléchi, une pénible quoique ſalutaire influence ſur le ſentiment de fierté et d'orgueil que fait naître parfois le pouvoir de l'intelligence. Ce mélange de grandeur et de faibleſſe eſt bien propre à nous donner, ſous un forme pratique, une leçon d'humilité profonde.

9

PREMIERE SECTION.

EPIGRAPHE.

"Notre eſprit eſt un outil vagabond, dangereux et téméraire ; " il eſt malaiſé d'y joindre l'ordre et la meſure, c'eſt un outrageux " glaive à ſon poſſeſſeur meſme, que l'eſprit, à qui ne ſait ſ'en " armer diſcrètement."—*Eſſais de Montaigne.*

THEOLOGIE.

LES idées religieuſes, dans leurs aberrations, différent des autres en pluſieurs points eſſentiels. Elles ont pour objets les émotions, les paſſions, et les impulſions inſtinctives de l'âme. Un horiſon ſans borne ſe préſente à l'eſprit religieux, où les conjectures, les eſpérances, et les craintes prennent toutes les formes que l'imagination veut bien lui prêter, dans ſes paroxiſmes. Les réalités de l'exiſtence matérielle diſparaiſſent pour le fanatique ou fou par religion, non par ſuite d'un raiſonnement, comme dans certains ſyſtèmes philoſophiques, mais parcequ'il croit de ſon devoir de les anéantir dans l'intérêt de ſon âme. Son exiſtence toute entière ſ'abſorbe dans cette penſée qui non ſeulement exerce une immenſe influence ſur ſa folie, comme *cauſe*, mais encore modifie toutes les phaſes des manifeſtations extérieures de ſon eſprit. Ses conjectures chimériques n'ont aucune limite, et le raiſonnement pourrait nous convaincre, *à priori*, que

les doctrines, opinions, et théories théologiques, ne font pas la partie la moins curieuse, ni le moins féconde de l'histoire littéraire de la folie.

Nous ne nous arrêterons pas aux ouvrages où l'exaltation a remplacé le jugement. Ainsi nous passons à regret ces élucubrations grotesques d'une dévotion fanatique,—telles entr'autres que les ouvrages singuliers composés en l'honneur de la Vierge, dont G. Peignot préparait une bibliographie. Dans *La dévote salutation aux membres sacrés de la glorieuse Vierge*, par le Rev. Père J. H. Capucin, les oreilles, la bouche, les mamelles, le ventre, les genoux, &c. ne sont pas oubliés. Dans *Le livre de la toute belle sans pair, où est escripte la formosité spirituelle, à la similité de la spéciosité corporelle*, petit en 8°, il est question "de "la méditation du nez de la Vierge Marie, et des "deux narines; de la modérée grosseur de ses lèvres; "comment sa bouche doit estre de moyenne ouver-"ture; méditation aux cuisses qui sont force, espé-"rance," &c.

Citons encore *La Seringue Spirituelle pour les âmes constipées en dévotion; La tabatière spirituelle pour faire éternuer les ames dévotes*; ouvrages d'extravagants fort sérieux, non par la forme, mais par le but et par le fond. L'Angleterre n'est pas restée en arrière en ce genre, et *Hooks and Eyes for Believers' Breeches*, Sermon par Baxter, en fournit un exemple entre cent. Quantité d'autres de ces drôleries, mystiques, séraphiques, extatiques, seraient fort amusantes; mais revenons à notre sujet.

Durant le moyen âge, Thomas d'Acquin excita une grande admiration parmi les théologiens, par sa doctrine et ses opinions sur *la Prédestination* et *le Libre Arbitre*, considérées comme des chefs d'œuvre de dialectique. Ses ouvrages furent l'objet d'une composition des plus bizarres, par un Jésuite dont l'esprit s'était dérangé depuis plusieurs années, par suite de ses rudes travaux de missionaire dans l'Amérique du Sud. Cet infortuné, nommé Paoletti, qui avait été enfermé depuis cinq ans, lorsqu'il écrivit son livre contre Thomas d'Acquin et ses doctrines, cherchait à prouver que Dieu employait les instruments symboliques du culte Juif, pour déterminer qui reçevrait ou ne reçevrait pas la faveur divine. Il dessina un tableau ou diagramme des diverses manières dont on employait les ustensils sacrés dans le Tabernacle, pour déterminer la condition future des fils d'Adam, relativement à la Prédestination. Une gravure accompagne l'ouvrage, dans laquelle Dieu est representé, entouré d'anges, et présidant à la manipulation de ces ustensils symboliques: la volonté divine et la volonté humaine figurent sous la forme de deux boules se mouvant dans une direction circulaire opposée, mais qui cependant finissent par se rencontrer dans un centre commun. Paoletti écrivit un autre traité durant sa folie, où il montrait que les aborigénes de l'Amérique étaient les descendants directs du diable et d'une des filles de Noé, conséquemment qu'ils sont dans l'impossibilité absolu d'obtenir ni le salut, ni le grâce.

Le 16me et le 17me siècle ont vu paraître le plus

grand nombre peut être de grands esprits que les idées théologiques ont rendu fous. Au premier rang peut se placer Guillaume Postel.[1] Sa vie fut des plus agitées ; tour-à-tour Jésuite, et renvoyé de l'ordre par St. Ignace, à cause de ses bizarres idées, emprisonné à Rome, durant plusieurs années, réfugié à Venise, accusé d'hérésie devant l'inquisition, déclaré innocent, mais fou, il alla pour la seconde fois visiter Constantinople et Jérusalem.

Il mourut, en 1581, au Monastère de St. Martin des Champs, laissant après lui de nombreux ouvrages, dont une partie est consacrée aux rêveries qui l'obsédaient. Il s'infatua à Rome d'une vieille fille, que quelques uns traitent de courtisane et qu'il appelait sa *Grand' mère Jeanne.* Il soutenait que Jesus Christ n'avait racheté que les hommes seuls, et qu'ainsi les femmes devaient être rachetées, et le feraient par la Mère Jeanne.

Un ouvrage en Italien intitulé *La Vergine Veneta,* et un autre en Français,[2] tendaient à prouver cette thèse. Il prétendait que l'ange Gabriel lui avait révélé divers mystères, et mêlant à sa folie, les songes de Pythagore, il voulut persuader qu'en lui était transfusée l'âme de St. Jean Baptiste.

[1] A consulter entr'autres, sur les détails de sa vie, un ouvrage curieux du P. Desbillons, ainsi que Sallengre.

[2] Imprimé à Paris sous ce titre : *Les très merveilleuses Victoires des femmes du Nouveau Monde, et comme elles doivent à tout le monde par raison commander, et même à ceux qui auront la Monarchie du Monde Vieil.*

Poſtel avait une telle conviction qu'il était divinement inſpiré, que dans ſon ouvrage *De Nativitate Mediatoris* il déclare que l'eſprit même de Jeſus Chriſt en eſt l'auteur, et qu'il n'en était que le copiſte. Il fut condamné à être brulé vif, par arrêt du Parlement de Toulouſe.

L'article ſur Poſtel dans les *Mémoires de Littérature* de Sallengre, cite preſque tous les auteurs qui ſe ſont occupés de ce viſionnaire, et leur nombre eſt conſidérable.

Vers la même époque Geoffroy Vallée ſe fit remarquer par une folie de la même nature, et d'autant plus incurable qu'il ſe montra monomane dès ſa jeuneſſe.

Il avait, dit-on, autant de chemiſes qu'il y a de jour dans l'année, et il les envoyait laver en Flandre, à une ſource fameuſe par la limpidité de ſes eaux.

Jeté au milieu de Paris, dans les excès d'une vie de diſſipation, ſa raiſon commença à ſ'altérer, et ſa famille le mit en curatelle. Il commença alors à compoſer un livre dont le titre ſeul dénote la folie de l'auteur, et qui le fit condamner comme athée, quoiqu'en vérité, cela n'en valait guère la peine, car ce n'eſt qu'un tiſſu de confuſion, d'obſcurité, et de non-ſens.

L'édition de ce livre fut brulée, avec l'auteur, le 9 Fevrier, 1574, et il n'en exiſte plus qu'un exemplaire unique, celui au moyen duquel on inſtruiſit le procès de Vallée.[1]

[1] On peut voir de plus amples détails et des extraits de l'ouvrage, dans le *Bulletin du Bibliophile*, dixième ſérie, page 613.

Il fut conſtaté au procès même, qu'il ne jouiſſait pas de la plénitude de ſa raiſon, car on l'interrogea en préſence du médecin.

Voici le titre de ſon livre lardé d'anagrammes vraiment barbares :—

Le Béatitude des Chrétiens ou le Fléo de la foy, par Geoffroy Vallée, fils de feu Geoffroy Vallée et de Girarde le Berruyer, auſquels noms de père et mère aſſemblez il ſ'y treuve : Lere, geru, vrey fléo de la foy bygarrée, et au nom du filz : va fléo règle foy, aultrement guere la fole foy.

Il parait qu'il fut loin de ſ'amender en mourant, car le Journal de l'Etoile dit que conduit au ſupplice, il criait tout haut que ceux de Paris feſaient mourir leur dieu en terre, mais qu'ils ſ'en repentiraient.

Antoine Fuzy ou *Fuſi* a droit à trouver une place dans cette ſection de notre Eſſai, comme docteur en théologie de l'univerſité de Louvain. Il ſe fit recevoir docteur de Sorbonne à Paris, et il prend, dans un de ſes ouvrages, les titres de Protonotaire apoſtolique, de prédicateur et confeſſeur de la maiſon du Roi.

Il ſerait difficile de trouver un galimatias plus extravagant et plus inintelligible que ſon pamphlet publié en 1609 contre le marguillier Vivian, qui le fit condamner à un empriſonnement de cinq ans. Son *Maſtigophore ou précurſeur du Zodiaque* eſt une défenſe de la découverte phyſico-médicale, qu'il croyait avoir faite, que le ſang menſtruel des femmes avait la propriété d'éteindre le feu. Toutes les langues vivantes ou mortes, tous les patois français, tous les

argots populaires fervent à exprimer la colère de l'auteur contre Nicolas Vivian, que Fuzy nomme par anagramme *Juvien Solanic*. Le marquis du Roure, dans fon *Analectabiblion*, donne plufieurs extraits de cette diatribe, où brille fouvent, dit-il, de la verve, une gaîté mordante et une imagination fatanique. *Le Franc Archer de la Vrai Eglife, contre les abus et énormités de la fauffe*, Paris, 1619, n'eft pas moins bizarre de ftyle, que l'ouvrage précédent. C'eft une violente fatyre contre l'églife Romaine.

Fuzy fe réfugia à Genève, au fortir de prifon, renonça à la religion catholique et embraffa le Calvinifme. Il eft impoffible de ne pas reconnaître un cerveau tout-à-fait dérangé dans fes ouvrages. Le P. Niceron lui accorde une mention particulière au tome 34 de fes *Mémoires*.

Autant Fuzy avait d'inftruction et de connaiffances, autant *Simon Morin* qui fut brulé en place de Grève, le 14 Mars, 1663, était ignorant et fans lettres. Les erreurs des illuminés qui régnaient alors à Paris, enflammèrent fon imagination.

Il voulut être chef de fecte, et fe mit à prêcher fa doctrine, qu'il publia en 1647, fous le titre de *Penfées de Morin, dédiées au Roi*.

Ce n'eft qu'un tiffu de rêveries, d'ignorances, et d'erreurs condamnées depuis dans les Quiétiftes.

Le parlement le fit arrêter et le condamna à être envoyé au Petites maifons pour le refte de fes jours; jugement auffi équitable que profondément fage, auquel Morin aurait bien fait de fe tenir.

Il y échappa par une abjuration; mais, convaincu d'un prétendu fecond règne du fils de l'homme, il compofa, en 1661, un écrit intitulé *Témoignage du fecond avènement du fils de l'homme*, où il affurait que ce n'était autre que lui-même.[1]

Conduit au Châtelet, on lui fit fon procès où l'on voit qu'en commençant par l'efprit avec les filles et les femmes qu'il féduifait, il allait enfuite beaucoup plus loin.

Il fut condamné en 1662, à être brulé vif, avec fes livres, et fes cendres jetées au vent.

Le Préfident de Lamoignon lui ayant demandé f'il était écrit quelque part que le nouveau Meffie pafferait par le feu, Morin répondit qu'oui, et que c'était de lui que le Prophète a voulu parler au verfet 4 du XVI[e] Pfeaume où il eft dit: "*igne me examinafti, et*" "*non eft inventa in me iniquitas.*"

Il avait promit de reffufciter le troifième jour, et une multitude de fots f'affemblèrent, pour voir ce miracle, à l'endroit où il fut brûlé.

Morin, dit quelque part Michelet, eft un homme du moyen âge, égaré dans le 17[me] fiècle. Ses *Penfées* contiennent beaucoup de chofes originales et éloquentes; il f'y trouve entr'autre, ce beau vers:—

[1] Au catalogue de Nodier de 1829, N° 66, on fait mention d'un ouvrage ayant pour titre: *Avertiffement véritable et affuré au nom de Dieu*, 1827, in 32° dans lequel un autre illuminé fe dit auffi *Le fils de l'homme*, et promet de reffufciter au bout de trois jours, après f'être fait jeter dans l'eau à Marfeille, attaché avec des chaines de fer, à une groffe pierre. Ce livre eft un exemplaire unique, fur papier de chine.

"Tu ſais bien que l'amour change en lui
ce qu'il aime."

François Doſche ſe rendit parfaitement digne d'être l'un des adhérents de Morin, par le déſordre de ſes idées et l'extravagance de ſon ſtyle. Le titre ſuivant d'un de ſes opuſcules ſuffit pour juger et de l'un et de l'autre:—

"Abrégé de l'arſenal de la foy, qui eſt contenu en "ceſte copie, de la concluſion d'une lettre d'un ſecré-"taire de Sainct Innocent, par luy eſcrite à ſa ſœur, "ſur la detraction de la foy d'autruy, lequel n'ayant "de quoy la faire imprimer toute entière, il a com-"mencé par la fin à la mettre en lumière, eſtant en "peine d'enfanter la vérité de Dieu en luy, comme "une femme enceinte, de mettre ſon enfant au "monde."

Les querelles religieuſes, et les diſcuſſions théologiques qui agitèrent le 17me ſiècle, amenèrent en Allemagne et en Angleterre, les mêmes réſultats qu'en France.

John Maſon eſt un des exemples les plus frappants de la folie religieuſe, par ſa conviction inaltérable, juſqu'à la mort, et ſon enthouſiaſme calme et grave.

Les myſtères de la théologie de Calvin et du *Millenium*, avaient égaré ſa raiſon.

Il était perſuadé et avait perſuadé à une maſſe de perſonnes, qu'il avait miſſion de proclamer le règne viſible du Chriſt qui devait établir ſon trône temporel à Water-ſtratford près de Buckingham.

Il parlait bien et ſenſément ſur tout, excepté ſur ce

qui avait rapport à ſes extravagantes idées religieuſes. Auſſitôt qu'il ſ'agiſſait de Religion révélée, il devenait immédiatement fou. Il mourut en 1695, dans la perſuaſion ferme et arrêtée qu'il avait reçu peu auparavant la viſite du Sauveur du monde, et qu'il était réellement prédeſtiné à une miſſion divine.

Sa vie et ſon caractère ont été décrits par H. Maurice, recteur de Tyringham, dans un pamphlet en 4° publié l'année même de ſa mort.

Jean P. Parizot égala, ſ'il ne ſurpaſſa point, l'extravagance du précédent. La monomanie de ce fou théologue conſiſtait à voir clairement annoncé dans la Génèſe et dans l'évangile de Saint Jean, que les trois éléments de la Trinité ſe trouvaient dans la nature. Le ſel, générateur des choſes, répond à Dieu le père, le mercure, dans ſon extrême fluidité, repréſente Dieu le fils, répandu dans tout l'univers, et le ſouffre par ſa propriété de joindre et d'unir le ſel au mercure, figure le Saint Eſprit.

Les divagations inintelligibles de Parizot, ſous le titre de *La Foy dévoilée par la Raiſon, dans la connaiſſance de Dieu, de ſes myſtères et de la nature*, fut dédié d'abord à Dieu, puis au Roi, et ſoumis au Pape, avant l'impreſſion. Le Saint Père fit répondre que la cour de Rome avait lu ſon livre avec plaiſir, qu'il était plein d'eſprit et digne de louanges.

La deſſus le malheureux fait imprimer ſon travail, qui eſt condamné comme impie et brulé, ce qu'il méritait bien d'ailleurs, non à cauſe de ſon impiété, mais à cauſe des folies qui y ſont débitées.

Il eſt probable que Peignot en parle ſans l'avoir lu, puiſqu'il avance, dans ſon *dictionnaire des livres condamnés au feu*, qu'on connait peu d'ouvrages auſſi *licencieux*. Ceci eſt plus qu'une exagération, ſi ce mot eſt pris dans l'acception commune, et nous ne lui en connaiſſons point d'autre.

Il ne ſerait pas difficile de citer un bon nombre d'autres écrivains, dont la théologie renverſa la raiſon, antérieurement à notre ſiècle, mais ceux que nous avons cités ſuffiront pour cette première ſection, que nous terminerons par un exemple ou deux pris dans notre époque.

On a de la peine à ſe perſuader, en liſant les pamphlets de J. A. Soubira, qu'il appartienne au 19me ſiècle. Ce fou fanatique ſ'intitulait : *Apôtre d'Iſrael, Meſſie de l'univers, Poète d'Iſrael, Lion de Jacob, &c. &c.*

Les titres ſeuls de ſes nombreuſes publications que donnent *La France Littéraire* et *La Littérature Françaiſe Contemporaine*, ſont une preuve ſuffiſante de la folie de ce malheureux, par leur incroyable extravagance. En voici quelques échantillons : *Le ſecond Meſſie, à Tout l'univers* (1818, in 8°) ; *Avis à toutes les puiſſances de la terre* (1822, in 8°) ; *La fin du monde prédite par Soubira, ſon époque fixe, celle de la venue du Meſſie d'Iſrael, et du premier jour de l'âge d'or, ou du nouveau Paradis Terreſtre* (in 8°) ; *Le Juif errant à ſes banquiers*, in 8° de deux pages ; *Le Meſſie va paraître*, in 8° de 4 pages ; *A tous les habitans du globe terreſtre*, in 8° de 4 pages ; *Gog et Magog*, in

8° de 4 pages; *L'Eternité du globe terrestre*, in 8° de 4 pages, &c. &c.; *"666"* (1824, in 8°). Soubira avait trouvé une puissance extraordinaire dans ce nombre. Il publia en 1828, in 8°, un autre pamphlet avec ce seul titre: *"666."*[1]

Le premier de ces deux opuscules se compose de neuf quatrains, précédés de plus de deux cent pages de prose, où l'auteur donne une clef de son alphabet numérique; le second a dix huit couplets ou stances de cinq vers; le nombre 666 est mis à la fin de chaque vers de chaque couplet. Voici le premier couplet, et tous sont de la même absurdité :—

"Les banquiers de la France 666
Des organistes de la foi 666
Et des concerts de la cadence 666
Vont accomplir la loi . 666
Et contreminer l'alliance . . . 666."

Peut-être qu'un jour tous ces pamphlets seront aussi difficiles à trouver réunis, que les écrits de Bluet d'Arbères, avec lequel Soubira a une certaine ressemblance.

En 1840, un respectable négociant de Mennetout

[1] Par une coincidence assez singulière, on réimprima en Angleterre, en la même année et à la même époque, les idées saugrenues d'un nommé Francis Potter, sous le titre de : "An interpretation "of the Number 666, wherein is shown that this number is an "exquisite and perfect character, truly, exactly, and essentially "describing that state of government to which all other notes of "Antichrist do agree."

L'auteur consacre 29 chapitres à prouver sa thèse, et commence le dernier en disant : "*All objections are answered, and all difficul-" ties cleared, even to such who have no knowledge in arithmetic.*" Nous croyons le livre assez rare.

ſur Cher, nommé Cheneau, perſuadé qu'il avait une miſſion divine de réformer toutes les religions, ſe mit à publier des pamphlets fort bizarres.

"Les Auguſtin (dit Saint Auguſtin), les Boſſuet, et "autres hautes intelligences," dit-il, "ont cultivé "l'erreur, le fanatiſme, et les préjugés, la preuve c'eſt "qu'ils ont reconnu une autorité humaine au deſſus "de leur intelligence," &c.

Il publie d'abord des *Etrennes de vie*, puis des *Inſtruction pour avoir des enfants ſains d'eſprit et de corps, et auſſi parfaits qu'on peut l'être.*

Enfin, avant de lancer dans le monde ce qu'il appelle "la nouvelle baſe religieuſe et ſon mode d'organiſation, "où tous reconnaîtront la puiſſance divine," il publie en brochure, et fait afficher ſur les murs de Paris, une proteſtation contre tous les oppreſſeurs, ſous le titre de *La volonté de Jehovah en Jeſus le Chriſt, ſeul Dieu, manifeſtée par ſon ſerviteur Cheneau, Négociant.*

On y lit: "J'ai dit à l'Eternel, moi ſon ſerviteur: Je "préfère la malédiction des hommes à leurs bénédic-"tions. Alors l'Eternel me dit: Marche avec la force "que tu as, parle à tous les peuples de la terre . . . . "Tous ceux qui ſe ſont dits paſteurs et les repréſentants "de Dieu, n'importe leur baſe religieuſe, n'ont point "été reconnus par Dieu, ni les uns ni les autres . . . "Jean Baptiſte prêcha dans le déſert, mais Moi je "ſème dans la bonne terre, c'eſt l'ordre que j'ai reçu.

"Je ne viens pas parler ſans raiſonnement à tous les "peuples de la terre. J'en appelle à témoins la voix "des journaux,—*La Gazette de France* du 27; *La*

“ *Quotidienne* du 28 Janvier dernier; *Le Conſtitutionnel*
“ du 8; *Le Siècle* du 11, et *le Courrier Français* du
“ 27 fevrier dernier, &c., voir leurs réflexions. Alors
“ vous verrez que tous ont reconnu l’utilité et la
“ néceſſité de propager la nouvelle baſe religieuſe, que
“ j’ai démontrée dans un opuſcule intitulé : Inſtruc-
“ tions pour avoir des enfants ſains d’eſprit et de corps.”

Pauvre Cheneau!

Dans le N° 4, année 1855 du *Neuer Anzeiger für Bibliographie und Bibliothek Wiſſenſchaft,* un auteur allemand, qui promettait l’analyſe d’une bibliothèque de la bêtiſe et de la folie, mais nous ignorons ſ’il l’a continuée, cite trois livres écrits en allemand, au nom et par ordre de Dieu lui-même, par un certain *Buſch,* et qui ont été publiés en 1855-56, à Miſnie, Royaume de Saxe.

Joſeph O’Donnelly fit imprimer à Bruxelles en 1854 un livre où il prétend avoir découvert la langue originelle, et ſon ſtyle donne la preuve la plus ſatisfaiſante que les hommes ont oublié l’idiôme que parlait Adam.[1] Il y a en lui quelque choſe du myſticiſme de Bluet d’Arbères lorſqu’il dit: “Il faut que la volonté
“ du ſeigneur ſoit faite ; il donna à ſon ſerviteur (c’eſt-
“ à-dire à lui, l’auteur) la clef de toutes les ſciences, ſoit
“ dans le ciel, ſoit ſur la terre, accompagnée de l’équerre
“ avec lequel il a taillé la création, comme ſ’il diſait :
“ Va, paſſe cela ſur les montagnes et ſur les vallées, ſur
“ la terre et ſur la mer, pour que mon peuple puiſſe,

[1] Bulletin du Bibliophile Belge, tome 10, page 443.

" en reconnaiſſant la trace de mes mains, être ramené
" à mes lumières."

On peut croire aiſément qu'un pays auſſi religieux que l'Angleterre n'a pas manqué de myſtiques hallucinés. Un des plus curieux exemples de notre époque eſt la nommée Eliſabeth Cottle, de Kirſtall Lodge, Clapham Park. Cette inſpirée eſt toute prête à mettre fin à toutes les petites difficultés politiques et ſociales de notre époque, et à régénérer le genre humain. Dans ce but, elle a adreſſé ſucceſſivement des mémoires à la plupart des Miniſtres de l'Angleterre et aux principaux ſouverains de l'Europe. La Reine et le Prince Albert ont également reçu de ſes effuſions prophétiques. Au commencement de cette année, elle envoya une lettre imprimée à Mr Bright, le membre du parlement, pour l'informer, en ſtyle apocalyptique, qu'elle était devenue ſon adverſaire, parcequ'il voulait trop étendre le droit de voter.

Peut-être la plus curieuſes des pièces de ce genre eſt ſon adreſſe à l'Empereur des Français et au Roi de Sardaigne, après la dernière campagne d'Italie. Eliſabeth Cottle, qui ſe donne elle-même la qualification d'*Ange*, ne voulant pas, ſans doute, que ſes conſeils ſoient mal interprétés, a eu ſoin d'envoyer des duplicata de cette adreſſe à Lord Palmerſton et à un Miniſtre de Pruſſe.

Le fait rapporté dans l'Evangile que St Pierre en priſon était gardé par quatre centurions, eſt d'après elle une alluſion à la quadruple alliance de 1815, et au quadrilatère de fortreſſes autrichiennes en Italie.

Pour donner une idée de ſa manière d'énoncer ſes penſées, nous préſenterons aux lecteurs un extrait de cette pièce:—" Revelat. VII. verſe 10. When they " (the allied armies of France and Sardinia) were " paſſed the firſt and ſecond ward (by croſſing the " Ticino, after the battle of Magenta) they came to " the iron gate (of the iron crown of Lombardy) that " leadeth into the city (of Milan), which opened to " them of his (the Mayor's) own accord, and they " went out (of Milan to the battle of Melegnano) and " paſſed on (to Mantua) through one ſtreet (one line " of victory of Montebello and Solferino, and the " meeting of) the two (Imperial) ſoldiers (at Villa- " franca). Pſalm LXXXV. verſe 10—13. And forth- " with the Angel (the Emperor of France) departed " from them (at the Court of Turin, to receive the " Italian army at Paris), and the Italians were left to " work out their own ſalvation," &c. &c.

Avec l'aſſiſtance d'un eccléſiaſtique, qu'elle prétend être un nouveau St Pierre, cette illuminée veut établir une nouvelle égliſe; et il parait qu'elle a déjà plus d'une centaine d' adhérents.

Le Docteur Calmeil, dans ſon ouvrages ſur la Folie, déjà cité, fait obſerver que la théomanie, ou cette aberration d'eſprit qui ſe rapporte à la myſticité, aux anges, à la prédiction des événements, &c. a parfois attaqué des populations entières, et il en donne pluſieurs exemples.

Cette nature épidémique de la monomanie religieuſe, toute exceptionnelle, et dont la cauſe eſt inconnue,

peut ſeule expliquer comment il eſt poſſible d'inſpirer d'autre ſentiment qu'une profonde pitié, lorſqu'on écrit des épitres dans le goût de celle qui ſuit, et que nous avons choiſie entre pluſieurs, toutes plus bizarres l'une que l'autre:[1]

To the Reverend John Scott *and the church-wardens and congregation of All Saints' Church, in this New Park Road.*

"Matt. xviii. 20; Judges i. 11. And there came "(after the opening of this new church, in this New "Park Road, in the autumn of 1858) an angel (Eliza-"beth Cottle) of the Lord (Jeſus—Rev. xxii. 16), and "ſat ('in the mercy-ſeat,' No. 62) under an oak "(roof in this All Saints' Church) which was in "Ophrah (a city—which Clapham Park was near, "the New Jeruſalem—London—of the new name of "Cottle—Rev. iii. 11—13), that pertained (Rom. ix. 4) "unto Joaſh (the orthodox body that deſpairs, or that "burns, or is on fire).

"The Abi-ezrite (the Father of help, or my Father "is my help), and his (Trinitarian) Son Gideon (the "Rev. John Scott) threſhed (Iſa. xxviii. 28; xli. 15, "16) wheat (Jews—worked for the Society for the "Converſion of the Jews) by the wine-preſs (ſacra-"mental table), to hide it (the truth of his Father, "God, in the myſtery of the Trinity—Ps. xxvii. 5)

[1] Il eſt a remarquer que toutes ces pièces ſont imprimées, diſtribuées au public, et même ſouvent adreſſées per Mrs Cottle aux membres du Parlement.

“ from the Midianites (the Trinitarians). Midian—
“ judgment, habit, covering; Gideon—he that bruifes
“ and breaks the bruifed reed or fceptre, by cutting off
“ iniquity; Trinity Gods. Ifa. xlii. 3, 4; liii. 5—10;
“ Matt. xii. 20; Heb. xi. 32—34, 39, 40.

Cette extravagance rappelle celle de Jeanne Southcote, cette hallucinée laide, vieille et ignorante, rêvant le bonheur de la maternité, et perfuadant qu'elle avait reçu une miffion divine à de nombreux fectaires qui préparaient, dans leur enthoufiafme inexplicable, un berceau et de magnifiques habits pour leur nouveau Meffie.

DEUXIEME SECTION.

EPIGRAPHES.

"Fellow, thy words are madneſs."

. . . .

"No, Madam, I do but read madneſs."

SHAKESPEARE, *Twelfth Night.*

". . . . He raves; his words are looſe
As heaps of ſand, and ſcatter'd wide from ſenſe;
So high he's mounted on his airy throne,
That now the wind has got into his head,
And turns his brains to frenzy."

DRYDEN.

BELLES LETTRES.

ICI les éearts de l'eſprit humain ne ſont qu'effleurer les objets. L'imagination ne les touehe que d'un main légère. Les figures, les tropes et les analogies bizarres ſont les inſtruments dont elle ſe ſert. Elle galope et bondit eomme un eheval ſans frein, ou pirouette ſur elle-même comme une toupie, qui parait d'autant plus immobile que ſon mouvement eſt plus rapide.

Les ſpéeulations de longue haleine ſont rarement partie de ees ſortes d'aberrations mentales. L'eſprit ſ'oecupe d'avantage du mode et de la forme d'expreſſion des idées, que de la nature abſtraite et de la valeur de ees idées elles-mêmes. La ſurfaee des choſes eſt tout ee qu'il peut ſaiſir. Les émotions qu'éveille cette ſorte de folie ſont d'une nature générale, et produites par une très grande variété d'objets. Auſſi les forces intelligentes de l'individu étant moins eoncen-

trées que dans les fous qui s'occupent d'idées philosophiques ou théologiques, l'épuisement est beaucoup moins grand.

Le premier, dans l'ordre de date, qui se présente dans cette section, est un professeur de l'université de Salamanque, nommé *de Arcilla*, né au milieu du seizième siècle.

Il avait déjà donné son cours d'histoire pendant deux ou trois ans, lorsqu'il tomba dans une profonde mélancolie, qui se termina bientôt en folie déclarée. Comme il était docile et doux, ses amis en prirent soin. Il employait tout son temps à écrire de nombreux essais qu'il intitulait : *Programme d'histoire universelle.*

Son idée fixe était que les annales telles que nous les avons, des Egyptiens, des Juifs, des Grecs et des Romains, avaient été composées par des fanatiques et des insensés, et que les hommes avaient existé de toute éternité. Dans l'espoir d'amener quelque calme dans son esprit malade, ses amis consentirent à publier un ouvrage renfermant le résumé de ses idées absurdes. Ce livre porte le titre de : *Divinas Flores Historicas.*

Un exemplaire s'en trouve dans la Bibliothèque Royale de Madrid.

Ici du moins le raisonnement joue encore un certain rôle, mais le dérangement du cerveau est bien plus complet dans Guillaume Dubois, sur lequel Pluquet, dans ses *curiosités littéraires* et Mr Edouard Frère, dans son *Manuel du Bibliographe Normand*, nous donnent des renseignements. Ce Dubois publia à Paris en 1606,

in 12° un ouvrage à peine intelligible intitulé : " Les " œuvres de Guillaume Dubois, natif de la paroiſſe de " Pulot en Beſſin, et ouvrier du métier de maçon, " maiſtre tailleur de pierre à la ville de Caen, où il lui " a été donné le don d'écrire en poéſie françoiſe, par " un ordre alphabétique, pour oppoſer au fantaſtique, " comme on pourra voir en ce petit livre." Six pièces ſingulières et rares ſont réunies ſous ce titre.

Shakeſpeare a dit que l'aliéné, l'amoureux et le poète

Are of imagination all compact.

C'eſt en Angleterre que nous trouvons la preuve vivante de cette expreſſion poétique du dramatiſte anglais, dans la perſonne de *Nathaniel Lee,* né à la fin du dix-ſeptième ſiècle.

Les compoſitions de Lee ont été louées par Addiſon. Ses vers ſur la paſſion de l'amour prouve qu'il la comprenait comme un eſprit dérangé, et ſes actes nous le montre dans un ſi conſtant état de folie, qu'un ſoir qu'il compoſait un de ſes drames dans ſa cellule à Bedlam, un nuage venant à paſſer ſur la lune qui l'éclairait pour écrire, il ſ'écria ſoudain : Jupiter, mouche la lune ! *Jove, ſnuff the moon !*

Dryden, dans une lettre à Dennis, raconte que Lee répondit à un mauvais poète qui lui diſait qu'il était facile d'écrire comme un fou : comme un ſot, oui, mais comme un fou, non, *It is very difficult to write like a madman, but it is very eaſy to write like a fool.*

Il compoſa treize tragédies. Lorſqu'on dut l'en-

fermer, jeune encore, à Bedlam, il continua à écrire dans un ſtyle des plus ampoulés, mais on rencontre aſſez ſouvent dans ſes écrits des paſſages qui témoignent d'une imagination puiſſantc. Malgré ces éclairs de génie, on ne peut ſ'empêcher en lc liſant, de ſourire à la deſcription de ſes caractères impoſſibles, de ſes ſentiments extravagants, et de ſes héros en dehors de toute vérité. Il mourut à 34 ans.

Si nous avons aſſez généralement l'idée qu'il y a de certains rapports entre la folie et les élucubrations des poètes, nous ne nous figurons guère l'auteur d'un livre d'érudition, devenir fou par amour.

Ce fut le ſort d'*Alexandre Cruden* qui perdit la raiſon à la ſuite d'une paſſion malheureuſe pour la fille d'un eccléſiaſtique de la ville d'Aberdeen en Ecoſſe.

Il n'avait guère que vingt ans, et ne recouvra jamais complètement l'eſprit. Nous donnons dans ce volume ſa Biographie détaillée.

Un contraſte frappant ſe rencontre, chez *Chriſtophe Smart*, compatriote de Cruden, et qui développa une puiſſance poétique remarquable au milieu de ſa déraiſon. Ayant reçu une éducation brillante à Cambridge, il fut couronné durant cinq années de ſuite, pour la compoſition du meillcur poème.

Attcint, en 1754, d'une folie qui ne permettait pas même de lui laiſſer la liberté, ct non ſculement enfermé dans une maiſon d'aliénés, mais privé dans ſa cellule, dc papier, de plumc, et d'encre, il compoſa un poème de près de cent ſtrophcs, à la Gloire du Roi prophète David. Quclques unes ont le cachet d'un véritable poète.

Ces vers, tracés à l'aide d'une clef, fur les panneaux de bois de fa chambre, doivent faire douter qu'il fut réellement fou lorfqu'il les eompofa.

Les penfées et le langage font nobles et dignes, dans les ftrophes qui fuivent:—

He fang of God—the mighty fource
Of all things—the ftupendous force
  On which all ftrength depends;
From whofe right arm, beneath whofe eyes
All period, power, and enterprife
  Commences, reigns, and ends.

Sweet is the dew that falls betimes,
And drops upon the leafy limes;
  Sweet Hermon's fragrant air;
Sweet is the lily's filver bell,
And fweet the wakeful taper's fmell
  That watch for early prayer.

Sweeter in all the ftrains of love,
The language of the turtle-dove,
  Pair'd to thy fwelling chord;
Sweeter, with every grace endued,
The glory of thy gratitude
  Refpired unto the Lord.

Strong is the lion—like a coal
His eye-ball—like a baftion's mole
  His cheft againft his foes;
Strong the gyre-eagle on his fail;
Strong againft tide, the enormous whale
  Emerges, as he goes.

But ftronger ftill, in earth and air,
And in the fea, the man of prayer,
  And far beneath the tide,
And in the feat to faith affign'd
Where afk is have, and feek is find,
  Where knock is open wide.

Glorious the ſun in mid career;
Glorious the aſſembled fires appear;
Glorious the comet's train;
  Glorious the trumpet and alarm,
Glorious the Almighty's ſtretched-out arm;
Glorious the enraptured main.

Glorious—more glorious is the crown
Of Him that brought ſalvation down
  By meekneſs, call'd thy Son;
Thou that ſtupendous truth believed,
And now the matchleſs deed's achieved,
  Determined, dared, and done.

On croirait preſque lire une des paraphraſes des pſaumes par J. B^te Rouſſeau:—

Il chanta Dieu d'abord,—Dieu, la fin et la cauſe,
Le pouvoir immuable, impoſant, grandioſe,
  Eternel et toujours divers;
Dont le bras nous ſoutient, dont l'œil perçant nous guide,
Qui par ſa volonté, d'un mot, peuple le vide,
  Et qui règne ſur l'Univers, &c.

Smart mourut en 1770. Il traduiſit les pſaumes, Phèdre, et Horace en proſe. Ses poèmes furent publiés en 1791. Garrick et Johnſon l'honorèrent de leur amitié, et ce dernier écrivit ſa biographie. *Tantum eſt in rebus inane!*

Peut-être que ſi Smart, malgré ſes accès de folie, eut été laiſſé en liberté, comme *Edme Billard*, dont le public Pariſien ſ'amuſait, à peu près vers la même époque, et dont nous dirons quelques mots, peut-être qu'il ſerait mort auſſi tranquillement.

Edme Billard ſe croyait un génie incompris. Un

jour, il ſe lève à l'orcheſtre du Théâtre Français, apoſtrophe le parterre, en leur racontant ſes griefs contre les Comédiens, les ſupplia de faire jouer de force ſa comédie du *Suborneur,* et fut conduit à Charenton. On a de lui quatre pièces : *Le joyeux moribond,* Genève, 1779 ; *Voltaire apprécié,* ſans date ; *Le Pleureur malgré lui,* ſans date ; *Le Suborneur,* en cinq actes, Amſterdam et Paris, 1782.

La ſeconde et la troiſième de ces pièces ne ſont pas indiquées par Quérard. Dans le *Pleureur malgré lui,* les perſonnages ſont M. Parterre, Mme Loge, et M. Balcon. Quoiqu' évidemment ſorties d'un cerveau malade, ces pièces ne manquent pas d'une certaine gaité, qui nous empêche de compatir auſſi vivement à cette ſorte de folie, qu'à celle de l'infortuné dont nous allons nous occuper.

Thomas Lloyd ſe perſuadait qu'il était le plus ſublime poète qui eut exiſté. Les annales d'aucune maiſon d'aliénés ne préſentent peut-être un mélange plus hétérogène que celui-ci, de malice, d'orgueil, de talent, de menſonge, de vils défauts et de grandes qualités.[1]

Dès qu'il pouvait ſe procurer un morceau de papier, il ſe mettait à compoſer des vers. Mais comme généralement ils ne lui plaiſaient pas, il les jettait dans ſa boiſſon, pour les nettoyer, diſait-il. Tout ce qu'il a mis dans ſes poches, ou tout ce qu'il trouve ſous la main, ſa manie eſt de le mêler ainſi à ce qu'on lui

[1] Dans les *Sketches in Bedlam, or Characteriſtic Traits of Inſanity,*—London, Sherwood, 1823, en 8° pp. 30 et ſuiv.,—on trouve des détails ſur lui et d'autres fous ſinguliers.

donne à manger et à boire: petits cailloux, tabac, morceaux de cuir, os, charbons, ſont jetés dans ſon potage, et cela d'après un procédé ſcientifique, à ce qu'il prétend. Le cuir le clarifie, les cailloux le purifie, le charbon le minéraliſe; telle choſe y ajoute un acide agréable, telle autre, un alkali utile, et ainſi de ſuite. Si l'on n'y prend pas garde, il avale le tout, avec le goût d'un Apicius.

Il proclamait en toute occaſion qu'il avait une connaiſſance univerſelle des langues anciennes et modernes, que les ſciences, l'hiſtoire, la muſique, lui étaient très familiers.

Pluſieurs fois on le remit en liberté, mais toujours on fut obligé de l'enfermer de nouveau, après un peu de temps. Succeſſivement il fut logé dans diverſes maiſons d'aliénés de Londres et des environs, et vécut au delà de ſoixante ans. Voici un exemple de ſon talent poétique, qui était parfois réellement remarquable; mais excepté la pièce dont nous citons un extrait, il eſt très douteux que rien ait été conſervé.

. . . .

When diſappointment gnaws the bleeding hearts;
And mad reſentment hurls her venom'd darts;
When angry noiſe, diſguſt, and uproar rude,
Damnation urge and every hope exclude;
Theſe, dreadful though they are, can't quite repel
The aſpiring mind, that bids the man excel.

. . . .

To brighter manſions let us hope to paſs,
And all our pains and torments end. Alas!
That fearful bourne we ſeldom wiſh to try,
We hate to live, and ſtill we fear to die.

. . . .

Pro bono publico, I do write what is true,
Nor care what others think, or ſay, or do.
Three-ſcore long years' experience have I had,
Through thick and thin, and ſtill I am not dead.

. . . .

Shut up in dreary gloom, like convicts are,
In company of murd'rers ! Oh ! wretched fate !
If pity e'er extended through the frame,
Or ſympathy's ſweet cordial touch'd the heart,
Pity the wretched maniac, who knows no blame,
Abſorbed in ſorrow, where darkneſs, poverty, and every
curſe impart.

Methinks that ſtill I ſee a brighter ray,
That bids me live, to ſee a happier day,
And when my ſorrows, and my grief-worn ſpirit flies,
My Maker tells me—fear not, Lloyd,—it never dies.
This cheering hope has long ſupported me,
I live in hope much happier days to ſee. . . . .

Ces vers furent écrits vers 1817. On y trouve un ſentiment de mélancolie, qui pourrait faire douter, comme dans le cas du poète Chriſtophe Smart, ſi l'intelligence qui rencontre de pareilles expreſſions pour ſes penſées, peut être abſolument dérangée. L'un et l'autre néanmoins ſont morts dans un état complet de folie, après une longue détention.

M. Forgues[1] nous a donné la deſcription d'une viſite à Bicêtre, où il ſ'eſt occupé des fous littéraires. Les faits qu'il rapporte font regretter qu'il n'ait pas jugé à propos de ſaiſir cette occaſion pour développer davantage ce ſujet. Il cite un certain *Pentecôte* dont la

[1] *Revue de Paris,* 3me ſérie, tomes 25 et 26, année 1841.

chimère favorite confiftait en ce qu'il fe croyait l'inventeur d'un fyftème infaillible pour f'emparer d'Abd-el-Kader. Il exifte plufieurs de fes lettres adreffées au Roi, où il revendique avec acharnement la qualité *d'homme de lettres.* " J'ai plufieurs ouvrages littéraires " à terminer," écrit-il à M. Deleffert. J'ai fait en " littérature de fort beaux ouvrages," dit-il, " dans une " requête à l'adminiftration des hofpices."

Il adreffa une lettre à un des aliénés qui avait voulu fe donner la mort. Sans être un modèle d'éloquence, elle ne manque ni de fuite ni d'onction.

M. Forgues cite encore des vers anonymes, et des titres de compofitions tels que : *Ma Néméfis*—*Le Fou,* —*Souvenirs de jeuneffe,* &c. Dans le morceau intitulé *le Fou,* on trouve cette apoftrophe originale :—

Malheureux conducteur de ta machine ufée.

L'auteur fait ailleurs allufion à une tentative de fuicide qui fut déjouée, à ce qu'il femble : " Mon Dieu !" ajoute-t-il,

Mon Dieu vous m'avez vu chaque jour vous prier
De terminer la vie que je n'ai pu m'ôter !
Ami, qui m'empêchas, viens donc me confoler !

Ce dernier vers femble émaner d'un vrai fentiment poétique.

Un des plus féconds romanciers de l'Allemagne, *Johan Carl Wezel,* né en 1747, tomba à 39 ans dans un état complet d'aberration mentale après une vie laborieufe. D'abord il eut l'idée de fonder une maifon de banque, pour laquelle il fabriquerait lui-même les

billets. Il fuyait toute ſociété, laiſſa croître ſes cheveux et ſes ongles, et malgré les ſoins du docteur Hahnemann, ſa folie devint chronique. Il paſſa le reſte de ſes jours à Sonderſhauſen, lieu de ſa naiſſance, juſqu'en 1819, époque de ſa mort.

De temps à autre quelques éclairs de raiſon ſe laiſſaient appercevoir, mais toute idée poëtique l'avait abandonné, et en écrivant il ſe croyait être dieu. On lui permit même d'imprimer quelques unes de ſes élucubrations ſous le titre de *Opera Dei Wezelii W. S. des Gottes.*

On a fait en Amérique une attention particulière aux phénomènes intellectuels que préſente la folie. Dans pluſieurs des journaux de ce pays ont paru, de temps à autre, des articles intéreſſants ſur cette matière. Les bornes dans leſquelles nous devons nous renfermer, ne nous permettent pas d'entrer dans des détails qui ſeuls rempliraient un volume, mais nous citerons l'hiſtoire d'un nommé *Milman*, qui naguère excita ſingulièrement l'attention dans l'état de Penſylvanie, et fut répétée par un grand nombre de journaux. Milman était un avocat d'une fortune indépendante. Le jour où allait ſe célébrer ſon mariage, et tandis que la fiancée ſe parait pour aller à l'autel, un violent orage éclata, et elle fut frappée par la foudre, au milieu de ſon appartement.

La nouvelle de ce malheur fut portée, avec tous les ménagements poſſibles, à l'infortuné Milman, dont l'imagination éprouva néanmoins une telle commotion, qu'il tomba évanoui. Lorſqu'il revint à lui, il éclata

d'un rire insensé, et l'on vit bientôt, qu'il avait complètement perdu la raison.

Comme sa démence lui laissait de longs intervalles d'apparente tranquillité, on espéra le guérir, mais son esprit resta égaré jusqu'à sa mort, et l'on fut obligé de l'enfermer dans une maison de sûreté. Ses parens étaient riches, et sa folie, d'une nature assez paisible pour permettre que de temps à autre on lui fit faire des excursions à la campagne, pour sa santé : on le menait quelquefois pour deux ou trois jours de suite, sur les bords pittoresque de l'Hudson. Delà il écrivait des lettres à ses amis, dans ses moments lucides ; mais jamais on ne pouvait le laisser seul trois heures de suite, sans craindre de le voir retomber dans un accès de démence, ou dans un état de prostration stupide. Voici deux morceaux écrits durant ces intervalles,[1] l'un est la description des dispositions où il faut être, pour jouir du loisir de la campagne, l'autre la description d'un cheval échappé, que l'on finit par reprendre.

" Nobody has any business to expect satisfaction in a " pure country life for two months, unless they have a " decided genius for *leisure*. If a man expects to live " in a country, of course he must have something to do, " and do it all the while. But to gather up yourself, " and sit down in a plain country house, without bears " and lions about it, without anything to do, but to " rest, with no marvels or phenomena, but only the

[1] Réunis, avec beaucoup d'autres dans : *Records of Pennsylvania* ; *Philadelphia*, 1802, et réimprimés dans un des journaux de cette ville, en 1840.

"good, real, common country;—if you mean to be "happy in this, I repeat you ſhould have the element "of *leiſure* very full and powerful within you. You "cannot be happy if you are in a hurry. You must "not be in a hurry to get up or ſit down; you muſt "not be in a hurry to get up in the morning, or to retire "at night; you muſt regard it quite the ſame whether "you look at a tree ten minutes or thirty; if you walk "out, never muſt you look at your watch; go till your "return; if you ſit down upon a breezy fence or wall, "it ſhould be a matter of indifference to you, whether "it be four o'clock, or five, or ſix. There can be no "greater impertinence than to ſay, 'It is time to go!' "There is no ſuch thing as time to a man in a ſum- "mer vacation.

* * * * * * * *

"Yet amid the tranquil, dreaming, gazing life, one "cannot always be quite as ſerene as one would. For "example, this morning, while the dew was yet on "the graſs, word came in that *Charley had got away.* "Now Charley is the moſt important member of the "family, and as ſhrewd a horſe as ever need be. Lately "he had found out the difference between being har- "neſſed by a boy and a man. Accordingly, on ſeveral "occaſions, as ſoon as the halter dropped from his head, "and before the bridle could take its place, he pro- "ceeded to back boldly out of the ſtable, in ſpite of "the ſtout boy pulling with all his might at his mane "and ears. This particular morning we were to put "a paſſenger friend on board the cars at 8.10; it was

"now 7.30. Out popped Charley from his ftall like a "cork from a bottle, and lo! fome fifty acres there "were in which to exercife his legs and ours, to fay "nothing of temper and ingenuity. Firft, the lady, "with a meafure of oats, attempted to do the thing, "by bribing him genteelly. Not he! he had no objec- "tion to the oats, none to the hand, until it came near "his head, then off he fprang. After one or two "trials, we dropped the oats, and went at it in good "earneft—called all the boys, headed him off this way, "ran him out of the growing oats, drove him into the "upper lot, and out of it again. We got him into "a corner with great pains, and he got himfelf out of "it without the leaft trouble. He would dafh through "a line of fix or eight whooping boys, with as little re- "fiftance as if they had been as many mofquitoes! "down he ran to the lower fide of the lot, and down "we all walked after him. Up he ran to the upper "end of the lot, and up we all walked after him—too "tired to run. Oh! it was glorious fun! the fun was "hot. The cars were coming, and we had two miles to "ride to the depôt! He did enjoy it, and we did not. "We reforted to expedients—opened wide the great gate "of the barn-yard, and effayed to drive him in, and we "did it too, almoft; for he ran clofe to it,—and juft "failed paft, with a laugh as plain on his face as ever "horfe had! Man is vaftly fuperior to a horfe in many "refpects, but running on a hot fummer day, in a "twenty-acre lot, is not one of them. We got him "by the brook, and while he drank, oh, how leifurely!

“ we ſtarted up and ſucceeded in juſt miſſing our grab
“ at his mane. Now comes another ſplendid run.
“ His head was up, his eyes flaſhing, his tail ſtreamed
“ out like a banner, and glancing his head this way
“ and that, right and left, he allowed us to come on
“ to the bruſh corner, from whence, in a few moments,
“ he allowed us to emerge and come afoot after him,
“ down to the barn again. But luck will not hold for
“ ever, even with horſes. He daſhed down a lane, and
“ we had him. But as ſoon as he ſaw the gate cloſed,
“ and perceived the ſtate of the caſe, how charmingly
“ he behaved! allowed us to come up and bridle him
“ without a movement of reſiſtance, and affirmed by
“ his whole conduct that it was the mereſt ſport in
“ the world, all this ſeeming diſobedience; and to him
“ I have no doubt it was!”

On fait obſerver, dans l’ouvrage dont nous extrayons ces deux morceaux, que ce qui ajoute encore à l’étrangeté du cas de Milman, c’eſt qu’avant ſa folie, il ne montra jamais la moindre diſpoſition pour tout ce qui tient à l’imagination ; ſon aptitude naturelle le portait vers les ſciences poſitives et abſtraites. Mais, dès que les opérations de ſes facultés intelligentes ſont arrêtées dans leur marche régulière, ſes idées prennent une teinte de plaiſanterie et de ſatire.

Aſſez rarement il arrive que le ſculpteur, le peintre ou le graveur deviennent poëtes après avoir perdu la raiſon. C’eſt pourquoi nous avons un double motif en inſérant ici le nom de Luc Clennell, l’élève le plus

diſtingué du célèbre Bewick, comme deſſinateur et graveur ſur bois.

Clennel naquit près de Morpeth, dans le Northumberland, en 1781. Après avait terminé ſes ſept années d' apprentiſſage ſous Bewick, il vint à Londres en 1804. Il excellait également dans les aquarelles, et les encouragements qu'il reçut comme peintre, l'engagèrent à ſ'adonner excluſivement à ce genre, et à abandonner la gravure ſur bois. En 1814, le Comte de Bridgewater lui avait commandé un important travail, dont il ſ'occupait avec ardeur, lorſqu'en 1817 il perdit ſoudainement la raiſon. Jamais ſes plus intimes camarades n'avaient aperçu précédemment le moindre ſymptôme de folie dans ſes actes, ni dans ſes paroles. Il eſt digne de remarque que ſa femme, peu après, fut auſſi frappée de ſolie, ainſi que le peintre E. Bird, chargé d'achever le tableau commandé par le Comte de Bridgewater.

Après avoir ſubi une récluſion de quatre ans environ dans un hoſpice d'aliénés, il devint poſſible de lui accorder une certaine liberté, et l'un de ſes parents, qui habitait les environs de Newcaſtle, le prit chez lui. Il y demeura pendant pluſieurs années, tranquille et doux, mais privé de raiſon.

Vers 1831, on fut de nouveau obligé de l'enfermer dans une maiſon de Santé, à cauſe de ſes moments de violence. Dans ce lieu, comme auparavant chez ſon parent, il ſ'amuſait, en ſes moments de calme, à deſſiner et à écrire de la poéſie, et choſe curieuſe, ce qu'il faiſait de moins mal, était les vers. Voici une

des différentes pièces de ſa compoſition que ſes amis raſſemblèrent.

L'ETOILE DU SOIR.

Look ! what is it, with twinkling light,
That brings ſuch joys, ſerenely bright,
That turns the duſk again to light ?
'Tis the evening ſtar !

What is it, with the pureſt ray,
That brings ſuch peace at cloſe of day,
That lights the traveller on his way ?
'Tis the evening ſtar !

What is it, of pureſt holy ray,
That brings to man the promiſed day,
And peace ?
'Tis the evening ſtar !

A la même époque environ, au commencement de ce ſiècle, la république des lettres fut ſurpriſe d'apprendre l'apparition d'un nouveau poète, ſimple payſan du Northamptonſhire, dont la gloire était annoncée par des juges d'ordinaire très ſévères, et peu livrés à l'enthouſiaſme du moment. Après une longue attente, et bien des délais, John Clare parvint enfin à faire publier ſes vers à Londres vers 1825. Ce recueil prouva que John Clare était un poète original. La lutte viſible entre la penſée et l'expreſſion pour la repréſenter, amenait ſouvent un réſultat d'une beauté inattendue. De riches et puiſſants protecteurs l'aidèrent momentanément, mais l'inconſtance du public, et des difficultés d'argent, exercèrent une influence ſi fatale ſur le pauvre John Clare, que ſa raiſon l'abandonna. Des amis qui allèrent le voir il y a peu d'années, diſent que

ſa folie était douce et tranquille. Mme Mary Ruſſell Mitford, dans ſes Mémoires, nous apprend qu'elle poſſède quelques pièces de ſes vers, écrites au crayon, qui prouvent qu'il avait gardé tout ſon talent pour la facture du vers et pour le rythme.

Sa mémoire était ſi vive et ſi tenace qu'il ſ'aſſimilait abſolument à qu'il avait lu, ou ce qu'il entendait raconter.

Il dépeignait par exemple l'exécution du Roi Charles I. comme un événement arrivé hier, et dont il prétendait avoir été un témoin oculaire. Tout était repréſenté avec une fidélité ſi parfaite et ſi graphique quant aux coſtumes et aux uſages du temps, qu'il eſt probable qu'il n'eut pu raconter le fait auſſi bien, lorſqu'il poſſédait toute ſa raiſon. C'eſt un pareille lucidité que les partiſans du magnétiſme animal qualifie de *Clairvoyance.*

Clare vous racontait de la même manière la bataille du Nil et la mort de Nelſon, ſ'imaginant qu'il était un des matelots témoins de l'action. Il y avait une admirable exactitude dans ſes termes nautiques, quoiqu'il eſt probable qu'il n'avait jamais vu la mer de ſa vie.

Un fou d'un autre genre, Olivier Ferrand, mort à Rouen en 1809, compoſa un nombre conſidérable de pièces de théatre qui par le ſtyle et la conception ſont de véritables parodies. Un amour propre exceſſif lui bouleverſa le cerveau, à en juger par l'inſcription placée ſous ſon portrait dans : *Les Muſes éplorées, ou Gilles régiſſeur du Parnaſſe, pour ſervir d'apothéoſe au célèbre Ferrand. An* IX. in 8°.

Sept villes de la Grèce ont disputé l'honneur
D'avoir donné la lumière
Au chantre d'Ilion. Et du nouveau Voltaire,
Du célèbre Ferrand et la Bouille et Honfleur
Et le Havre et Rouen, veulent être la mère.

Le *Manuel du Bibliographe Normand* par M. Edouard Frère nous apprend que Mme Canel et Lebreton ont écrit la vie de ce singulier personnage qui s'intitulait : *Membre de l'Athénée d'Evreux et Ecuyer de Franconi (!), homme de lettre à Rouen.*

Ses œuvres dramatiques sont devenues d'une grande rareté. Mr Frère en a donné la liste complète.

Si, dans ce qui précède, nous avons souvent eu l'occasion de nous étonner de l'intelligence qui se rencontre dans les compositions des fous, il est peut-être plus étonnant encore de voir les folies qui sont sorties du cerveau d'écrivains intelligens et sensés. Elles sont parfois poussées si loin, qu'on ne peut s'empêcher d'y trouver la confirmation de l'idée du Dr Gregory, déjà citée au commencement de cet essai : " *Nulla datur* " *linea accurata inter sanam mentem et vesaniam.*"

M. *G. Desjardins* publia à Paris, en 1834, sous le titre de *Première Babylone,* la première partie d'un vaste drame, *Sémiramis la Grande,* d'une originalité, pour ne rien dire de plus, tout-à-fait hors ligne.

Voulant, dit-il, dans son introduction intitulée *Porte Cyclopéenne,* peindre, dans un large tableau, son pays de face et les autres pays de trois quarts ou de profil, il ébaucha une immense composition trilogique, *La Révolution, Napoléon,* et *le Monde de l'avenir.*

" Projetant," ajoute-t-il, " une longue parabole ou " courbe unitaire fur ces trois grandes têtes de la Gloire " Françaife,[1] il veut les lier entr'elles d'un nœud in-" diffoluble, et donner à fon fiècle un évangile des " peuples libres!"

Il fuppofe alors qu'il trouve un rouleau de papyrus Egyptien de 4,000 ans de date, écrit en hiéroglyphes qu'il déchiffre ainfi:—

Sémiramis Trifmegifte (trois fois grande), *Journée de Dieu, en cinq coupes d'amertume.*

Ces cinq actes ou cinq coupes d'amertume font intitulés: *Le Deuil, La Complicité, La Réfurrection, Le Combat, Le Prêtre et la Mort.* Outre la bizarrerie extraordinaire des vers et des idées, une des curiofités de ce drame, qui fe compofe de plus de 500 pages grand en 8°, eft que plufieurs paffages font imprimés en caractères Hebreux, Perfans, Arabes, Chaldéens, &c. &c.

Il f'ouvre par une defcription allégorique de ce que l'auteur appelle *Les années climatériques du genre humain.* Le ftyle plein de grands mots pompeux, récouvre des idées généralement très incohérentes, mais qui prouve une fingulière facilité dans la facture du vers.

Dans la fcène intitulé: *Retentiffement des oracles,* Ophis, Prince des Rois, écrit ce vers, avec la pointe d'une glaive, fur le trône d'Afshur:

Afshur-le-tombé, tombe, et tombe foudroyé!

Puis tous fe retirent, et *Afshur-le-tombé* refte feul, et

[1] Le Monde de l'avenir qui eft une tête de la gloire Françaife! *Stupete gentes!*

frappé par la lecture de ce vers, commence ainſi un long monologue :—

D'où part le trait brûlant dans mon âme envoyé,
L'éclair qui ſe plongeant dans mes deſtins moins ſombres,
Pour les montrer ſanglants, en diſſipent les ombres ?
Quoi donc ? de l'action le cours impérieux
Paſſe-t-il en effet dans la ſphère des Dieux,
Que l'orgueil indompté de mon mâle génie
Se débat ſous le poids d'une force infinie ?

* * * * * * *

Dans la ſcène : *Le retentiſſement des chûtes de Babel*, Sémiramis la Grande étant venue ſ'aſſeoir *ſur l'un de ſes trônes*, devant la cité des morts, *pluſieurs nations paſſent au fond des portiques et dialoguent entr'elles*, dit l'auteur, *puis ſ'éloignent ſucceſſivement, et ſe voilent la tête en ſigne de douleur.*

A cauſe de ſa longueur, nous regrettons de ne pouvoir inſérer ici, comme exemple de galimatias, l'introduction en proſe, par laquelle l'auteur commence la *quatrième coupe d'amertume*. Dans la cinquième coupe, dont une partie eſt en proſe et en récit, des voix innombrables et caverneuſes (textuel) ſortent des profondeurs de la terre, et le Prince des prophètes, *Jugement-de-Dieu*, leur dit :—

Levez vous ! ſecouez d'une aile immenſe et lente
De trois mille ans de nuit la pouſſière éloquente !

et ces formidables amas de générations ſ'écrient toutes enſemble, du fond de leurs ſépulcres :—

Par rang horizontaux, vois, nous nous levons tous ! .

" Alors les rois, princes et chefs innombrables de

“ peuples (textuel) de commencer pêle-mêle, une forte “ de ronde ou de chaîne immenfe, appuyée par derrière “ des trépignements et acclamations des peuples.”

“ Dans fes rangs fe trouvent mêlées et entrainées, et “ bêtes et brutes contemporaines des vieux acteurs de “ cette fcène apocalyptique; toute création, toute multi-“ plication des êtres produits, reptiles, oifeaux, bêtes “ à quatre pieds, de toute chair, foifonnant et fe “ mouvant ; les grands lions dans les rangs des gigan-“ tefques guerriers ; les dromadaires, les autruches, les “ girafes, les boas, élevant leurs longs cols, ou avancant “ en fpirales, au milieu des races d’homme voyageufes ; “ les hauts éléphants, les coloffales maftodontes leurs “ aînés, dreffant le monftreux ferpent de leur trompe, “ au deffus des têtes et des cornes des vieilles races “ princières, royales et antédéluviennes. Et au deffus “ d’eux tous, la cigogne, l’ibis, les grands vautours “ déploient leur vol ; tous roulent enfemble les flots “ épais de leur ronde, tous éclairés dans le voyage de “ leur chaîne tournoyante, des rayons de la face rouge “ et enflammée de Dieu, et grommelant, rugiffant et “ hurlant ces paroles, chacun dans fa langue, en tour-“ noyant :”

L’affemblée myftérieufe.

Figurons et l’orage et l’effrayant tonnerre
Qui gronde autour du Mont qui corrompit la terre !
Durant la longue horreur d’un jour de châtiment,
Imitons les rigueurs du *dernier Jugement.*

* * * * * * * *

La fcène fuivante, intitulée : *Le bain de fang,* eft

tout aussi extraordinaire, mais nous en avons assez dit pour que le lecteur puisse juger de l'œuvre, et nous avons hâte d'arriver à l'examen d'un livre dépassant de beaucoup le précédent en extravagance.

C'est un poème de 724 pages, en 8° (1858), composé par M. *Paulin Gagne*, avocat et auteur d'autres compositions poétiques.[1]

L'Unitéide, ou *la Femme-Messie*, est ainsi que le dit l'auteur, un poème universel en douze chants, et en soixante actes, dont l'action se passe en l'an de grâce 2000 de l'Ere Chrétienne, et dont chaque chant forme un tout complet.

On y rencontre la plus bizarre agglomération de noms fantastiques et de vers saugrenus, que puisse inventer le cerveau humain.

La table des matières mériterait de trouver place dans un recueil de facéties.

Dans le drame on voit parler et agir tour-à-tour l'Ane-Archide, .

Fille du despotisme et de la Liberté.

Demounas, le précurseur de l'Antechrist, la *Panarchie*, la *Dive Insania*, le *Bœuf Apis*, *l'Archimonde* et son illustre épouse *La Presse*, la *Pataticulture*, et vingt autres personnages tous plus extraordinaires les uns que les autres. Mais ces noms bizarres ne sont rien en comparaison de la bizarrerie des vers et des idées, qu'il serait difficile de faire comprendra, à qui n'a pas le livre sous les yeux. Essayons d'en donner une esquisse.

[1] Telles que *Le Suicide*, *La Monopanglotte, ou langue universelle*, *Le Délire*, *L'Océan des Catastrophes*.

Tournant en anagramme les noms des réformateurs ſocialiſtes modernes, l'auteur les met en préſence de *l'Ane-Archide* qui leur dit :—

Parlez donc ;
Sans dormir, ſi je puis, j'écouterai vos rêves.
Parlez Pierre Xourel, Nodourp, Urdel-Nillor,
Louis Cnalb, George Nas, Narrédiſnoc ſans or,
Tebac, Oguh ſans peur, et vous tous grands apôtres
Qui prétendez marcher ſur la tête des autres.

Alors le poète expoſe, par leur bouche, les divers ſyſtèmes de ces Meſſieurs, (tels qu'il les comprend, bien entendu,) dans une ſérie de vers incroyables.

Le premier chant ſe termine par l'entrée de *la Femme-Meſſie* à Paris.

Le ſecond chant nous préſente une partie des mêmes perſonnages, augmentés des ambaſſadeurs du Soleil et de la Lune, des habitans des aſtres, de l'*Auritheocratie*, de la *Ratiotheie*, &c. &c. Ici l'extravagance de la miſe en ſcène dépaſſe encore ce qui précède. La Comète *Trouble-tout* a une diſcuſſion avec la *Ratiothéie*. L'auteur en l'introduiſant, a ſoin de décrire ſon coſtume : "Elle eſt couverte d'une immenſe Tullilluſi-" onine (?) qui jette des éclairs, coiffée d'une chevelure " de ſerpents rouges, et pourvue d'une queue aux ſeux " les plus ardents. Elle chante la chanſon ſuivante, " appelée *le Galop de la Comète*, ſur l'air : *Les déſen-" ſeurs de la Religion* :"—

Peuples, je viens, ſonner l'heure dernière
Sur les clochers de l'immenſe univers !
Déjà la Mort creuſant la vaſte bière,
Du grand convoi fait les apprêts divers ;

Peuples, tremblez, vous n'avez plus de tente,
Adreſſez vous le plus touchant adieu !
Peuples, tremblez devant ma queue ardente !
Peuples, roulez dans le chaos de feu !

On peut ſ'imaginer quelles luttes ſ'établiſſent entre les perſonnages, après un pareil début.

Au chant III, *La Socialiforce* tient un long diſcours à ſes partiſans, qu'elle termine ainſi :—

Je fonde pour toujours les âges d'or du ventre,
Dont la raiſon moderne élargit le doux centre ;
C'eſt le ventre qui fait les révolutions,
Et les créations et les deſtructions.
Des ventres vides ſont toute nuit de tonnerres ;
Des ventres bien garnis ſortent toutes lumières ;
Enfin les ventres creux ne valent jamais rien.
Donc je veux les remplir, pour qu'ils me chantent bien.
Nous allons, chers amis, ſans perdre une ſeconde,
Préparer des feſtins qu'admirera le monde.

Le chant Vme, dont la ſcène ſe paſſe *partout où l'on voudra,* dit le texte, ſe compoſe d'idées ſi peu décentes qu'il ſerait difficile d'en donner des extraits.

L'acte 38me du chant VIIIme, ſe développe dans un vaſte champ de pommes de terre, et *la Pataticulture* ouvre la ſcène par un diſcours de 72 vers, d'autant plus ſinguliers que, comme nous le démontrerons tout-à-l'heure, ils ſont écrits très ſérieuſement :—

Peuples et Rois, je ſuis *la Pataticulture,*
Fille de la nature et du ſiècle en friture ;

*   *   *   *

J'ai toujours adoré ce fruit délicieux
Que, dit-on, pour extra, mangeaient jadis les Dieux.

La tirade se termine par ce vers :—

> Dans le pomme de terre eſt le ſalut de tous !

On croirait qu'il eſt difficile d'aller plus loin dans le groteſque ; mais à l'acte ſuivant, dont la ſcène, dit le texte, *ſe paſſe partout, La Carotticulture* tient aux rois et aux peuples un diſcours qui l'emporte ſur le précédent. On y trouve la parodie de la *Marſeillaiſe*, intitulée *la Carotte univerſelle*, commençant par :—

> Allons, Enfans de la Carotte,
> Le jour de gloire eſt arrivé.

Et la chœur chante :—

> Aux armes, Carottiers, formez vos bataillons,
> Marchons, que la Carotte inonde nos ſillons.

Probablement que le lecteur croira que tout ceci n'eſt qu'une plaiſanterie ; mais non ſeulement M. Gagne eſt très ſérieux, en expliquant ſon œuvre, mais il déclare en outre, dans ſa préface, que *le vaſte ſujet de ce poème humanitaire et Chrétien, doit former la poëtique univerſelle de l'humanité, et l'école de la vérité*, et il ſ'écrie, plein d'enthouſiaſme :—

> Telle eſt, telle eſt la Sainte et nouvelle épopée
> Que de mon pur amour l'âme a développée !

Enſuite Mme *Eliſe Gagne*, ſa femme, ajoute un épilogue, où elle proclame qu'après les réformes indiquées dans le poème :—

> L'abondance parvint à chaſſer la misère,
> Et le bonheur des cieux habita ſur la terre.

L'enſemble prouve, en un mot, que M. Gagne a employé toutes les reſſources de ſon intelligence pour écrire ce chef-d'œuvre, et ſi le lecteur eſt tenté de rire, c'eſt qu'il ne comprend pas l'extrême profondeur de la penſée qui enfanta ce poème.

N'eſt-ce pas bien le cas de dire, avec le ſieur de Longval—"Lorſque ceſte Meduſe (la manie) ſ'eſt une "fois gliſſée dans le cerveau, elle ſçait ſi bien offuſquer "l'imagination, pervertir les penſées, tranſporter l'eſprit, "et corrompre la raiſon, que par ſon moyen les actions "et les paroles des hommes ſe tournent en extrava-"gances."

Un drame imprimé en 1811, à Londres, par un certain Thomas Biſhop, préſente quelqu'analogie, quant aux formes excentriques, pour ne rien dire de plus, avec le drame dont nous venons de donner une analyſe. En voici le titre: *Koranzzo's Feaſt, or the Unfair Marriage, a tragedy founded on facts, 2366 years ago, and 555 years before the birth of Chriſt. In five acts. Embelliſhed with ſixteen deſcriptive plates, by the firſt artiſts, antient and modern. Printed by Geo. Smelton, and ſold by Hookham and at the author's, 22, Clarges Street.*

Cette production extraordinaire qui a couté trois années de travail à l'auteur, eſt diviſée par lui d'une façon dont il eſt, dit-il, l'unique inventeur: *the work conſiſts in Prologue, Epilogue, dirge and deſign, ſolely invented by the author.*

Parmi les perſonnages on remarque les ſuivants: Le

Roi de Babylone, le Roi de Perſe, Lord Strawberry, le Docteur Pillule, quatre Reines, Madame Hector, trois ſauvages, et cinq Revenants. La preface nous apprend que l'auteur a jugé convenable de mêler des incidents des temps modernes, avec les événements antiques, afin de corriger la jeuneſſe, d'inſpirer la terreur aux méchants, et de rappeler aux bons leur recompenſe. C'eſt la première pièce, ajoute l'auteur, dans laquelle on préſente au public les caractères curieux, les décorations, les machines et armes de guerre, exiſtant à l'époque où ſe paſſe le drame (ce n'eſt pas difficile à croire !).

Le ſujet tout entier eſt traité avec autant d'extravagance que peuvent le faire ſuppoſer les détails qui précèdent. La ſcène finale commence par les indications ſuivantes: "D'un coté le théâtre repréſente une forêt, "dont une partie eſt obſcure. Deux ſofas et l'appa-"rence d'une pendule (the appearance of a clock). "Trois ſauvages dans l'éloignement." On ne doit pas être ſurpris après cela, que les eſpérances de l'auteur de voir ſon drame repréſenté, furent déçues ; mais ſon extrême confiance dans le mérite de la pièce lui fait attribuer le refus à quelque erreur (to ſome error).

Parmi les livres qui par leur contenue appartiennent à la littérature de la folie, quoiqu'écrits par des hommes que le monde conſidère comme très ſenſés, nous devons ranger le *Goualana, ou collection incomplette des œuvres prototypes de Fricandeau,* in 18° de 22 pages. Il eſt dit dans la préface :

C'eſt le travail des fous d'épuiſer leurs cervelles
Sur des riens fatiguans, ſur quelques bagatelles.

Ce livre ſe compoſe d'une ſuite de non-ſens dont l'exemple ſuivant eſt encore un des moins abſurdes: "Mon hôtel eſt une des plus belles et des mieux rog-"nées de la ville; dans ma cuiſine qui eſt aux rats de "chauſſée, j'ai un four en cuir, j'ai fait contredire un "petit ſalon fort comminatoire, au premier étage. Je "compte huit pièces d'arrache—pied, avec portes "d'excommunication, pièces d'autant plus faciles à "accélérer, que j'ai fait placer une crampe de fer à "l'eſcalier; au haut duquel eſcalier vous voyez un "très joli viſtembule. J'ai indécemment de cela, une "ſalle quarrée à manger cinquante perſonnes, nom-"briſſée tour-à-tour avec une tentation à perſonnages "de bêtes. A coté eſt un appartement polipode orné "dans le dernier gendre, où j'ai mis mon paſſavant de "papier Chinois. Admirez ma précaution; pluſieurs "de mes fermiers locatis gâtent ſouvent (paroles ne "puent pas) les latrines, et vous ſentez combien cela "eſt déſagréable pour nous. Eh bien! j'en ai fait "conſtituer à l'Anglaiſe, où perſonne ne met le nez, "que ma femme et moi," &c. &c. &c.

On apprend dans l'introduction "que le ſieur Fri-"candeau eſt écuyer tranchant, député pour les Tar-"tares, agrégé membre pour les Académies de la "Daube et de Saupiquet, vérificateur de la recette "d'aloyau, inſpecteur aux blanquettes, dans la qua-"trième diviſion potagère, chevalier de l'ordre de

“ Sainte Menchoult, gouverneur de la crapaudine et “ autres lieux.”

Qui ſe douterait que tant de folies ſoient ſorties de la plume de feu M. Hécart, de Valenciennes, auteur connu par pluſieurs écrits pleins d’érudition et de jugement ?

Il compoſa auſſi, dans ſes moments que nous ne pouvons nous empêcher de qualifier d’hallucination, l’*Anagrammeana, poème en huit Chants,* petit volume in 12º de 58 pages remplis d’un amphigouris inintelligible dont voici un exemple :

Le nomade a mis la madone
A la poterne de Petronne
Par ſon rhume il voulait l’humer,
Pour le marcher et le charmer.

Quand le grand Dacier était diacre,
Le cafier cultivé du fiacre,
Faiſait le lopin d’un pilon,
Pour nourrir de loin le lion . . . . . .

Ces deux ouvrages ſont exceſſivement rares et à-peu-près introuvables, l’auteur ne faiſant jamais tirer qu’à dix ou douze exemplaires. Nous en devons la communication à l’extrême obligeance de M. Van De Weyer, Miniſtre Plénipotentiaire de Belgique, à Londres. Ils ſont partie, ainſi que l’opuſcule dont nous allons parler, de la collection *d’Ana,* unique en Europe, que renferme la Bibliothèque de ce bibliophile diſtingué, ſi riche en collections de livres rares de tous genres, et dont la bienveillance à venir en aide aux

hommes de lettres, dans leurs reeherehes, eſt égale à ſes eonnaiſſanees étendues.

Nous terminerons eette ſection par la mention de deux fous littéraires très peu eonnus eités dans un autre ouvrage de M. Héeart, *Stultitiana, ou petite biographie des fous de la ville de Valenciennes, par un homme en démence*, 8°, 1823.

Un nommé Lalou vivait en cette ville en 1820. Peintre, poète, muſieien, ealligraphe, il avait le germe de tous les talents, mais malheureuſement tout cela ſe mêlait dans ſa tête, au point que ſon cerveau préſentait un eahos eomplet.

Il eſt facheux que l'on ne nous ait pas conſervé quelques moreeaux des écrits et des deſſins qu'il diſtribuait ſi libéralement durant ſa vie.

Un autre poète fou de la ville de Valeneiennes fut un nommé Martorex, que Boileau a dépeint en parlant de eette claſſe d'auteurs :

> Qui pourſuit de ſes vers les paſſants dans la rue.

Il n'y avait pas de fête qu'il ne célébrât, ſoit par une ode ou par un réeit en vers ampoulés qu'il déelamait aux paſſants d'une manière ridieulement emphatique. Arrivait-il un perſonnage important ? Sa verve eſt en mouvement, et bientôt il lui préſente les fruits de ſa muſe. Du reſte il n'était pas diffieile, et ſe eontentait du moindre préſent. Il était fort joyeux lorſqu'il obtenait de quoi ſ'aeheter quelques verres de genièvre. Nous ignorons quand eſt mort eet original.

TROISIEME SECTION.

EPIGRAPHES.

"WHAT is ſaid, is not to be underſtood; but what is to be underſtood, is not ſaid.—PYTHAGORAS. *Exoteric Doctrine.*

"Ever, as before, does madneſs remain myſterious, terrific, altogether infernal boiling-up of the nether chaotic deep, through this fair-painted viſion of creation (which ſwims thereon) which we name the real."—CARLYLE.

PHILOSOPHIE ET SCIENCE.

UN des caractères les plus prééminents de la folie eſt la faibleſſe de la faculté logique dans toutes ſes variétés. La philoſophie ſ'occupant de principes abſtraits, on doit naturellement ſ'attendre à rencontrer cette faibleſſe beaucoup plus frappante en ceux qui entreprennent, dans un état de dérangement mental, des ſpéculations d'une nature profonde. La philoſophie a ſouvent été le thême favori des lunatiques, mais jamais ils n'ont rien produit d'intelligible ni de ſuivi, comme cela eſt arrivé parfois aux autres fous littéraires. On rencontre pourtant quelques rares exceptions; ainſi le grand métaphyſicien allemand Kant perdit la raiſon ſur la fin de ſes jours, et l'on a récemment découvert, en Allemagne, le manuſcrit d'un ouvrage qu'il compoſa durant cette période. Ce qu'il y a de plus ſubtil, de plus profond, de plus abſtrait, et tout-à-fait en dehors de l'obſervation, dans la penſée humaine, étant précisé-

ment de l'eſſence de la métaphyſique et de la philoſophie, il eſt naturel que l'aberration mentale doive y trouver des ſujets favoris, lorſqu'elle attaque des eſprits d'un certain ordre et d'une éducation ſoignée.

Ariſtote, dont les commentateurs ſont auſſi nombreux que les hirondelles au printemps, ne pouvait manquer d'être l'objet de quelques unes de ces déviations du ſens commun.

Dans un ouvrage intitulé : *De Philoſophiá Ariſtotelis*, publié à Piſe en 1496, l'auteur affirme intrépidement que jamais ce ſoi-diſant Ariſtote n'exiſtât, que ſon nom eſt un mythe. Cette ſingulière thèſe fut compoſée par un médecin du nom de *Gragani*, qui, à l'époque de la compoſition de ce livre, était enfermé dans un hoſpice de lunatiques à Piſe. C'était un homme riche et de noble naiſſance. Ses amis, voyant que ſa monomanie d'écrire était ſon ſeul amuſement et lui tenait l'eſprit en repos, conſentirent à publier ce livre bizarre, dont on dit qu'un exemplaire exiſte encore aujourd'hui dans la Bibliothèque du Vatican. C'eſt un petit in 8°, d'environ 200 pages, régulièrement diviſé en chapitres.

Le ſyſtème employé par Gragani conſiſte à montrer les contradictions innombrables des écrivains, relativement à la vie et au caractères d'Ariſtote.

L'un avance que le précepteur d'Alexandre était un ſoldat et non un philoſophe ; un autre, qu'Ariſtote était un eſclave, connu uniquement par la facilité avec laquelle il compoſait des jeux-d'eſprit en vers ; un troiſième, ſoutient qu'il prétendait, à la vérité, en-

ſeigner une ſorte de philoſophie, mais qu'étant le fils d'une marchande de fruits, et d'une grande ignorance, il devint l'objet de la raillerie publique, par ſes ridicules prétenſions de ſcience.

Ces aſſertions diverſes, quoiqu'entièrement ſans fondement, ſont réunies de telle façon, que le livre de notre maniaque n'eſt pas auſſi incohérent qu'on ſerait diſpoſé à le penſer. On croit que les citations qu'il fait, ſont tirées d'une ſatire compoſée à Rome vers la fin du treizième ſiècle, dont le manuſcrit eſt perdu, et où l'on tournait en ridicule les différentes diſputes des écoles philoſophiques.

L'attention des ſavants de l'Italie fut ſingulièrement excitée, en 1529, par la publication à Florence d'un ouvrage ſur *l'anatomie du langage.* C'était l'œuvre d'un médecin, *Joſeph Bernardi*, compoſée pendant qu'il était enfermé dans une maiſon d'aliénés. Parmi pluſieurs autres opinions étranges et bizarres, il ſoutenait que toute la race des ſinges jouiſſait de la faculté de la parole, mais était très jalouſe de garder le ſecret de ce don. Il deſſina ſur les murs de ſa chambre la conſtruction anatomique du goſier des ſinges, et chercha à démontrer que cette ſtructure prouvait clairement la faculté de la parole, et même du chant. Bernardi diſait que dans les premières éditions des voyages de Marco Paulo, il avait été bien établi que les ſinges pouvaient chanter. Ce qui ajoute à la curioſité de tout ceci, c'eſt que le père Cremoni, Jéſuite, compoſa une réfutation de ce traité, et ſoutint que, quoique l'œuvre de ſon adverſaire fut bien écrite, ſa

thèſe était contraire au témoignage de l'Eeriture Sainte, et par conſéquent ne pouvait être vraie. Le lecteur jugera lequel était le plus fou des deux.

Bernardi ſurvécut dix ans à la publication de ſon curieux ouvrage, mais ne recouvra jamais pleinement la raiſon.[1]

En 1622, parut à Salamanca, ſous le titre de : *De Philoſophiâ*, un ouvrage écrit par *Miguel de Flores*, jadis profeſſeur à l'univerſité de cette ville, et qui était devenu fou à la ſuite d'un concuſſion du cerveau produite par une chûte de voiture. Son aliénation mentale dura pluſieurs années, mais comme il était d'un naturel fort doux, on le laiſſait en liberté, et ſa folie ne ſe faiſait remarquer que par la manie qu'il avait d'écrire conſtamment, et de porter ſes manuſcrits avec lui dans les rues, arrêtant les paſſants, et leur liſant ſes élucubrations. Quatre ans environs avant ſa mort, ſes amis publièrent un de ſes traités. Il eſt remarquable en ce qu'il contient en germe le ſyſtème développé de nos jours ſous la dénomination de la *théorie des atômes*, par Boſcovitch, Docteur Prieſtley, et autres. *De Flores* repréſente la Déité comme occupant le centre de la création, et toutes les choſes créées comme des cercles concentriques, plus ou moins éloignés les uns des autres. Des gravures bizarres donnent l'idée de la théorie de l'auteur. On y voit la Divinité faiſant mouvoir toutes choſes, par l'action mécanique des bras et des jambes.

[1] "Thinges that be Olde and Newe," publiſhed by Eliſha King, Cornhill, 1639.

Un monomane néologue que nous ne devons pas oublier, eſt Pierre Lucien Le Barbier, né à Rouen en 1766, et auteur de pluſieurs ouvrages dont deux intitulés : *Dominatmoſphérie*, l'un contenant des inſtructions pour les propriétaires et cultivateurs, à l'effet d'obtenir double récolte, précocité, qualité et économie de bras pour la rentrer ; l'autre donnant aux marins les moyens de ſe procurer la variation des vents, d'éviter les calmes, les tempêtes, les brouillards ; et il prétendait opérer ces miracles à l'aide d'une canne en cuivre creuſe et percée de huit ou dix trous, avec laquelle il croyait dominer l'atmoſphère. Auſſi prenait-il les titres de : *Dominatmoſphériſateur*, *Dominaturaliſateur*, *Dominiſtériſateur*, *&c.* Le Barbier mourut à la fin de l'année 1836 ; une notice ſur ce monomane eſt inſérée dans le *Courrier Rouennais* du 17 décembre, et Mlle Boſquet en parle dans la *Normandie Romaneſque*, p. 255.[1]

Un des plus déplorables exemples de la monomanie d'écrire et de ſe faire imprimer, ſe rencontre dans l'anglais Thomas Wirgman. Orfèvre de ſon état, il ſe retira des affaires, avec un capital de 50,000 livres ſterling. Cette fortune, laborieuſement acquiſe, fut abſorbée toute entière par le frais d'impreſſion de ſes livres, publiés à Londres, au commencement de ce ſiècle,[2] et de chacun deſquels il ne ſe vendait jamais

1 *Manuel du Bibliographe Normand*, tome 2, page 172.

2 Grammar of the Five Senſes—Principles of the Kantian Philoſophy—Devarication of the New Teſtament, &c.

plus d'une vingtaine d'exemplaires. Ce maniaque mourut dans le dénuement.

Par *Devarication of the New Teſtament*, Wirgman entend, dit il : " The development of celeſtial power, " the aggregate of ſpiritual exiſtence, the ſublimity of " creative energy, the poſitive realiſation of voluntary " action, and the blended harmony of ſupreme wiſ- " dom, truth, and goodneſs."

Il faudait être bien difficile pour n'être pas ſatisfait de la clarté de cette définition.

Il adreſſa, avec cet ouvrage, une lettre à George IV, alors Prince Régent, et il y déclare qu'à moins que le Prince n'adopte les principes qui y ſont développés, ni lui même, ni aucun de ſes ſujets, ne pourront être ſauvés dans l'autre monde.

Le dérangement des idées chez Wirgman ſe faiſait remarquer non ſeulement dans ſes écrits, mais encore dans la forme extérieure de ſes livres. Ainſi il faiſait fabriquer du papier exprès, de différentes couleurs dans la même feuille, et lorſque ces couleurs, les feuilles une fois imprimées, ne lui plaiſaient pas, il en faiſait tirer d'autres. Il changeait le plan de l'ouvrage, l'arrangement des chapitres, et tout cela durant l'impreſſion. Il en réſultat que le livre dont nous venons de parler, ſe compoſant de 400 pages, finit par coûter à l'auteur 2276 livres ſterling.

Dans ſa *Grammaire des Cinq Sens*, l'auteur prétend que lorſque ſon livre aura été univerſellement adopté dans les écoles, la paix et l'harmonie ſeront ramenées ſur la terre, et la vertu remplacera le crime.

Cette grammaire eſt une eſpèce de cours de métaphyſique à l'uſage des enfants, d'après l'idée de l'écrivain. Les explications ont lieu à l'aide de dix-neuf diagrammes coloriés, et ſont baſées ſur trois idées principales, le *Temps*, *l'Eſpace*, et *l'Eternité*, conſtituant ce qu'il appelle : *The Science of Mind.*

Il a formé une carte de cette ſcience, qui offre vingt éléments ou principes, et il eſt tellement perſuadé que tout eſt dit maintenant ſur ce ſujet, qu'il ſe réſume lui-même par ces mots :—

" The twenty elements which conſtitute the human " mind are not only diſcovered, but ſo completely " claſſified as to defy poſterity either to add one more " element or take one away—or even to alter the " arrangement ſo ſcientifically diſplayed in the *Britiſh* " *Euclid*" (autre livre du même auteur). " The work " is done for ever ; like the Pythagorean Table, which " was made 600 years before the birth of Chriſt, and " not only ſtood the teſt of ages to the preſent period, " but actually defies ſucceeding generations, to the end " of Time, either to add or detract from its perfection."

Le malheureux Wirgman, dans pluſieurs endroits de ſes livres, ſe plaint qu'on ne voulut jamais l'écouter, et qu'il demanda en vain d'être nommé profeſſeur de philoſophie dans une univerſité ou collège, quoiqu'il eut conſacré près d'un demi ſiècle à la propagation de ſes idées ; mais ſon courage réſiſta à ces épreuves, et à la fin d'une requête au conſeil de l'univerſité de Londres, en 1837, il déclare que : " *While life remains I*

“ *will not ceafe to communicate this Bleffing on the*
“ *rifing world.*”

Quelle pitié qu’une telle énergie n’ait pas pu refter dans la droite voie, comme dit le Dante.

La même ténacité dans l’idée fe trouve également chez *William Martin.* Les œuvres qu’il publia durant près d’un quart de fiècle, et fon excentricité habituelle, fuffifent pour lui donner une place ici. Remarquons auffi qu’il était frère de Jonathan Martin qui incendia la cathédrale d’York en 1829, dans un accès de folie, et de John Martin, le célèbre peintre dont les conceptions extraordinaires ont créé un genre nouveau.

Il f’adonna aux études philofophiques, et finit par fe convaincre qu’il était prédeftiné à renverfer la philofophie Newtonienne. Son premier ouvrage eft intitulé :

A New Syftem of Natural Philofophy on the principle of Perpetual Motion, Newcaftle, Prefton, 1821. Sur le titre il fe défigne comme : *philofophe de la nature.*

Dans la préface, il nous apprend qu’au mois d’Août, 1805, il commença à étudier le mouvement perpétuel, et qu’au mois de décembre, 1806, après trente fix manières différentes d’opérer, il fut parfaitement convaincu de l’impoffibilité d’atteindre fon but à l’aide de machines, et qu’il renonça à cette idée comme tout-à-fait impraticable. “ Mais le foir même,” ajoute-t-il,
“ du jour où je formai cette conclufion, j’eus un fonge
“ des plus étranges, terrible et effrayant, pour une part,
“ et très agréable pour l’autre. Je m’éveillai parfaite-

" ment convaincu que j'étais l'homme que la Majesté
" divine avait choisi pour découvrir la grande cause
" secondaire de toutes choses, et le véritable mouve-
" ment perpétuel."

Comme on peut bien le supposer, ces sortes d'élucubrations de Martin furent rudement traitées par la critique, mais il n'était pas homme à se décourager, et il publia : *William Martin's Challenge to all the World, as a Philosopher and Critic.* Newcastle, 1829.

Cet ouvrage renfermait entr'autres traités : *The Flight through the Universe into Boundless Space, or the Philosopher's Travels of his Mind ;* ainsi que : *A Critic on all false men who pretend to be Critics, and not being men of wisdom or genius.*

Dans l'introduction il souhaite longue vie et prospérité au Roi et au Vice-Roi d'Irlande. Tous deux savent bien, dit-il, que William Martin a complètement effacé Newton, Bacon, Boyle et Lord Bolingbroke :—

> Well they know that Wm Martin has outstript
> Newton, Bacon, Boyle and Lord Bolingbroke.

Les années n'apportèrent aucune amélioration à l'état sanitaire de l'esprit de William Martin, car en 1839, il publia chez Pattison and Ross, à Newcastle-on-Tyne : *The Exposure of Dr Nichol, the Impostor and Mock Astronomer from Glasgow College, and of those who are showing their ignorance concerning the New System of National Education.*

" Je supplie la jeune Reine," dit-il, dans sa préface,

" ainſi que le gouvernement Britannique, de mettre " fin à l'abominable ſyſtème qui ſe pratique, ſous les " regards de Dieu et des hommes. Un ſot peut ſe " lever et produire un vain bruit, mais du bruit ne " forme pas un argument, et quiconque d'entre les " ſerviteurs du diable ſ'oppoſe au ſyſtème de Martin, " qu'ils ſe lèvent l'un après l'autre, et qu'ils donnent " une bonne raiſon de leur oppoſition."

La même année il publia également un ouvrage de théologie, intitulé : *A ſtumbling-block to the Unitarians, proving Three in One in everything.*

Il y démontrait que tous les objets de la nature phyſique, ſe diviſaient en trois parties, dont l'air était l'unité.

On a encore, du même auteur : *A Poetical Chronological Account of the World, from the Creation until the Birth of our Bleſſed Lord, &c. By William Martin, Natural Philoſopher and Poet.*

Il ſe donne la qualité de poète dans cette œuvre, parceq'elle eſt compoſée de quatrains de la force de celui-ci, qui eſt le premier :—

The creation of the world and
Likewiſe Adam and Eve, we know,
Made by the great God, from
Whom all bleſſings flow.

Un autre original, C. Fuſnot[1] réſout les hautes queſtions de la philoſophie humaine par leur analogie

[1] Vérités poſitives ; rapport entre les vérités phyſiques et les vérités morales. Bruxelles, 1854, in 12°.

avec les parties du corps de l'homme! Il démontre, dans un de ses Chapitres, que "Les pouvoirs de "l'homme et de la femme, unis en mariage, sont re- "présentés par la jambe et le pied."

Ailleurs, que le grande semaine de la création est représentée dans le bras de l'homme, fait à l'image de Dieu, parceque "Les six articulations du bras, avec "la main et les doigts, forment un tout qui se tient et "se mène (semaine) pour nous rappeler la chaine de "la création de l'Univers."

Bien d'autres calembourgs se trouvent dans l'œuvre de cet infortuné, qui était néanmoins de la meilleure foi du monde.

Un des auteurs contemporains dont le dérangement du cerveau avait le caractère le plus prononcé, fut John Steward, qui mourut à un âge fort avancé en 1822. Né à Londres, il fut envoyé à Madras dans sa jeunesse, comme employé de la compagnie des Indes, mais atteint de la manie des voyages, il renonça bien-tôt à ce poste, et parcourut à pied une grande partie du globe. Dès lors il commença à écrire, mais sans jamais communiquer à personne ses compositions. Un jour en danger de faire naufrage en revenant en Europe, il recommanda aux matelots qui lui survivraient, le manuscrit qu'il allait publier, et qu'il avait intitulé, *Opus Maximum.* Il disait que tous ses voyages avaient été entrepris pour découvrir *la Polarisation de la vérité morale.* Ayant recouvré du gouvernement Anglais une assez forte somme, pour ses services dans l'Inde, il s'établit à Londres, et réunit une fois la

femaine fes amis pour caufer et difcuter. Le dimanche il donnait à diner aux plus intimes, et le foir il avait la coutume de leur faire un difcours philofophique où il développait l'une ou l'autre des thèfes dont il f'occupait pour le moment. Voici un court exemple de fon ftyle: "The Philoptopift moving pro-"greffively on the fcale of good fenfe, to the index of "felf-knowledge or manhood, makes the end of the "philofopher his means to procure univerfal Good, "or univerfal truth, to all exiftence in unity of co-"eternal effence, co-eternal energy, and co-eternal "intereft!"

La foirée finiffait par quelque morceau de la mufique facrée de Handel, qu'il aimait paffionnément, et la marche funèbre de Saül, était le fignal pour la fociété de fe retirer.

Il allait f'affeoir pendant des heures entières dans le parc de St James, ou fur le pont de Weftminfter, et quiconque venait fe mettre à coté de lui, était fûr de lui entendre commencer une difcuffion fur la Polarifation de la vérité morale.

Il compofa un nombre affez confidérable d'ouvrages, qu'il faifait imprimer prefque toujours à fes frais, puis les diftribuait à fes amis et connaiffances. Ils font devenus fort rares. Les titres feuls de fes livres au nombre de plus de vingt, et dont nous allons mentionner les plus curieux, indiquent fuffifamment l'état du cerveau de notre original:

1°. Voyages pour découvrir la fource du mouvement moral, in 12° pages XLVIII, et 252.

2°. L'apocalypse de la nature, où la fource du mouvement moral eft découverte, 12 pages XVI, et 310.

3°. La Révolution de la raifon, ou l'établiffement de la Conftitution des chofes, de l'homme, de l'intelligence humaine, du bien univerfel, 12° pages XXIV, et 140.

4°. Le Tocfin de la vie fociale, addreffé à toutes les nations du monde civilifé, et découverte des lois de la nature relatives à l'exiftence humaine, 8°.

5°. Livre de la vie intellectuelle ou foleil du monde moral. Publié en l'année du fens-commun 7000. année de l'hiftoire aftronomique des tables Chinoifes,

Quoique John Stewart connut fort bien plufieurs langues, tous fes ouvrages font écrits en Anglais, à l'exception des deux fuivants qui font en Français:

1°. Syftéme nouveau de la philofophie phyfique, morale, politique, et fpéculative. Londres, 1815, 18°.

2°. Philofophie du fens-commun, ou livre de la nature, révélant les lois du monde intellectuel. 1816.

Le principe de fes extravagances était un amour propre coloffal. Dans un de fes ouvrages il fe compare à Socrate et fe met au deffus de lui; dans un autre il fe qualifie du feul homme de la nature qui ait jamais paru dans le monde.

Il était pourfuivi par l'idée qu'à une certaine époque, tous les rois de la terre pactiferaient enfemble pour parvenir à détruire fes ouvrages, et en conféquence il priait tous fes amis d'envelopper foigneufement, de manière à les garantir de l'humidité, quelques exemplaires, et puis de les enterrer à fept ou huit pieds fous

terre, ayant ſoin de ne déclarer qu'à leur lit de mort, et ſous le ſceau du ſecret, l'endroit où ils ſeraient cachés. Thomas De Quincey, dans ſes *Eſſays ſceptical and anti-ſceptical,* donne un curieux article ſur John Stewart.

QUATRIEME SECTION.

EPIGRAPHES.

" . . . . In pectus cæcos abforbuit ignes,
Ignes qui nec aquâ perimi potuêre, nec imbre
Diminui, neque graminibus, magicifque fufurris."

" . . . Their wretched brain gave way,
And they became a wreck, at random driven,
Without one glimpfe of reafon or of heaven."

MOORE.

POLITIQUE.

LA ſcience politique doit néceſſairement entrainer à de profondes études, et exige un conſtant et vigoureux uſage des plus hautes facultés du raiſonnement. Dans la pratique, elle excite, paſſionne et aveugle ſouvent les âmes ardentes, quoiqu'à la ſurface règne l'apparence du calme et de la froideur. C'eſt même cette apparence néceſſaire qui double l'énergie de la conviction.

Et lorſque l'eſprit politique deſcend juſqu'à l'eſprit de parti, ou que l'intérêt perſonnel et l'ambition ont une libre carrière, un champ riche et fécond ſ'offre aux penſées déſordonnées. Il ſerait facile d'énumérer ici les théories les plus extravagantes, mais nous nous contenterons de citer quelques auteurs des plus remarquables ſous ce rapport.

Démons, conſeiller au Préſidial d'Amiens, compoſa des ouvrages dont les titres ſeuls annoncent qu'il avait

donné congé à ſa raiſon. On ne connait rien de ſa vie, mais il figure dans la *Biographie univerſelle* de Didot, comme un des écrivains les plus bizarres du 16[me] ſiècle, et y eſt rangé dans la claſſe des fous qui ont compoſé des livres. "La plupart des Bibliographes, dit "Nodier, ont claſſé ſes bouquins polymorphes dans "l'*hiſtoire de France*, l'abbé Langlet Dufreſnoy les rap-"porte à la *théologie myſtique*, et M[r] Brunet les reſtitue "à la *Poéſie*. C'eſt que le ſieur Démons eſt un fou "très complexe, et que la variété de ſes lubies l'avait "mis en fonds d'extravagances pour tout le monde. "C'était un maniaque à facettes, continuellement "prédiſpoſé à répéter toutes les ſottiſes qu'il voyait "faire et toutes celles qu'il entendait dire."

Les deux ouvrages, dont nous donnons les titres en entier, témoignent que le texte n'eſt d'un bout à l'autre qu'un amphigouri inextricable.

"La démonſtration de la quatrième partie de rien, "et quelque choſe et tout; et la quinteſſence tirée du "quart de rien, et de ſes dépendances, contenant les "préceptes de la ſainƈte magie et dévote invocation "de *Démons*, pour trouver l'origine des maux de la "France, et les remèdes d'iceux," 1594, petit in 8°, de 78 pages et un errata.

Leber, dans ſon catalogue, où il cite ce livre, penſe qu'il n'eſt pas abſolument impoſſible de dire, d'après le préambule, ce que l'auteur entendait par le *quart de rien*.

"On ſe rappelle," ajoute-t-il, "le poème de Paſſerat "ſur le mot *Nihil, rien*. Ce jeu de mots fut ſuivi de "quelques autres ſemblables, notamment de deux

" petits poèmes intitulés, l'un : *Quelque chofe*, l'autre :
" *Tout.* Or le quart de *rien* eft un quatrième poème
" dont le fujet eft *Dieu*, qui renchérit, qui domine fur
" *tout.* Voila le mot de l'énigme : non de l'ouvrage,
" auquel je ne comprends rien, mais d'un titre d'une
" demi page, dont j'ai compris deux mots."

Voici le titre du fecond ouvrage de Démons. On n'en connait qu'un feul exemplaire : " La Sexteffence
" diallactique et potentielle tirée par une nouvelle fa-
" çon d'alambiquer, fuivant les préceptes de la fainćte
" magie et invocation de *Démons*, confeiller au Préfidial
" d'Amiens ; tant pour guarir l'hémorragie, playes, tu-
" meurs et ulcères vénériennes de la France, que pour
" changer et convertir les chofes eftimées nuifibles et
" abominables, en bonnes et utiles," Paris, 1595, in 8°.

L'auteur dit : " Qu'il a réfolu de faire marcher en
" public l'efclairciffement des ténèbres de fa craintive
" obfcurité, en la quinteffènce qu'il avait tirée du quart
" de rien, ... et de donner l'explication des énig-
" mes de fon invention, touchant l'origine et le remède
" des maux de la France." Malheureufement cette explication n'a point été expliquée.

C'eft probablement le nom de l'auteur qui aura égaré le bibliographe qui, par une méprife fingulière, dit Leber, prit le Confeiller pour un fuppôt de l'enfer, et fon livre pour un *grimoire cabaliftique.*

Dans fon catalogue déjà cité, N° 4148, on fait obferver que peu de livres peuvent être comparés, quant à l'abfurdité, à la *Quinteffence* ou à la *Sexteffence*, excepté peut-être l'ouvrage dont le titre fuit : " Lettre

“ myſtique, reſponce, réplique, Mars joue ſon rolle en “ la première; en la ſeconde la bande et le chœur de “ l'Eſtat; la troiſième figure l'amour de Polyphème, “ Galathée et des ſept paſteurs—Cabale myſtérielle “ révélée par ſonge, envoyée à Jean Boucher;”[1] 1603, deux parties en un volume in 8°.

“ Je n'oſerais décider,” ajoute Leber, “ſi *la lettre myſ-* “ *tique* eſt au deſſus ou au deſſous du *Quart de rien.*”

L'auteur eſt anonyme, mais mérite inconteſtablement une mention ici.

Nous citerons encore, pour mémoire ſeulement, l'auteur anonyme des *Codicilles de Louis XIII*, parceque le Marquis du Roure le qualifie de lunatique inſenſé, dans ſon *Analectabiblion*, tome 2me, page 213, où il parle de cet ouvrage de 1643.

François Davenne, diſciple de Simon Morin, fut de beaucoup plus extravagant que *Démons*.

“ Ce rêveur fanatique dont la raiſon était égarée,” dit Charles Brunet, dans ſon *Manuel*, “ publia tant en “ vers qu'en proſe, à Paris de 1649 à 1651, les bizarres “ productions de ſon cerveau malade.” Ces pièces ſont décrites, au nombre de 23, dans la *Bibliographie inſtructive* de De Bure, d'après Châtre de Cangé, mais il y en avait deux de plus dans le recueil formé par Mr De Macarthy. Ces écrits ont preſque tous pour but de revendiquer la royauté qu'il prétend que Dieu lui avait attribuée. Il veut prouver que le monde finira

[1] C'était un des plus fougueux apôtres de la Ligue. Comme il était alors en fuite, cette lettre lui fut ſans doute adreſſée par raillerie. Voir le *Bulletin du Bibliophile*, année 1849, p. 187.

en 1655 ; et dans ſon *Harmonie de l'amour*, il cherche à démontrer, par des exemples empruntés à l'Ecriture ſainte, que Louis XIV n'a pu être le fils de Louis XIII.

Son opuſcule *De l'harmonie de l'amour et de la juſtice*, où cette idée eſt ſoutenue, ſe termine par dix ſonnets et autres pièces qu'il ferait difficile de qualifier de poéſie.

" Daveſne ou Davenne naquit à Fleurance, petite " ville du bas Armagnac ; on ne ſait préciſement, ni " la date de ſa naiſſance ni celle de ſa mort," dit C. Moreau, dans ſa *Bibliographie des Mazarinades*, qui donne plus de renſeignements littéraires que toutes les autres biographies. Ses extravagances le firent enfermer pluſieurs fois. Perſuadé qu'il devait ſupplanter Louis XIV, et monter ſur le trône, il propoſe deux moyens de *ſa ſouveraine puiſſance et autorité royale :* " Appelez le Cardinal," dit-il, " la régente, le duc " d'Orléans, les Princes, Beaufort, le coadjuteur, et " ceux qu'on eſtime les plus ſaints dans le monde ; " faites allumer une fournaiſe ; qu'on nous y jette de- " dans, et celui qui ſortira ſans léſion de la flamme, " comme un phœnix renouvellé, que celui là ſoit eſtimé " le protégé de Dieu, et qu'il ſoit ordonné prince des " peuples."

Mais craignant que cette épreuve ne ſoit acceptée, il en propoſe une autre : " Que le Parlement me juge " à mort, pour avoir oſé dire la vérité aux princes. " Qu'on m'exécute, et ſi Dieu ne me garantit de leurs " mains d'une manière ſurnaturelle, je veux que ma

" mémoire foit éteinte. Si Dieu ne me préferve de " la main des bourreaux, rien ne leur fera fait; mais " fi le bras furnaturel m'arrache de leurs griffes, qu'ils " foient facrifiés à ma place."

Voici une de fes penfées, dans fon meilleur ftyle, tirée de fon *Factum de la fapience eternelle:* " Je " t'immole mon âme fur l'échafaud de mes idées, de " la main de mes défirs, par le glaive de ma réfigna- " tion."

Tous les pamphlets de Davenne font extrêmement rares; il n'en exifte peut-être pas une collection complète, dit C. Moreau, dans fa *Bibliographie.*

Louis XIV femblait jouer de malheur, car un autre fou, *le Chevalier Caiffant,*[1] fe prétendait frère de ce monarque.[2] Nous avons de cet auteur deux opufcules in 8° fans lieu ni date, qu'il nous a été impoffible de nous procurer et dont voici les titres, d'après Ch. Brunet;—

" A la tête de ce merveilleux ouvrage, l'honneur " m'engage de fouhaiter l'accompliffement de l'heureufe " année à mon frère fa Majefté, et à la Reine également, et à toute l'augufte famille pareillement. " Ainfi foit-il:—

[1] *Hiftoire du grand et véritable Chevalier Caiffant*; Verfailles, 1714, in 12°, par Jofeph Bonnet, jurifconfulte d'Aix en Provence. Barbier, *Dictionnaire des Anonymes*, qui cite *Achard*, tranfcrit la note fur *Caiffant* que donne cet auteur. Voir auffi le *Manuel du Libraire* de Brunet, tom. 1er, page 521.

[2] Et non de Louis XV. comme l'indique le Catalogue de la Vallière, t. 2. p. 567, dit Barbier. Cette erreur n'a pas été rectifiée dans le *Manuel.*

“ Au Roi dont j'eſpère qu'il ſoutiendra mes titres, “ mes prérogatives, et qualités de *Caiſſant*, dont ſa “ ſainteté et ſa Majeſté ont honoré avec un zèle et “ félicité, le Roi de Miſſiſſippi, Cardinal-Laïque et “ Pape-Laïque, cordon bleu, Généraliſſime des mers “ orientales et occidentales, qui me procurent millions “ et milliards immenſes.”

Achard[1] nous apprend dans une note de ſa biographie de Joſeph Bonnet, que Caiſſant eut le talent par ſes facéties et ſa crédulité de faire rire et d'amuſer les autres, en menant une vie commode et agréable.

Après avoir diverti longtemps les habitants de Bignolles, il vint à Paris, et trouva moyen de ſ'inſinuer auprès du Cardinal de Fleury. Il ſe diſait auſſi Cardinal, et le croyait, ou ſemblait du moins le croire. Caiſſant prouva que ſa folie, ſous le rapport du bien-être matériel, valait bien l'eſprit des autres.

La ſuite de l'hiſtoire de Caiſſant, que cite Brunet, n'offre rien de piquant ni d'agréable, dit Barbier, et il y a toute apparence qu'elle vient d'une autre main que la première partie. Il n'en eſt point parlé dans le *Dictionnaire des Hommes Illuſtres de la Provence.* Cette ſuite eſt preſqu'entièrement compoſée de longues hiſtoires épiſodiques, abſolument étrangères au héros principal, ſelon Barbier.

Cette monomanie d'être frère d'un roi de France, ſ'eſt renouvellée de nos jours, dans la perſonne de *d'Aché*

[1] *Dictionnaire des Hommes Illuſtres de la Provence*, Marſeille, 1736, en 4°.

ou *Dachet*, que les biographies ont oublié, quoiqu'il ſoit l'auteur de ſix ou ſept volumes fort rares.

Quérard, dans ſes *Supercheries littéraires*, tome 3, a réparé cet oubli, et nous apprend des faits qui nous obligent à faire entrer ce Namurois dans notre galerie.

Né en 1748, Dachet reçut ſon éducation au collège des Jéſuites, et en 1768 accomplit ſes vœux monaſtiques à l'abbaye de Floreffes.

Ce fut alors que ſa folie parait avoir commencé. Il nous a raconté lui-même ſa vie, quoique d'une manière très peu intelligible, et ſon mariage avec *ſa nièce*, fille de Louis XVI; car notre homme ne prétendait à rien moins qu'à être le Duc de Bourgogne, fils aîné du Dauphin, père de Louis XVI, par conſéquent le véritable ſucceſſeur de Louis XV, et *frère aîné* de Louis XVI, qu'il regardait comme un uſurpateur.

En 1809 il ſ'occupait à Voroux-Goreux près de Liège, à imprimer lui-même ſes *Mémoires* qui ſont dédiés *Aux Indiens*, et intitulés : *Tableau hiſtorique des malheurs de la Subſtitution*, cinq volumes en 8°.

L'hiſtoire de ce livre étant très curieuſe, nous la donnerons ici, d'après le catalogue d'Alphonſe Polain, Liège, 1842, en 8°, pages 14-16, qu'a ſuivit Quérard.

Comme en 1810 le pays de Liège faiſait partie de l'empire Français, et qu'on y jouiſſait par conſéquent de toute la liberté de la preſſe qu'avait bien voulu nous laiſſer l'Empereur, on prouva au ſieur d'Aché qu'en vertu d'un décret de Novembre 1810, il n'avait pas le droit d'imprimer des abſurdités, même pour lui ſeul, et ſans avoir deſſein de les vendre. On ſaiſit ſa preſſe,

les quatre cents exemplaires de ſon livre, et l'on expédia le tout vers Liège, ſous l'eſcorte d'un gendarme.

Lorſqu'on demanda au frère aîné du malheureux Louis XVI de faire connaître les motifs qui l'avaient engagé à imprimer ces ſix gros volumes in 8°, dont un exemplaire avait été envoyé au conſeiller d'Etat *Réal*, à Paris, un autre à M. De Pommereul, directeur de la librairie, et le troiſième réſervé au Préfet, d'Aché répondit qui ſes motifs étaient : " Le déſir et le beſoin " d'imprimer pour ſa propre utilité, afin de démontrer " qu'il avait droit au ſacrement du baptême, et que " l'abbaye de Floreffes l'ayant tenu en priſon pendant " dix-huit cents quatre-vingt-quatre jours et demi, il a " cru pouvoir révendiquer, à la charge de ladite abbaye " une ſomme de cent quatre-vingt huit mille, quatre " cents cinquante florins, argent du pays, à raiſon de " cent florins par jour d'empriſonnement."

Le Synode de Liège avait déclaré, quelque temps auparavant, que d'Aché était *un fou parfaitement caractériſé.* Le ſynode ne ſ'était pas trop haſardé dans ſon aſſertion ; mais on n'était pas d'une croyance auſſi facile à Paris. On ſ'obſtinait preſque à voir dans l'ancien moine défroqué un conſpirateur habile, un ennemi acharné de la dynaſtie régnante. M. Réal ordonna de ſurveiller attentivement cet effronté viſionnaire.

Quant aux 400 exemplaires de l'ouvrage, *Les malheurs de la Subſtitution,* ils furent pilonnés le 17 et 18 Février, 1812. Les exemplaires envoyés par l'auteur, plus deux autres qu'on lui laiſſa, échappèrent ſeuls à

cet immenſe déſaſtre. Aux yeux du bibliomane, le livre de d'Aché a donc aujourdhui un fort grand mérite, celui de la rareté ; il n'a guère que celui-là.

A la Reſtauration on retrouve d'Aché à Paris, publiant une brochure, mentionnée par *le Journal de la Librairie* de M. Beuchot ; *Réclamation de Louis-Joseph-Xavier* (D. D'Aché) *contre la ſpoliation de ſes biens*, 1817, in 8°, de 58 pages.

Cet opuſcule n'eſt pas moins rare, dit Quérard, que le *Tableau hiſtorique.*

M. Alphonſe Polain croit que notre auteur eſt mort à Charenton.

Peut-être eſt-il encore plus difficile de trouver les trois *Epitres* qu'*Uſamer* publia à Nivelles (Belgique) et dédia *à ſes contemporains.* Ce pſeudonyme cache le nom d'un certain *Herpain*, de Genappe, qui, vers 1848, ayant eu le cerveau dérangé par les idées de progrès ſocial, à l'ordre du jour alors, chercha à faire accepter, afin d'être plus univerſellement compris, une langue de ſa façon, qu'il appelle *Langage Phyſiologique.* Il développa ſon ſyſtème dans une brochure in 18°, format carré, dont il envoya un exemplaire à toutes les aſſemblées légiſlatives de l'Europe. Celui qu'il deſtinait au Parlement Anglais, porte pour ſuſcription : *Aux Légiſlateurs de la Grande Nation Anglaiſe, par leur ſerviteur Herpain, auteur.*

Dans une note, à la fin de l'invocation, il prévient le lecteur qu'on a dû ſe ſervir de quelques chiffres, au lieu de lettres, les caractères nouveaux n'étant pas confectionnés. Uſamer a ſoin de donner la traduction de

ſon galimatias, et l'on peut juger par les deux lignes ſuivantes, que la préeaution n'eſt pas inutile :—

Invocation.

Stat5nq ſaćto oprolit2al n1, n1 foA2al ovo otano. Tunk tev oret2inpod eteſas et etes, &e. &e.

Traduction.

" Auſſitôt que votre préſence majeſtueuſe eut éclairé " le néant, le néant fut fait le milieu de l'exiſtenee. " Alors vous voulûtes règner favorablement ſur des " eſſenees, et des principes d'êtres furent produits par " votre généreuſe fécondité, &e. &c."

Nous ne croyons pouvoir mieux terminer eette eſquiſſe que par les paroles de François de Clarier, ſieur de Longval, dans ſon *Hôpital des fols incurables* :[1] " Qui ne voit eombien eſt grande la folie qui règne " parmy les hommes, puiſque les plus ſçavans d'en- " tr'eux, qui devroient par conſéquent eſtre plus ſages " que tous les autres, diſent quelquefois des ehoſes que " les moins ſenſéz n'oſeroient mettre en avant ?

" Pline n'eſt-il pas plaiſant de dire que le poète Phi- " letas eſtoit ſi maigre et ſi greſle de eorps, qu'il luy fallait " mettre un eontrepoids de plomb à ſes pieds, pour em- " peſcher que le vent ne l'emportaſt ? Ne nous en " baille-t-il pas bien à garder quand il dit que ſur le lac

[1] L'Hospital des fols incurables, *on ſont déduites de poinct en poinct toutes les folies et les maladies d'eſprit, tant des hommes que des femmes ; tiré de l'Italien de Thomas Gazoni, et mis en noſtre langue par François de Clarier, ſieur de Longval, profeſſeur ez mathématiques et docteur en médecine*, 1 vol. in 8°, 1620.

" appelé *Tarquinien*, il y eut jadis deux foreſts qui flot-
" toient par deſſus l'eau, orcs en ſigure triangulaire,
" tantoſt en rond, et maintenant en quarré. La folie de
" Cœlius n'eſt pas moindre quand il nous conte qu'un
" certain monſtre marin, homme par devant et cheval
" par derrière, mourut et reſſuſcita par diverſes fois.
" Elian n'eſt guère plus ſage d'eſcrire que Ptolomée
" Philadelphe eut un cerf ſi bien inſtruict, qu'il enten-
" doit clairement ſon maiſtre, quand il luy parloit grec.
" Les exemples ſont ſans nombre, mais tant ſ'en faut
" qu'un eſprit ſi groſſier que le mien puiſſe raconter
" toutes les folies que les écrivains, meſme les doctes,
" ont mis en avant, qu'au contraire je tiens qu'entre-
" prendre un ſi long ouvrage ſeroit de meſme que
" vouloir délaſſer Atlas, et le deſcharger de ſon fardeau ;
" il me ſuffit de dire que le ſage peut ſ'eſcrier à bon
" droict : *J'ay veu tout ce qui ſe faict ſous le ſoleil, qui*
" *n'eſt qu'affliction d'eſprit et que vanité!* et : *Stultorum*
" *numerus eſt infinitus.*"

En réfléchiſſant ſur les faits que nous venons de paſſer en revue, il nous ſemble que l'on expliquerait beaucoup mieux les différentes ſortes de folie, comme le dit le docteur J. Moreau dans ſon ouvrage intitulé : *Du Hachiſch et de l'aliénation mentale*, ſi l'on admettait l'identité pſychologique de la folie et de l'état de rêve. Il n'eſt pas de rêve dans lequel ne ſe retrouvent tous les phénomènes de l'état hallucinatoire. La folie eſt le rêve d'un homme éveillé ; l'état de rêve eſt le type normal ou pſychologique de l'hallucination. A quelques égards l'homme à l'état de rêve, éprouve, au

ſuprême degré, tous les ſymptomes de la folie ; convictions délirantes, incohérence des idées, faux jugements, hallucination de tous les ſens, terreurs paniques, impulſions irréſiſtibles, et, dans cet état, la conſcience de nous mêmes, de notre individualité *réelle*, de nos rapports avec le monde extérieur, la liberté de notre activité individuelle ſont ſuſpendus, ou, ſi l'on veut, ſ'exercent dans des conditions *eſſentiellement* différentes de l'état de veille. Une ſeule faculté ſurvit, et acquiert une énergie, une puiſſance qui n'a plus de limites. De vaſſale qu' elle était dans l'état normal ou de veille, *l'imagination* devient ſouveraine, abſorbe et réſume en elle toute l'activité cérébrale. C'eſt ainſi que ſ'explique et que l'on comprend beaucoup mieux comment les Fous écrivent parfois des choſes ſenſées, et comment des eſprits ordinairement très ſenſés ont de temps à autre écrit de grandes folies. Les uns comme les autres rêvent tout éveillés, l'aſſociation normale des idées échappe peu à peu à la volonté, la conſcience de nous mêmes ſ'affaiblit, et nous paſſons de la vie réelle à celle de l'imagination.

Un des phénomènes les plus conſtants dans le ſonge, comme dans le folie, c'eſt que le temps et l'eſpace n'exiſtent plus ; le célèbre Robert Hall, le grand prédicateur, diſait à un de ſes amis, après être revenu d'un des accès de folie qu'il avait de temps à autre : « Vous et « mes autres amis me dites que je n'ai été enfermé que « durant ſept ſemaines, et je ſuis forcé de vous croire, « car la date de l'année et du mois correſpond à ce « que vous et eux dites ; mais ces ſept ſemaines m'ont

" paru ſept années. Mon imagination était tellement " active et féconde que plus d'idées m'ont paſſé par " l'eſprit durant ce temps, que pendant n'importe " quelle période de ſept années de ma vie."

Une eſquiſſe de la folie littéraire n'eſt pas, à notre avis, un ſujet de pure curioſité bibliographique. Il ſerait poſſible d'en tirer des concluſions d'une nature toute pratique, ſi l'on voulait examiner ſans préjugé, avec zêle et une connaiſſance approfondie du ſujet, dans toutes ſes variétés, les circonſtances qui ont de l'analogie avec les faits que nous venons de détailler. Un dérangement mental, dit le docteur Conolly,[1] peut exiſter, ſans être ce qu'on appelle communément de la folie: " without conſtituting inſanity in the uſual " ſenſe of the word," et ce qui produit ce dérangement eſt ſouvent une cauſe phyſique. Par contre, les cauſes morales amènent fréquemment le dérangement phyſique du corps, ce qui a fait dire à un des plus grands philoſophes de l'antiquité que tous les déſordres des fonctions du corps humain ſont leur cauſe dans les déſordres de l'eſprit. La ſcience a-t-elle aſſez ſoigneuſement étudié ce qu'on appelle folie, ſous ce double rapport?

Si des choſes très ſenſées ont été écrites par des individus, dont le cerveau était évidemment dérangé, de même le travail de la penſée et les opérations de l'eſprit ont achevé durant le ſommeil et en rêve, chez pluſieurs hommes célèbres, ce dont ils ſe ſentaient incapables, étant éveillés.

[1] Inquiry concerning the Indications of Inſanity.

Deſeſpéré de ne pouvoir compoſer un morceau de muſique, et accablé de fatigue, Tartini ſ'endort, et en rêve il arrange ſa fameuſe *ſonate du diable*, qu'il ſe hâte d'écrire de mémoire à ſon réveil.

Condorcet nous apprend que parfois des calculs difficiles qu'il ne pouvait achever, ſe ſont terminés d'eux-mêmes, dans ſes rêves.

Hermas dormait lorſqu'une voix lui dicta, dit-il, le livre qu'il intitula *le Paſteur*.

Franklin racontait à Cabanis que les combinaiſons politiques qui l'avaient embarraſſé pendant le jour, ſe débrouillaient parfois d'eux-mêmes, en rêve. Les nombreux exemples de ce genre, qui ſont conſignés dans maints ouvrages, formeraient un curieux pendant à notre eſquiſſe de la littérature de la folie, et ſerviraient à prouver, une fois de plus, que l'état hallucinatoire eſt plus fréquent qu'on ne le croit.

HISTOIRE DE LA LITTERATURE DES FOUS.

DEUXIEME PARTIE.

BIOGRAPHIES.



BLUET D'ARBERES.

PREMIERE SECTION.

BIOGRAPHIE.

EN conféquence de la rareté et de la fingularité des publications de ce fou littéraire qui nous avertit lui-même, dès fon début qu'il ne fait ni lire ni écrire, et qu'il compofe par l'infpiration de Dieu et fous la conduite des anges, prefque tous les Bibliographes fe font occupés de lui, mais en mêlant au vrai, nombre de fuppofitions et d'erreurs. Les fuppofitions avaient leur caufe dans les notions vagues d'après lefquelles on parlait des écrits de Bluet dont probablement pas un des critiques et des bibliographes antérieurs à notre époque, n'avait lu en entier les fragments qu'il pouvait avoir à fa difpofition. Les erreurs réfultaient de l'impoffibilité de confulter l'enfemble de fes compofitions dont les très rares exemplaires font tous défectueux et incomplets.

Des recherches plus ſoigneuſes que celles que l'on avait faites juſqu'à préſent, et un heureux haſard ayant fait découvrir pluſieurs parties des œuvres de Bluet, on a examiné plus attentivement les détails que l'on poſſédait déjà, et l'on ſ'eſt de nouveau occupé des bizarres élucubrations du Comte de Permiſſion. Les trois écrivains qui ont exploré ce champ ingrat avec le plus de ſuccès ſont M. Deperrey dans ſa *Biographie des hommes célèbres du Département de l'Ain*, M. Paul Lacroix dans deux articles du *Bulletin du Bibliophile*, de Techener, et M. Guſtave Brunet, dans *la Biographie Universelle*, de Didot.

Le premier a mis en œuvre les renſeignements biographiques fournis par Bluet lui-même, mais en nous les préſentant ſous une forme moderne. Nous avons préféré, après avoir lu d'un bout à l'autre trois exemplaires différents des œuvres de Bernard Bluet, de lui laiſſer ſon ſtyle ſimple et naïf, et de choiſir dans ſon œuvre entière les détails romaneſques mais vrais de cette exiſtence vagabonde, tels qu'il les fournit lui-même.

Dans la partie Bibliographique nous préſenterons ce que les divers livres offrent de plus curieux, et profitant des recherches faites juſqu'à ce jour, nous ſerons à même de donner une eſquiſſe paſſablement complette de l'homme et de l'auteur.

Charles Nodier dans une notice pleine de ſon eſprit et de ſa cauſticité habituels, nous a donné un excellent article critique ſur Bluet d'Arbères et ſur ſes œuvres, dans *le Bulletin du Bibliophile*, de Techener.

Quoique plufieurs autres bibliographes fe foient occupés de Bluet, comme nous allons le voir, Nodier eft le premier, à notre connaiffance, qui foit entré dans quelques détails fur fa vie et fes écrits bizarres. " J'aime à penfer," dit-il, en terminant fa notice, " que " *Dubois, Gaillard, Braguemart et Neuf-Germain* " portèrent les quatre coins du poêle funèbre de " Bluet; c'étaient des fous de même force."[1]

Examinons brièvement ce que favait la critique littéraire fur Bluet, avant Charles Nodier.

L'article que Flögel[2] confacre à notre auteur, réfume affez bien, fauf quelques oublis, ce qu'on en favait à cette époque. Il indique la contradiction entre Profper Marchand et Beyer,[3] fur la nature même des

[1] Gaillard avait été valet de pied, puis cocher, dit Nodier, avant d'être poète. Il avait reprit l'artifice commode de Bluet d'Arbères, et fes lettres adulatrices aux belles dames de fon temps font affez paffables pour des lettres de cocher. Ses poéfies parurent en 1634, et font très rares.

Nous avons parlé ailleurs de Dubois.

Quant à Louis de Neuf-Germain, que Bayle defigne comme étant un peu fou, pour ne rien dire de plus, il vivait fous le règne de Louis XIII. Le Duc d'Orléans le nomma fon *poète Hétéroclite* et Neuf-Germain prit férieufement ce titre à la tête de fes ouvrages. Le Cardinal de Richelieu fe plaifait à lui entendre répéter fes plates bouffonneries. On ignore l'époque de fa mort, mais les contemporains en parlent encore comme étant vivant en 1652. Sarrafin, Voiture et Boileau fe font occupés de ce fou littéraire dont les œuvres furent publiées en deux volumes in 4° en 1630 et 1637, fous le titre de : *Poéfies et rencontres du fieur de Neuf-Germain.*

[2] Gefchichte der Komifchen Litteratur. Erften haupftuck 17ieme fiècle, 2ieme vol. p. 528.

[3] Memoriæ librorum rariorum, p. 49.

œuvres de Bluet, l'un affirmant que c'eſt un petit volume, et l'autre que c'eſt un gros ouvrage. Flögel qui probablement n'en parle que par ouï-dire, penche pour le dernier avis. Au fond ils n'ont peut-être tort ni l'un ni l'autre. Marchand a voulu parler du format, et Beyer de l'épaiſſeur de ce petit volume, lorſque tout eſt réuni (dickes buch). Il parait que du temps de Flögel on n'avait connaiſſance que de cent trois des livres, ou morceaux numérotés de Bernard. On n'était guère d'accord non plus, ſur la ſignification de ces viſions. Les uns n'y voyaient que des énigmes incompréhenſibles, les autres y trouvaient un ſens myſtique caché et profond ; enfin une troiſième claſſe y reconnaiſſait la ſcience de la pierre philoſophale, tant il eſt vrai de dire :

Un fou trouve toujours un plus fou qui l'admire.

Bayle, dans ſa correſpondance, lettre 187, (et non 137, comme le dit Flögel,) nous apprend qu'il ne ſavait rien ſur Bluet d'Arbères, mais, ajoute-t-il : "j'eſpère ren-
" contrer quelque choſe, du moins fortuitement, dans
" le cours des recherches que je fais, ſur le Comte de
" Permiſſion."

Le Duchat fit copier le commencement de Bluet par M. Du Fourni, auditeur de la chambre des comptes, et dans cette copie il eſt fait mention, pour la première fois, d'une circonſtance que Bluet nous apprend lui-même, c'eſt la couverture diverſement coloriée dont il feſait relier les plaquettes, qu'il appelait des livres.

" Le 2me livre d'oraifons était couvert de bleu célefte.
" Le troifième livre des fentences, couvert d'orangé.
" Le 4me livre des prophéties eft couvert de rouge.
" Le 6me livre des fonges, eft couvert de bleu et de " noir, &c."

Le Duchat, dans une remarque fur un paffage de *La Confeffion de Sancy*, fait une obfervation très naïve, et qui prouve qu'il n'avait qu'une idée bien vague du Comte de Permiffion : " Il y eut à la cour d'Henri " IV, dit-il, depuis 1601 jufqu'en 1605, un homme de " ce nom là, qui n'y avait pas fait fortune, et qui dé- " pendait de quelque miniftre, comme pouvait être M. " De Sillery, garde des fceaux, chez lequel il avait la " commiffion de revoir les ouvrages pour lefquels on " demandait un privilège."

La penfée de donner cette étrange pofition à un homme qui ne favait ni lire ni écrire, aurait été des plus bouffonnes. C'eft un curieux exemple du danger qu'il y a de faire des fuppofitions fur un auteur dont on n'a guère lu les ouvrages.

Profper Marchand[1] accorde huit lignes à notre Comte de Permiffion, de l'exiftence duquel il n'eft pas même fort affuré, car il en parle comme d'un perfonnage "*qu'on " prétend avoir paru à la cour de France*, au commence- " ment du 17me fiècle, et qu'on croit avoir été *une efpèce " d'adminiftrateur de la librairie*, ou d'examinateur des " ouvrages à publier, fous l'autorité du Chancellier."

Ceci n'eft pas mal, comme myftification dans l'hif- toire littéraire, mais Profper Marchand ne f'arrête pas

[1] Dictionnaire hiftorique, t. 1^ier^, p. 203

en ſi beau chemin : “ Il y a ſous ce nom (celui du “ Comte de Permiſſion) un petit livre extrêmement “ rare, et connu de très peu de perſonnes, *dont ſurtout* “ *les partiſans de la pierre philoſophale ſont beaucoup* “ *de cas!*” Il faut dire cependant, à la décharge du biographe, que, convaincu de la nullité de ſes renſeignements, il donne tout au long en note, ceux de l'auteur des remarques ſur les lettres de Bayle, dont nous avons parlé ci-deſſus.

Il avait eu ſous les yeux l'ouvrage de Bluet d'Arbères, car il le décrit et en donne même des extraits. Comprend-t-on, après cela, que non ſeulement il n'ait pas la moindre idée de ſon contenu, ni de la date de l'impreſſion (indiquée cependant preſqu'à chaque livre) mais encore qu'il forge à plaiſir un faux titre dans un catalogue!

Il eſt curieux de citer les paroles mêmes d'un bibliophile auſſi exact.

“ Le Comte de Permiſſion eſt un petit livre très “ rare” (d'abord le Comte de Permiſſion non ſeulement n'eſt pas un livre ; ce n'eſt pas même le titre d'un ouvrage quelconque). “ C'eſt une eſpèce de “ catalogue de livres feints et imaginaires ;” (ne croirait-on pas qu'il ſ'agit d'une ſeconde bibliothèque de Saint Victor ?) “ qui contient 42 feuillets,” (et ce malheureux Bluet croyait avoir compoſé 173 livres !) “ Les chimiſtes regardent le Comte de Permiſſion com- “ me un ouvrage de philoſophie hermétique, où l'on a “ développé, ſous diverſes figures emblématiques, l'art “ de tranſmuter les métaux, et c'eſt ce qui fait que les

"curieux le recherchent encore quelquefois," (et c'eſt ainſi que l'on écrit l'hiſtoire des livres!) "Pour moi, "j'aime mieux le regarder comme une ſatire aſſez "froide de diverſes perſonnes du temps de Henri IV, "et c'eſt ſous cette idée que je me ſouviens d'en avoir "ainſi fait dreſſer le titre, dans le catalogue de la Bib-"liothèque de M. Cloche, qui fut vendue publique-"ment à Paris en août 1708 : *Le Comte de Permiſ-"ſion, ou 42 portraits ſatiriques et allégoriques de "différentes perſonnes du temps de Henri IV, en forme "de titres de livres ; avec figures, en* 1603, *in* 12°."

Le trop confiant Flögel a été pris à ce piège d'un faux titre, qu'il a donné comme un ouvrage véritable. Pierre de l'Eſtoile, dans ſon Journal de Henri IV,[1] nous fournit une deſcription plus préciſe de notre auteur et de ſes ouvrages : "En ce mois" (août 1603) dit-il, "courait à Paris un nouveau livre d'un fol "courant les rues, qui ſe faiſoit nommer *le Comte de "Permiſſion,* lequel ne ſavoit ni lire ni écrire, comme il "en donne avis à chaque feuillet, et ce qu'il faiſoit et "écrivoit, étoit, à ce qu'il diſoit, par inſpiration du "Saint Eſprit, c'eſt à dire, de l'eſprit de folie qui le "poſſédoit, comme il apparoit par ſes diſcours, où "il n'y a ni rime ni raiſon, non plus qu'en ſes "viſions. Il a mis dans ce beau livre, la Reine, tous "les princes et les princeſſes, dames et damoiſelles, "dont il a pu avoir connaiſſance, tant étrangers, "qu'autres, avec des étymologies et interprétations de "leurs noms, fort plaiſants et à-propos, ſelon le pro-

[1] Tome 1, pages 259-260.

“ verbe commun qui dit que les fols rencontrent ſouvent
“ mieux et plus à-propos que les ſages. Ce beau livre
“ imprimé à Paris, à ſes dépens, et avec permiſſion de
“ Monſieur le Chancellier, eſt bien digne du ſiècle de
“ folie tel qu'eſt le nôtre.”[1]

Garnier, un des commentateurs de Ronſard,[2] range auſſi notre Bluet d'Arbères au nombre des fous, dans une note d'un paſſage relatif à l'époque précédant les guerres civiles de France, où l'on voyait errer parmi les villes, des hommes :

Barbus, crineux, craſſeux et demi-nus,
Qui, tranſportés de noires frénéſies,
A tous venans contaient leurs fantaiſies
En plein marché ou dans un carrefour,
Dès le matin, juſqu'à la fin du jour.

“Tels,” dit Garnier, “ que nous avons eu de notre
“ temps le *Prince Mandon, le Comte de Permiſſion et*
“ *maître Pierre du Four l'Evéſque.*”

De tous les Bibliographes anciens, De Bure le jeune eſt celui qui a donné les détails les plus exacts ſur les œuvres de Bluet d'Arbères, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque du Duc de la Vallière, le plus complet à cette époque.

La Bibliographie allemande moderne ſ'eſt auſſi occupée de notre auteur, et Gräſſe lui a conſacré une

[1] Nous verrons plus loin pourquoi de l'Eſtoile ajoute que le métier de ce fol était d'être charron, et qu'il montait en Savoie l'Artillerie du Duc, *où on diſoit qu'il ſe connaiſſoit fort bien.*

[2] Edition de Paris, in folio, 1623.

notice exacte, mais peut-être trop concise,[1] où il avance, sans que nous puissions nous imaginer sur quel fondement, que les œuvres de Bluet d'Arbères sont une imitation du *Seconda Libraria di Doni.*

Présentons maintenant l'autobiographie de notre original.[2]

Moy Bernard de Bluet d'Arbères, Comte de Permission, chevalier des ligues des treize cantons de Suysse, naquis l'an 1566, à Arbères, terre de Gex, auprès de Genève, issu de petite maison et pauvres parens. Ils estoient de la religion Philistienne. Tout ce qu'ils m'ont appris c'est mon *Pater* et le *Credo* en François. Mon village est en une boissière (vallée). Du coté du Soleil couchant il y a des montagnes, où il n'y a que rochers et herbes de senteur. Du coté du Levant, il n'y a que marescages. Je me souviens de tout ce que j'ay dit et fait, depuis que j'estois au berceau.

Quand je commencay à cheminer, je montois dessus de grands coffres de paysans, et chantois à haute voix : *Domine.*

Les paysans qui avoient semé du millet, avoient mis des images de nostre Seigneur dans les champs pour

[1] *Lehrbuch einer Allgemeinen Literärgeschichte aller bekannten Völker der Welt und Von Dr J. G. Ch. Grässe.* Leipzig, 1856, tom. 3, section 1ere, page 502.

[2] Bluet commence à raconter sa vie an 70eme livre, imprimé le 10 Novembre, et dédié au Duc de Maines. Nous indiquerons successivement les livres dans lesquels il continue sa narration, en y faisant entrer les détails qu'il a répandus dans un grand nombre d'entr'eux.

faire peur aux oyseaux. Je les allois prendre, à cause que nostre Seigneur y estoit en peinture.

Nous étions alléz mener les brebis *André Bure* et la *Tivène de Trec*, auprès du chesne du *Baissot ;* eux avoient beaucoup plus de temps que moy. Voicy que le loup commence a venir prendre de nos brebis, alors je commence à reclamer l'aide de Dieu, et à l'instant le loup quitta les brebis. . . . . . Depuis l'age de quatre ans je n'ay eu que du travail et point de repos.

Mon père me fit le gardien de toutes les brebis du village. J'avois entendu dire que Dieu avoit promis que quand on seroit deux qui parleroient de luy, qu'il seroit au milieu des deux. Je me mettois en teste et croyois que moy seul suffirois, et que Dieu pouvoit aussy bien m'assister qu'à un grand troupeau. . . . . Mon frère Michel prenoit plaisir à dire des chansons, estant aux champs avec les brebis. Il estoit loué et estimé par les filles, et je n'estois point loué ny estimé, parceque je ne sçavois pas dire de chansons. Mais pour cela le loup ne laissoit de luy manger ses brebis, ce qui ne m'arrivoit point.

J'ahyssois fort la paillardise jusques à l'age de sept ans. Quand je voyois des femmes et des filles, j'allois me cachere derrière des lits. . . . . Je n'avois pas une heure de relasche ; on me faisoit aller quérir du bois sur les épaules. J'avois fait un petit chariot pour aller le quérir, et mes compagnons venoient tirer le chariot avec moy, encore qu'ils fussent de plus grande maison que moy.

Au temps qu'il falloit retirer le foin et le bled, l'on

m'envoyoit par les montagnes pour faire du ramage pour donner aux brebis; je m'y tenois toufjours inceffamment. Il y avoit un chafteau qui f'appeloit *le chafteau Dyvone*, proche de mon village: dans le chafteau, au belvar de l'haute cour, il y avoit Adam et Eve, l'arbre de vie avec le ferpent, reprefentés au naturel, et ne leur manquoit que la parole. Auffitôt que je me pouvois defrober, j'étois incité et induit pour aller voir cefte belle hiftoire fi hazardeufe et efcandaleufe. Je ne faifois que penfer aux grans dons des graces et faveurs que Dieu avoit fait au prophète Royal David, et à Moyfe, et me repréfentois toufjours ces deux grands perfonnages.

La plus grande ambition que j'avois en ce temps c'eft qu'il pleuft à Dieu de me faire la grace que je peuffe eftre prédicateur. Les clercs eftoient de grand renom et refpect. J'empruntois des livres de mes compagnons, et y regardois quand j'eftois aux champs âfin qu'on euft creu que je fceuffe bien lire, et m'eftois toujours d'avis qu'un ange me devoit parler et me repréfentois toujours le jugement de Dieu devant ma face. Je priois inceffamment Dieu. . . . . Je me faifois accroire en ce temps là que fi j'euffe efté du temps de Jefus Chrift, j'euffe tout quitté pour le fuyvre . . . Je difois à mes compagnons: "quand je "feray grand, vous me verrez fuivre des princes, puis "des roys, f'il plaift à Dieu, et porteray de leurs "mefmes habits, fatin et velours, avec paffemens d'or." Ils ne faifoient que rire, mais mon dire f'eft trouvé eftre véritable.

En l'an 70, du temps que le Duc Darue paſſa par Chamberry en Savoye pour aller en Flandre, ceux de Genève et de mon pays craignoient que les Eſpagnols ne leur fiſſent la guerre, et diſoient : Les gendarmes nous viendrons couper la gorge ! Je me conſolois avec Dieu, aux champs, à mes brebis. Je diſois : Hélas ! où iraije me cacher, afin qu'ils ne me coupent la gorge ! Je priois Dieu qu'il prolongeaſt cet accident juſqu'à ce que je fuſſe en age, que je puſſe entrer au ſervice et en crédit, par la miſécorde de Dieu, avec ceux qui peuvent allumer le feu et l'eſteindre. Mon Dieu a entendu ma voix, m'ayant envoyé au ſervice de Charles Emmanuel Duc de Savoye en l'an 85, où je ſuis demeuré juſqu'en l'an 1600.[1]

De ſept ans à dix[2] mon père voulut me faire berger de vaches ; j'avois accouſtumé de garder les brebis juſqu'alors, qui eſt la plus noble beſte qui ſoit en toutes les beſtes, après la colombe. Il m'eſtoit bien faſcheux d'aller aux mareſcages là où il n'abite que des beſtes ſales. Je demanday à mon père qu'il me laiſſaſt garder les brebis, car ce m'eſtoit plus honorable que de garder les vaches, mais il me reſpondit, qu'il n'eſtoit pas ſi profitable. Il me fallut donc eſtre gardien de vaches. Comme je n'avois pas peur que le loup les mangeaſt, je me livrois aux penſées de l'ambition. Je faiſois des cuiraſſes des eſcorces d'arbres, et des moril-

[1] Livre 47ème.

[2] Ceci appartient au 71ème livre, qui a en tête une gravure ſurmontée d'une couronne, et qui repréſente le Comte de Permiſſion gardant les moutons et pourchaſſant un loup.

lons des citrouilles, et force efpées de bois, des paniers de bois, artilleries de bois, arquebuzes et piftoles de bois, et les canons eftoient des clefs percées, trois tambours, et les caiffes des tambours eftoient d'efcorces de cérifier. Prenant les lettres de parchemin qui eftoient des contracts et teftaments de mes prédéceffeurs, pour en faire les fonds des tambours, prenant les filets pour faire les cordages. Je faifois des paniers d'ozier et les envoyois vendre à Genève pour avoir de l'argent pour acheter du taffetas pour faire des enfeignes de guerre. Après avoir fait tout cela, je le cachois par dedans la paille, afin qu'on ne trouvaft ces artifices. Je fis un coffre de la longueur d'un efcabeau, trois pieds de long et deux de large. J'achetois des jettons marqués de la Fleur de Lys du Roy de France, et en empruntois encore à Janet Gaudar et les eftendois fur le fable. J'empruntay une groffe gibecière de Pierre Rouzé, principal du village, et la remplis tant de fable que de jettons, et la mis dedans le coffre. Je prins une chambre qui eftoit fur quatre colonnes de bois faictes avec des ais. J'y mis tous mes artifices de guerre. La chambre eftoit à un de mes voifins.

Au village ou je fuis né, il y avoit de très belles filles. Mes compagnons eftoient les bien-venus auprès d'elles, mais moy je n'eftois ny bienvenu, ny aucunement careffé, à caufe que j'eftois forty de pauvres gens de mépris.

J'eftois déjà fort perfecuté en ce temps là à careffer et aymer les belles filles, jusqu'à confidérer dans mon efprit quand viendra le temps que les femmes feront à bon marché.

Je hayſſois tous les autres vices, mais je trouvois que celuy là eſtoit le plus plaiſant. Quand j'eſtois couché la nuict, toujours les mauvaiſes penſées me venoient attaquer, et me ſembloit que ſi toutes les plus belles femmes et filles du village ſe fuſſent préſentées à moy, que j'euſſe accomply le plaiſir de concupiſcence.

Je priois Dieu journellement qu'il luy pleuſt me faire tant de grace que de me donner le ſavoir et le ſcience pour pouvoir preſcher à mes compagnons.

Je leur dis que j'avois un tréſor, et ils me reſpondirent qu'ils vouloient en avoir leur part, autrement ils l'iroient rapporter au gouverneur de Gex.

Je leur reſpondis: je vous en feray part moyennant que vous ne le diſiez point aux autres, et que vous ſoyiez petit nombre de gens. Incontinent ils l'allèrent dire à tous les autres, et j'en faiſois du faſché, et cependant j'en eſtois bien joyeux, parceque ma cour et ma ſuite en feroient plus grandes. Je leur dis: vous vous contenterez de le voir, ſans le toucher et n'entrerez qu'un à la fois dans la chambre. (Il ſuit ce plan et les introduit l'un après l'autre dans ſon arſenal, leur montrant le coffre de jettons, puis les fait ſortir, et leur donne à chacun des noms de nobleſſe.) Je les fis armer de mes armes, battre mes tambours. J'avois fait une colombe de bois doré, et un baſton de la hauteur d'un homme, avec une banderolle de fer-blanc doré, et une croix blanche à jour, au milieu de la banderolle. C'eſtoit ainſy un baſton royal. Je le faiſois touſjours porter devant moy, ſignifiant la grandeur de l'inſpiration de Dieu. Alors mes compagnons de

nobleſſe me diſoient: que ferons nous de ce tréſor; il faut que nous le partagions. Je reſpondis: je ne veux pas qu'un auſſy grand tréſor ſe diſperſe. Il faut voir ſ'il y a quelque chaſteau ou ſeigneurie à vendre, nous l'acheterons tous enſemble, et ferons frères. Toutefois je veux eſtre le ſupérieur de vous tous, et me rendrez obéiſſance.

Tout le plaiſir et delectation que j'avois, c'eſt que je les faiſois tirer à l'arbaleſte et à la fleſche, eux marchant en ordonnance, le tambour battant, les enſeignes déployées.

Toutes les plus belles filles me venoient voir et me faiſoient grande careſſe et reverence.

Quand je fus à l'age de neuf ans,[1] il y avoit une payſanne, belle fille et riche qui eſtoit une voyſine. Elle ſ'appeloit Antoinette Goandet. Mes compagnons me venoient prier que je parlaſſe pour eux à ceſte payſanne. Alors je parlay pour un nommé Chateaufort, mais la belle me reſpondit que je parlaſſe pour moy et non point pour les autres, et qu'elle m'aymeroit mieux que celuy pour lequel je luy parlois. Je fus bien joyeux et content.

(Il devient amoureux, la mère de la jeune fille ſe fâche, le père de Bluet ſ'irrite. Notre héros ſ'enfuit de la maiſon paternelle, et ſe ſauve au chateau de Grelly, à un quart de lieu de ſon village.)

[1] Ceci appartient au 72ème livre dont le gravure repréſente le Comte de Permiſſion et ſes compagnons armés comme il l'a décrit plus haut, debout au centre de ſon artillerie, et le coffre aux jettons ouvert au milieu d'eux.

Le ſeigneur du dićt lieu eſtoit capitaine de cinquante lances pour le Duc de Savoye. Au chaſteau ſe trouvoient la femme du ſeigneur, ſon fils et ſes trois filles. Je dis à icelle dame: Madame, je vous prie humblement de me faire ceſte faveur, au nom de Dieu, de m'amener à Rumilly avec vous. Elle me dit: que feras-tu quand tu feras là? tu es ſi petit, à quoy employeras-tu le temps?—Je prieroy Dieu le créateur afin qu'il luy plaiſe me faire le grace que je puiſſe devenir le maiſtre monteur de l'artillerie. Alors le dićte Dame m' accorda ma demande, et nous partimes le lendemain . . . . (admis au chateau, il y trouve le controleur du Duc, qui voulant probablement ſ'amuſer, promet à Bluet de le faire entrer au ſervice de ſon alteſſe, à raiſon de dix écus par mois; mais on ne le paie pas; il ſe plaint; on déchire le contrat que par plaiſanterie on avait fait dreſſer par un notaire, et Bluet ſ'arme de patience contre ſa mauvaiſe fortune.)

Au bout de quatre mois, on m'habille tout de boccaſſin incarnadin, eſpée et poignard, manteau et panache. Tous mes compagnons furent eſmerveillés, puis je m'en retournay à Rumilly. Le jour de mon arrivée[1] les quatre compagnies de chevaux-leger firent montre, enſemble toute la nobleſſe de Savoye commençoit à ſ'armer et à ſe préparer . . . .

J'eſtois en renom de plus en plus à cauſe de mon jeune age et de l'intelligence qui eſtoit en moy. Je n'avois que douze ans. Je demeuray ſix ans à Rumilly, et toute l'envie que j'avois c'eſtoit de m'amaſſer quelque

[1] 73eme livre. Suite de ſa vie juſqu'à l'age de 16 ans.

ſomme d'argent, à la ſueur de mon viſage, et puis après me marier . . . . J'avois ceſte coutume que j'aymois à eſtre touſjours ſuperbement habillé. A Rumilly je fis faire des habits de taffetas et ſatin.

Durant ces ſix années, je m'en allai quatre ou cinq fois au lieu de me naiſſance, et je ne voulus jamais loger en la maiſon de mon père, mais je logeois en la maiſon du voiſin qui ſ'appelle Nicolas Coindet; et ſix ans après, la maiſon de mon père eſt venue à tomber, et il a acheté la maiſon où je logeois . . . . J'avois incité et ſollicité mon père et ma mère qu'ils ayent à vendre le peu de biens qu'ils ont, pour ſ'en venir ailleurs, parceque le temps viendroit que les armées leur couperoient la gorge. Dix ans après, les Eſpagnols brulèrent la terre de Gex; les femmes et filles furent forcées et violées, brulées et maſſacrées. Mon père et ma mère furent liés et garottés. Mon père ſ'ecria Hélas! mon fils Bernard où es tu, qui a monté l'artillerie de noſtre prince? Les Eſpagnols dirent: eſt ce maiſtre Bernard qui a monté la croix? Alors mon père et ma mère furent déliés et libres. Tout le pays fut bruſlé, ſinon mon village qui fut préſervé.[1]

A ſeize ans je quittay Rumilly,[2] et j'allay au chaſteau de Monmeillan, principale place de toute la Savoye. J'allois offrir mes ſervices à Monſieur de Bonvillar,

[1] Livre 47eme.

[2] 74eme livre. Portrait en pied de Bluet d'Arbères armé, et d'une femme de chambre tenant en main une quenouille. Au-deſſus des portraits ſe trouve imprimée en deux lignes la légende ſuivante: " Outre que la figure eſt bien taillée, c'eſtoit la plus " belle ſuivante qui fuſt jamais en tout le monde."

gouverneur de la place. Une ſentinelle donne avis qu'un jeune garçon vouloit parler au gouverneur. Celui-cy demande ce que je voulois, et je luy reſpondit: " Monſieur, depuis que Dieu m'a donné le jugement " je n'ay eu d'autre deſſein que de ſervir ſon alteſſe, " pour accommoder ſon artillerie." (Il eſt agréé et on lui donne un logement dans le fortereſſe. Le controleur du gouverneur lui offre, dit-il, une de ſes maitreſſes pour femme, mais il refuſe par fierté. Puis il veut lui donner une de ſes filles bâtardes, ce qui ne réuſſit pas non plus. Parmi pluſieurs intrigues, qui toutes, dit-il, *ſ'en allèrent au vent*, il en raconte une fort originale, mais que nous ne pouvons placer ici.)

Le gouverneur avoit parlé à ſon Alteſſe le duc pour moy, et lorſqu'il fuſt deſmiſt de ſes fonctions, elle commanda que j'euſſe les meſmes franchiſes qu'auparavant. Quelque temps après le nouveau gouverneur me donna commiſſion de monter toute l'artillerie, et qu'il n'y auroit jamais artiſan qui ſeroit mieux récompenſé de ſon Alteſſe, que moy. " Mais gardez vous, dit-il, de vous marier encore de quelque temps, car tel ne vous voudroit donner ſa Chambrière pour l'heure préſente, qui avec le temps ſera trop heureux de vous donner ſa fille. Je me tenois bien heureux d'avoir reçeu un auſſy bon conſeil de mon dit ſieur le gouverneur, lequel j'ay obſervé juſqu'à préſent.

(Bluet a maintenant près de vingt ans, et c'eſt probablement vers cette époque qu'il commença à avoir ſes viſions, au milieu d'amours multipliés, et de tours très fâcheux qu'on lui joue à chaque inſtant. Dans

une de ſes viſions arrivée le 19 Novembre 1586 au château de Montmeillan, il lui ſembla que des armoiries lui étaient données en rêve. C'était, dit-il, l'arbre de vie, avec ſept racines entourées par deux ſerpents dont l'un a une tête de femme. Deux branches de laurier chargées de douze pommes entourent l'arbre, et le tout eſt ſurmonté par cinq couronnes, au-deſſous deſquelles eſt une colombe au milieu d'une gloire. Dans ſa première *oraiſon*, il explique ſymboliquement ces armoiries qui ſe retrouvent pluſieurs fois gravées dans ſes œuvres.

L'année précédente, il était allé faire un pélérinage à St Claude, et il paſſa par le pays de Gex. Tous ceux de ſon pays ſe moquaient de lui, rapporte-t-il, et le traitaient de fou, parcequ'il leur recommandait de prier Dieu, vu que le temps approchait où les chateaux et maiſons du pays ſeraient brulés, et les habitans paſſés au fil de l'épée.

Laiſſons maintenant à notre héros le ſoin d'expliquer lui même ſes amours et les tours dont il eſt la victime.)

Je dépendois grande ſomme d'argent pour adhérer aux deſirs de Toinette.[1] Je faiſois force collations et faiſois manger force confitures à ma maiſtreſſe et à ſa compagnie, juſqu'à luy donner tout ce qu'elle eſtimoit luy eſtre agréable. Mais l'on abuſoit de ma bonté et de ma patience. Je payois

[1] Il raconte ceci au 75eme livre, celui ou ſe trouve une gravure indécente repréſentant une femme nue, entrelardée par tout ſon corps de priapes ailés.

tous les violons, et les autres danſoient à mes deſpens; je faiſois l'amour et les autres la vie, c'eſt à dire la monte. Monſieur de Choizel, veneur de Madame la Gouvernante, prenoit du poulverin d'arquebuze, et me le venoit ſouffler contre les yeux, ce qui me faiſoit beaucoup de mal à la vue. Encore ne ſe contentoit il pas de cela, mais il prenoit la clef de mon coffre, et me prenoit tout ce qui eſtoit dedans. Il me venoit trouver dans ma chambre et me tiroit mes bagues d'or de mes doigts, et en faiſoit ſon propre, ce qui m'occaſionna de m'en plaindre à Monſieur le Gouverneur, et il me reſpondit que ma maiſtreſſe y mettroit du remède. Le dict Choizel eſtoit des mignons de Toinette. Je conſideray qu'il n'eſtoit pas poſſible que le c. d'une p. me peuſt faire condeſcendre à vivre deſreglement à l'encontre de la volonté de Dieu. . . . . Petits et grands ſe mocquoient de moy, et me faiſoient des cornes. J'avois des viſions que partout où ma maiſtreſſe logeoit, qu'il y avoit deux portes. . . . Je demanday mon congé à Monſieur le Gouverneur, et ſatisfaction de mon travail.[1] Il me dit: le congé que je vous donne, c'eſt de garder de près votre maiſtreſſe. Je luy reſpondit: Monſieur, je ne ſeray jamais ſubject au c. d'une p., et il me reſpondit: Maugré de coquin! Monſieur, répliquai-je, ſi je ſuis coquin, mon eſprit n'eſt point abaſtardy, et à l'inſtant il me donna mon congé par eſcrit, mais ſans me donner aucun payment de ce qu'il me devoit. . . . Je retournay au chaſteau de Montmeillan, où je fus très bien venu et très hono-

[1] 76eme livre.

rablement reçeu. . . . . C'eſtoit environ un mois avant Noel. Dieu m'envoya une inſpiration de demeurer trois jours ſans boire et ſans manger . . . et pour une repentance et pénitence, je voulus aller à pied nud, et marcher teſte nue au plus gros de l'hiver, depuis Montmeillan juſques à noſtre Dame de Means, qui eſt une bonne lieue de diſtance. Je ne portois que ma chemiſe et mes ſcarçons. Eſtant de retour, ma chair eſtoit toute noire, et alors me fuſt annoncé ſecret haut et puiſſant. Une voix me diſoit : comporte toy bien et ſagement, car Dieu veut ſe ſervir de toy, et te veut faire prophète. . . .

(Au 78 livre il raconte une autre viſion, dans laquelle on veut lui faire épouſer ſa maitreſſe qu'il nomme tantôt Toinette, tantôt Lucréce de la Tornette, mais il ne veut pas ſe marier avec elle. Comme, en cette viſion, il eſt très pauvre, et n'ayant pour tout vêtement que ſa chemiſe, Toinette fait amener auprès de lui ſept mulets tous chargés d'écus : Voila, mon ſerviteur, pour vous remonter, dit-elle. Il deſire ſavoir d'où vient tant d'argent, et elle répond : c'eſt ſon alteſſe qui me l'a donné, pour récompenſe de ce qu'il m'a fort bien embraſſée. Allez, p., ſ'écrie Bluet furieux, je ne veux point eſtre remonté par votre. . . .

Le gouverneur, ſa femme et tout le monde diſaient, et faiſaient courir le bruit, rapporte-t-il, qu'il était devenu fou, et avait des tranſports au cerveau. Enfin touts ces tribulations ceſſièrent par la mort de Toinette qui mourut de la peſte. Rendons la parole à Bluet.)

Le pêché qui m'a le plus perſécuté, c'eſt la tentation

des femmes, et quand j'ay mangé, encore que je ne mange diſſolument, et ne mange rien que je ne veuille que tout le monde ſache, je ne ſuis pas ſi prompt pour prier Dieu, et l'incitement de Sathan me faict trouver belles les femmes . . . . il m'a pris des envies de me faire crever les yeux pour éviter de les veoir ; mais j'ay conſidéré que cela me détourneroit de faire quelque choſe de grand, que j'ay envie de faire au monde, qui ſera remarquable, ſ'il plaiſt à Dieu . . . .

(Au livre 80eme il nous raconte que dans un de ces accés d'aſectiſme, et tenté du péché de concupiſcence, il ſ'en alla vers un cimetière des environs de Chambéry, ſ'y dépouilla tout nu, ſe fit un lit d'orties, ſ'y coucha et ſ'y roula de tous cotés. En revenant chez lui ſon corps était plein d'ampoules, et il alla trouver le chirurgien Blondel, pour ſe faire panſer.)

Je dis au chirurgien : allons un peu dedans voſtre chambre, et prenez voſtre razoir, puis me recommandant à Dieu, faites juſtice de mon courtaud, ajoutai-je, qui veut faire la beſte, pour trahir mon âme. Puis me donnant trois coups de razoir ſur le petit bidet, je le fis recharger encore de deux coups, dequoy il y en avoit un qui entra fort profond. Le ſoir meſme je faillis perdre tout mon ſang.

(Le livre 81eme contient une hiſtoire aſſez curieuſe, mais trop longue pour l'inférer ici, de deux ſquelettes avec leſquels il donne une leçon de morale à un gentilhomme qui voulait ſe ſervir de ſon intermédiaire pour obtenir les faveurs d'une maitreſſe. Il parait que les officiers de la maiſon du Duc de Savoye

lui jouaient de cruels tours, auxquels le Duc même prêtait la main. Nous en laisserons raconter deux ou trois à Bluet.)

Mes ennemis mirent en teste à son altesse de me faire vanner dans une couverte, par plusieurs et diverses fois, puis me faisoient monter tous les chevaux les plus vicieux qu'il y avoit, mais je me comportois le mieux que je pouvois, comme d'effet je me tenois fort bien à cheval. On fit attacher deux grandes boucles de fer au coing d'une salle, avec une corde et une cuve; puis me faisoient mettre dedans ladicte cuve, et me faisoient tourner un longtemps. Je me consolois avec Dieu; mais après cela je demeuray fort longtemps sans me pouvoir recognoistre.

(C'est facile à croire, Pauvre Bluet! Pour récompense de ces mauvais tours, on lui donnait *un superbe habit de couleur colombine, passementé d'un grand passement d'or.* Don Juan de Mandoche lui donne *un habit bleu celeste tout chamarré d'argent,* et il lui donne encore vingt ducatons pour récompense de ce qu'il lui avait coupé la barbe.)

Le jour de caresme prenant j'arrivay en la ville d'Ast, et m'en vins loger au logis des trois Rois, et ne pensois pas sejourner deux jours, mais je m'y trouvay si bien, avec toute la Noblesse d'Ast, que j'y demeuray tout le caresme.[1] M. le comte de Neufville, sa mere et sa femme, M. De Salines et sa femme, M. De Callo et sa femme, qui est la plus belle femme d'Ast, et

[1] Livre 84eme.

eſtoient tous de mes amis, et me donnoient de beaux habits et d'autres beaux préſents. En la ſemaine ſainete je m'en vins trouver le Roy David en triomphe et en bon équipage ; j'avois de ſuperbes habits et de grandes pièces d'or, et foree perles et pierreries, et grand quantité de bagues. Mes habits eſtoient tous broehez d'or, doublez de toile d'argent. Quand le Roy David me vit, il fut extrêmement joyeux. . . . De Quiers, il ſ'en vint faire feſte à Turin. . . .

(Là, on le préſente à la fille du Préſident Provane, et ſans doute pour ſ'amuſer de lui, on lui eonſeille de faire la eour à la fille du préſident. Bluet prend la ehoſe au ſérieux, et le Due même ſe mêle de la plaiſanterie.)

Son Alteſſe alla faire ſes Paſques aux Capucins, à Turin. Il avoit un valet de ehambre qui ſ'appeloit Campois, qui avoit aeeoutumé de me faire du mal. Il ineita ſon Alteſſe à me faire monter a cheval ſans ſelle, ny bride, ny lieol, puis le faiſoit eourir par un taillis là où je reneontray une branehe eoupée, laquelle entra deux doigts profond en ma ehair, derrière le eol. Je tombay en terre, eomme un homme mort, puis me vint une poſtume, laquelle demeura ſur moy fort long-temps. Mais pour eela je ne laiſſois de fréquenter Mademoiſelle Provane une maiſtreſſe, là où j'eſtois le bien venu à toutes les heures où je voulois y aller, et eſtois toujours aſſis auprès d'elle, et ne mangeois que ee qu'elle me donnois de ſa propre main. Il advint que la peſte ſe mit dans Turin, et le Roy David, ma maiſtreſſe Argentine, et toute la nobleſſe quittèrent la ville. . . . Quand le Roy David vouloit aller à la

chaſſe dans le parc de la foreſt de Turin, il me faiſoit touſjours chercher, pour me mener avec luy. Un jour quand nous fuſmes à la campagne, il me fit monter ſur un arbre, puis me fit faire une grande prédication, et cependant il fit couper le dict arbre, et quand je voulois deſcendre, on me jettoit des pierres et cailloux, tellement qu'enfin je fus contrainct de me laiſſer tomber avec le dict arbre, en me recommandant à Dieu lequel me ſauva. Une autre fois je m'eſtois ſauvé dans une égliſe à Turin, là où il m'envoya Monſieur de Trois Serve lequel j'avois nommé Roland le furieux. Il me fit monter en trouſſe derrière luy, puis il alloit me picquant les jambes avec ſes éperons, juſqu'à ce que nous fuſmes en la foreſt, et alors ils me vouloit mettre à la mercy des ſangliers; mais quand nous fuſmes arrivés, la chaſſe eſtoit parachevée, et par la grace de Dieu les ſangliers eſtoient morts, tellement que Dieu me ſauva encore ceſte fois.

Son alteſſe n'alloit nulle part qu'il ne falluſt que j'allaſſe avec luy, et me faiſois tousjours coucher dans ſa chambre, eſtant à Turin dans le chaſteau. Je couchois ſur un matelas auprès de ſon lict, où je faiſois mes oraiſons, et y prenois grand plaiſir. Je me levois touſjours de bon matin pour m'en aller à la meſſe, et il me diſoit que je ne devois poinct ſortir du logis avant luy. Quand il dinoit ou ſoupoit, il me demandoit ſi j'avois diné ou ſoupé, et quand je diſois que non, incontinent il me ſervoit luy-meſme de ſes propres mains.

Le Roy David f'en vint demeurer à Avellane,[1] et me fit loger vis-à-vis du logis de ma maiftreffe. Puis il commença à dreffer mon équipage avec un accouftrement d'un gros taffetas renforcé, de couleur bleu celefte qui font les couleurs de ma maiftreffe, et eftois tout chamarré de paffemens de fin argent. Tous mes laquais eftoient veftus de bleu celefte, avec des paffemens blancs. Tous mes chevaux et mulets eftoient harnachés de bleu celefte, avec franges et panaches. Bref rien ne me manquoit, j'avois auffy un brave fecretaire qui efcrivoit bien.

Le monde murmuroit fort que le Roy David couchoit avec ma dicte maiftreffe, mais j'entrois à toutes les heures que je voulois, tant la nuict que le jour, en la chambre du Roy David, et auffy en celle de ma maiftreffe, et vous promets que je n'ay jamais trouvé femme ny fille en la chambre du Roy, et ne luy vis jamais faire mal à perfonne qu'à moy.[2]

Il eftoit un jour allé à la chaffe et ils prindrent un cerf, lequel il fit écorcher devant la porte de fon logis, puis me fit attacher les cornes du dict cerf fur ma tefte. Je luy dis : Roy David, pourquoy me faictes vous attacher les cornes de ce cerf, attendu que je ne fuis poinct marié ; c'eft chofe qu'il faudroit faire à ceux qui veulent eftre agrandi et honoré par le c. de leur femme. Puis je tournay la tefte avec les cornes, et en donnay un grand coup contre la tefte de celuy qui me les attachoit. Le

[1] Livre 85[eme].

[2] Quelle naïveté dans cet aveu !

Roy David me dift: vous avez grandement offenfé des gens d'honneur. Je refpondis: celuy qui fe fent galeux, qu'il fe gratte. Il me fit alors apporter toutes mes bagues, qui m'avoient efté données à Milan, et les jetta devant les laquais, au jardin de Turin, et il y en eut quelques unes de perdues, dont je fus extrêmement fafché, et cependant le Roy David f'en resjouiffoit. Quand nous fufmes arrivés à Vellane, le Roy David me dit: donnez aux pauvres tout ce qu'on vous a donné à Milan. Et je refpondis: j'ay mon père qui eft pauvre et qui n'a rien, parquoy je defirerois lui donner quelques commodités. Ne vous foucicz tant feulement de voftre père, refpondit-il, mais donnez entièrement tout ce que vous avez aux pauvres. Je repliquay par une refponfe affez gaillarde: dernièrement que vous jouaftes tant de mille efcus, que ne les donnaftes vous aux pauvres; confiderez, je vous prie, que le temps perdu n'eft jamais recouvré. Alors il fut fort fafché et irrité contre moy, puis fit prendre une couverture, et luy avec des nobles me mirent dedans, me defcendirent en la rue, et me vannèrent devant les feneftres de ma maiftreffe, dont j'avois grande honte, et un grand deshonneur m'arriva; ce qui m'occafionna de lui demander mon congé, pour venir en France vers le grand Empereur Theodofe, difant que je ne voulois plus demeurer avec luy. Je ne pouvois m'en aller fans fon congé; mais dans bien peu de temps, nous fifmes la paix, de manière que tout fut remis en grace. Je luy pardonnay et mis en oubly le mal qu'il m'avoit faict.

(Vers ce temps Bluet se mit en tête d'établir un ordre de chevalerie: *L'ordre de l'admiration du grand jugement de Dieu.* Les grands dominateurs, dit-il, qui seront vertueux, le porteront en or, mais les méchants ne le porteront point. Le ruban sera blanc.)

Je ne fais poinct de doute,[1] continue-t-il, dans un moment d'amère réflexion, que de tant de monde qui ont eu de mes livres, il n'y en aye beaucoup qui les ont méprisés et n'en ont faict aucune mémoire, mais de tant de livres que j'ay faict, tousjours il y en aura quelque petit nombre qui se sauveront en despit des diables . . . . et ils seront meilleurs au dernier temps, que non pas à l'heure présente, et y aura un million d'amis qui rendront tesmoignage de ce que je suis, en despit des pauvres envieux. Je n'ay point reçeu de desplaisir sinon de ceux à qui j'ay faict du bien; mais en mon Dieu je me console.

(Enfin complètement dégoûté de son séjour en Savoie, par suite des mauvais traitements qu'il y recevait, et que toutes les cajoleries ne pouvaient lui faire oublier, il partit pour la France, ce qui comme nous l'avons vu, était un de ses anciens projets. Tout au commencement du 17ème siècle, nous le trouvons à Paris, et le 15 Mars 1601, étant à l'abbaye de St Germain, ses visions le reprirent de plus belle.

Au commencement de son séjour à Paris, il parait qu'on lui accordait parfois un logement dans les grandes maisons où il plaçait ses pamphlets, car il répète à plusieurs reprises: "Au logis de Madame la

[1] Livre 98ème

"Duchesse de Bouillon, j'eus une vision . . . . Au "logis de Madame la Princesse de la Marque, estant "en contemplation . . . . Le 7 Janvier, 1601, j' allay "souper avec le Comte de la Forest qui estoit logé à "la porte St Germain des prez. Le comte me donna "une petite chambre auprès de la sienne.")

Quand je suis venu en France, continue-t-il, j'ay remis quarante livres que j'avois fait escrire à des petits compagnons, au Comte Jacques de Montmaieu, Prince de Brandy . . . . Estant à Lyon, Monsieur le Duc de Nemours, roy de valeur, me fist très grande caresse, et deffendit à ceux de la cour, qu'ils n'eussent à me faire aucun desplaisir, sous peine de l'estrapade.[1]

(Bluet raconte alors une aventure facheuse pour lui, mais assez plaisante. Un soldat l'attire dans un piège, lui enlève cent écus que les Espagnols lui avaient donnés, et le dépouille nu, jusqu'à la chemise, ne lui laissant autre chose qu'un méchant bas de chausse de toile.) Arrivé à Paris, la première année le Roy me donna une chesne d'or de cent escus ; les deux années suivantes, deux cens escus, et quarante escus pour la naissance de Monseigneur le Dauphin, Roy de paix, que le grand Abraham me donna.

J' ay receu cent francs de mes gages de ceste année présente, et cent escus que le Roy m'a faict donner pour le chariot et le livre de la représentation, que je donnay au Roy de paix ; et me revenoit bien le dict chariot et le dict livre à cent cinquante escus, dequoy l'on me les a donnez, et quatre escus que l'Imperatrice

[1] Livre 48eme.

me fiſt donner, et puis cinquante eſcus pour envoyer à mon père . . . . Monſieur Baſtien Zamet, le grand Abraham m'a donné la première fois quatre eſcus, et puis ſix eſcus en trois fois, et un habit dont j'en fis faire trois, et ſix chemiſes, ſans autres bienfaits que j' ay receus de luy. Madame la Ducheſſe de Lorraine, royne d'eſpérance, ſœur du grand Empereur, m'a donné ſix eſcus, et luy donnay un préſent qui valoit quatre eſcus. Monſieur le Duc de Lorraine, le Roy Godefroy de Bouillon, me donna ſix eſcus, et ce à cauſe que je luy avois faiᶜt préſent d'un beau livre qui avoit la couverture d'argent, et le dedans en velin, avec force belles petites figures, et mes oraiſons eſcrites à la main, avec le prophète Royal David en boſſe, en figure qu'il eſtoit berger, qu'il avoit tué Goliath, et en figure qu'il eſtoit Roy; dont j'en avois refuſé d'un marchand quinze eſcus. J'avois fait faire quatre artilleries, qui eſtoit l'œuvre la mieux faite, tout le montage de meſme étoffe que le canon : il y avoit tout ce qui eſt requis en telles pièces : j'en avois faiᶜt faire quatre, qui eſtoit une œuvre rare, me revenant à ſeize eſcus, et ce trois ou quatre mois avant la naiſſance de Monſeigneur le Prince Dauphin . . . . . . Madame la princeſſe de Conty, Royne de Senaïque, me donna dix eſcus la première fois, et en pluſieurs fois me donna trente eſcus, et un habit qui couſtoit trente ſix eſcus. Elle me payoit toute la deſpenſe que je faiſois. Madame la Ducheſſe de Nemours, Royne de la fleur de May, m'a donné la première fois huiᶜt eſcus, une autre fois douze, puis quinze, puis dix.

Monſieur le Duc de Nemours, Roy Octavien, la première fois me donna un bel habit, qui valoit cinquante eſcus, et en pluſieurs fois dix huit eſcus. Madame la Ducheſſe de Longueville, Royne Eſther, m'a donné deux eſcus, un beau manteau d'eſcarlate, doublé de fine frize, couleur de Zinzolin, qui valoit quinze eſcus, et un manteau de ſerge en broderies qui eſt eſtimé cinquante eſcus. Monſieur le Duc de Nevers, roy de valeur, me donna une medaille d'or qui peſoit huict eſcus, et puis un habit qu'il me donna du deuil de ſa mère, et m'a faict donner un eſcu aux eſtrennes . . . . Monſieur le comte et Prince d'Auvergne, Roy Cæſar, m'a donné ſix aulnes de velours, qu'il a faict prendre chez un marchand. . . . .

(Un grand nombre d'autres perſonnages donnent l'un un pourpoint, l'autre un chapeau de caſtor, un troiſième un bas-de-chauſſe de ſerge, &c. &c. Monſieur Laurent de Cenamy lui fait préſent d'une bouteille d'huile pour accommoder ſa ſalade; Monſieur le Vidame du Mans, *le grand ſupplice*, lui donne le corps d'un haut de chauſſe rond, ſans canons ni bas, qu'il vend pour deux écus, parceque, dit-il, il ne pouvait ſ'en ſervir. Quoique Bluet ne vécut pour ainſi dire que d'aumônes, il refuſait parfois d'en recevoir par fierté. Il nous raconte qu'ayant diné un jour chez M. De Chappes, le chevalier Dammont lui prit la main et y mit une pièce d'or; "mais, "dit-il, je fis refuz parcequ'il m'a donné pluſieurs fois, "ſans jamais l'avoir courtizé ni demandé. M. De "Chappes me donna un jour ſept quarts d'eſcus ſans "que je vouluſſe les recevoir non plus, à cauſe que j' ay

" honte, parceque j'ay reçeu plusieurs biens de luy." Cependant peu-à-peu les donneurs se lassent et les libéralités diminuent. Le maréchal de Balaguy lui promet un habit, le fait venir trente fois chez lui, à cet effet, et finalement il ne l'obtient pas. Il offre à l'évêque de Noyon un beau chandelier qui valait six écus, et sa grandeur lui donne cinq *testons!* Voilà, dit tristement Bluet, la liberalité de ce Prélat! Il fait cadeau à Madame la Vidame du Mans d'un petit livre dont la couverture est en argent, façonné en lacs d'amour et le dedans de velin, ou sont écrites ses oraisons à la main, *et comme grande dame, généreuse et recognoissante, elle m'a donné un chapelet qui vaut bien dix sols!* " Messieurs les lecteurs, ajoute-t-il ail-" leurs, qui verrez ces escrits, c'est pour vous honorer, " et c'est pour me mespriser en la despence que j' ay " faicte pour imprimer mes livres, où j'ay despendu " trois mil six cents escus. Je n'en fais aucune ava-" rice, je ne l'ay point enterré en terre, ny caché en " une muraille, l'argent va, l'argent vient, encore " plus fou est celuy qui en amasse avec avarice, et qui " y met son cœur."

" Pour avoir donné de mes livres à des estrangers que " je n'ay jamais veu qu'une fois, j'ay tiré plus de com-" modité d'eux, que des autres. Je ne les ay jamais " courtisez, mais ils me sont venus rechercher, et m'ont " mené à leur logis, et m'ont donné des habits et argent." Il continue ensuite à détailler ses desappointements à cause des miserables aumônes qu'on lui faisait.

Monsieur le Duc de Rouenne m'a donné deux escus

en une fois! Monſieur Foreet Hardy m'a donné un quart d'eſeu en une fois! Le maiſtre d'hoſtel du Grand Abraham m'a donné un quart d'eſeu *en une fois!* mais, (ajoute-t-il, ſaiſi d'une noble fierté,) j'en ay eu une revanehe, je luy ay donné une medaille du grand Roy François, de naere de perle, enehaſſée en argent doré! Véritablement, j'aymerois mieux eſtre avee quelqu'un qui ne me donneroit que le tiers de ee que j'ay reçeu, pour eourtiſer, que la grande ſomme gagnée avee tant de peine et de travail. . . . Je plains le temps perdu!

(Les choſes allaient de mal en pis, et il préſenta enfin la requête ſuivante au Roi Henri IV.)

Empereur, la penſion que nous m'avez donnée, et tout ee que vous pouvez m'avoir donné, il n'y a que pour m'entretenir de logis; il m'a fallu eourtiſer, le temps que j'ay eſté en France, pour m'entretenir. Le eourtiſement que je fais aux autres, je le veux faire à vous tout ſeul. . . . Je ne ſuis point demeuré en voſtre Franee pour y faire des piperies, et n'y ſuis point venu pour avoir faiet des friponneries, là où j'ay eſté : mais ſuis venu avee un bel équipage bien aeeompagné d'un Charles Emmanuel, Due de Savoye; et pour avoir prédict ee qui a eſté réeité à voſtre avantage, j'ay eſté diſgraeié. . . . Le eœur me faiet bien mal, me voyant dans une miſerable néeeſſité, et m'eſtant veu avee luy en eſquipage ſi honorable, entretenir de beaux ehevaux d'Italie, et beaux mulets pour porter mon bagage; entrant en ſon eabinet ſeeret à toutes les heures que bon me ſembloit; dormant en

ſa chambre, auprès de ſon lict, au chateau de Turin ; faiſant bons offices à qui bon me ſembloit ; mes chevaux et mulets bardés de bleu celeſte, et laquais et eſtaffiés accouſtrés de même couleur. . . . Je ne demande rien qu'une livre de pain que l'on donne aux chiens, de trois jours en trois jours, et je vous feray fidèle et obeyſſant, ſans jamais varier, à voſtre ſervice. Servez vous de moy, et je feray le rocher qui ne ſ'eſbranlera jamais. S'il ne vous plaiſt d'accepter ce que je vous dis par cet eſcrit, vous me permettrez que je ſecouc la poudre de mes ſouliers, et n'emporteray rien du voſtre. Je quitteray tout, et ſortiray tout en chemiſe, ſans chapeau, ſans ſouliers, me baignant la face de larmes, me reſjouiſſant et louant Dieu le créateur, &c. &c.

(Il y a quelque choſe d'eſpagnol dans cette manière de demander l'aumône, et qui ne devait pas déplaire à Henri IV.

Malgré ce qu'il parvenait encore à obtenir de temps à autre, la miſère ſ'approchait à pas lents, et augmentait ſans doute l'exaltation religieuſe de Bluet. Lorſque la peſte éclata à Paris vers 1606, il ſ'imagina que ſ'il ſe ſoumettait à une ſévère pénitence, il parviendrait à détourner en partie le fléau. En conſéquence il réſolut de ſe vouer à l'abſtinence et à la prière, et ſe propoſa, dit-on, de jeûner pendant neuf jours de ſuite, mais dès le ſixième, il devint ſi faible, qu'étant allé, vers le ſoir, faire ſes oraiſons au cimetière Saint Etienne, il y mourut de miſère et de beſoin.

Il nous ſemble que la vie de Bluet d'Arbères, dont nous venons de donner un aperçu, préſenterait un

excellent cadre pour y faire entrer un tableau critique des hommes et des mœurs de la fin du feizième et du commencement du dix feptième fiècle. Ses œuvres elles mêmes, lues avec attention, préfenteraient bon nombre d'efquiffes ingénieufes. Son enfance paffée dans les champs, les marais et les bois de fon pays natal, comme berger; fa jeuneffe pleine de folles imaginations de grandeur et de gloire; fa fuite de la maifon paternelle, à la fuite d'une intrigue d'amour; fon féjour à la cour du Duc de Savoie, fes voyages avec ce prince, auprès duquel il rempliffait le rôle d'une efpèce de fou de cour; fes mefaventures rifibles; fon arrivée à Paris, fes profpérités et fes mifères dans cette capitale ; fon exiftence de bohémien littéraire, et fa fin miférable au milieu des tombeaux, où il meurt de faim, dans la penfée qu'il eft une victime expiatoire de la pefte ; voila certes des données fuffifantes pour en compofer un livre plein d'intérêt.

DEUXIEME PARTIE.

BIBLIOGRAPHIE.

LE recueil des œuvres de Bluet d'Arbères dont on ne rencontre jamais l'enſemble complet, et dont les exemplaires incomplets différent entr'eux dans le contenu des pièces qui les compoſent, formait dans l'origine 173 livres, ou morceaux numérotés, même 180, ſi l'on ſ'en rapporte à une note de l'abbé de St Léger, écrite en 1778, d'après l'exemplaire du baron d'Heiſs; mais pluſieurs de ces livres ne nous ſont pas parvenus.

Ce qu'on en connait juſqu'ici ſe réduit aux livres 1 à 85, et 91 à 103; à quoi il faut ajouter les livres 104 à 113, découverts depuis quelques années. Les livres 105 à 113 ſont imprimés ſéparément. Il en eſt de même des livres 141 à 173, formant un volume compoſé de 200 feuillets, avec des gravures ſur bois, et un titre ainſi conçu:

Dernières œuvres de Bernard de Bluet d'Arbères, &c.

contenant les interpretations de la vie de Jeſus Chriſt, imprimées à Paris, depuis le jour de Noël 1604, *juſqu'au* IXeme *jour d'avril* 1605.

Ce volume ſupplémentaire dont trois ou quatre exemplaires ſeulement ont éehappés à la deſtruction, ſe trouvait dans le catalogue de la vente des livres de M. le Comte de Mac-Carthy, et provenait de la Bibliothèque de M. Girardot de Préfond qui l'avait acheté 300 franes.

Le Bibliophile Jaeob nous apprend[1] que ees trois ou quatre exemplaires furent trouvés en feuilles parmi de vieux papiers, dans les arehives de la ſociété des Jéſuites, après l'expulſion de eette ſoeiété par arrêt du Parlement en 1762. Ces livres de 141 à 173 avaient été condamnés à être détruits, eomme renfermant des opinions bizarres et très hétérodoxes, ſur la vie de Jéſus Chriſt, qui auraient pu mettre l'auteur en danger d'être brulé, eomme hérétique, ſi ſa folie n'eut été bien notoire. Les imprimeurs de Paris reçurent l'ordre de ne plus imprimer ſes ouvrages, ee qui dût le priver de ſes moyens d'exiſtenee ordinaires.

Ce recueil des *Dernières œuvres* de Bluet, étant extrêmement rare, M. Paul Laeroix en a donné, dans le N° du Bulletin du Bibliophile indiqué ci deſſous, une deſcription minutieuſe, et de nombreux extraits des endroits les plus remarquables. Nous y renvoyons les eurieux.

Quant a l'autre reeueil des œuvres de notre auteur, en voiei le titre tout au long:

[1] Bulletin du Bibliophile Techener. Juillet 1859.

" L'Intitulation et Reeueil de toutes les œuvres de
" Bernard de Bluet d'Arbères, Comte de Permiffion,
" Chevalier des Ligues des XIII Quantons de Suiffe ;
" et Ledict Comte de Permiffion vous advertit qu'il ne
" fçait ny lire ny efcrire, et n'y a jamais aprins ; mais par
" l'infpiration de Dieu et eonduite des anges, et pour
" la bonté et miférieorde de Dieu. Et le tout fera
" dédié à haut et puiffant Henry de Bourbon, roy de
" France et de Navarre, grand Empereur Theodoze,
" premier fils de l'Eglife, Monarque des Gaules le
" premier du monde, par la grâce, bonté, et miféri-
" corde de Dieu.

" C'eft pour faire déclaration des livres qui ont efté
" imprimez en fon nom, qui ont eu leur fuite et
" effeet ; m'en obfervant trois de toutes mes œuvres,
" jufqu'à ee qu'il plaife à Dieu de m'appeler. Et
" en fera donné de tous mes livres, reliez tous en
" un, des déelarations à tous les dominateurs et
" grands feigneurs de la terre, qui font de mes amis,
" et fera dattée (fic) le jour et le temps qu'ils les
" auront reeeuz et feront imprimés, et feront prins
" pour tefmoignage pour déclarer la vérité des vifions
" qui n'ont pas eneore eu leurs effeets, pour déclarer
" la verité des eelles qui auront leurs effeets, f'il plaift
" à Dieu. Mai 1600, in 12°."

Ce titre prineipale à une gravure fur bois, repréfent-
ant le Calvaire, avee l'infcription, *in hoc figno vinces.*

Dans l'analyfe fuivante, nous ne préfenterons aux
leeteurs des extraits de ee que l'auteur veut bien
appeler des *livres*, que lorfqu'ils eontiendront quelque

chose de remarquable, ou qui puiſſe compléter, ſous certains rapports, la Biographie qui précède.

Le 1er *Livre d'Oraiſons*, partie de 72 pages d'impreſſion, a en tête une aſſez jolie gravure ſur bois, repréſentant allégoriquement l'*Arbre de vie*. Cette gravure eſt reproduite pluſieurs fois dans le cours de l'ouvrage.

Dans une courte préface l'auteur nous dit qu'il a commencé de faire imprimer le 19 Mai 1600, ce livre d'oraiſons, qu'il a été réimprimé de nouveau, au nombre de deux mille exemplaires.

Ces prières ne manquent pas d'onction et d'un certain mérite, quoiqu'elles renferment deux ou trois propoſitions ſingulières, telle, entr'autres, que la diſtinction entre la pucelle et la vierge: "La première, dit-il, c'eſt " avoir mauvaiſe volonté ſans effect, la ſeconde c'eſt " eſtre ſans mauvaiſe volonté et ſans effect."

Nous conſignerons ici une remarque que M. Paul Lacroix a faite le premier, et qui eſt importante, ſous le rapport bibliographique, pour l'œuvre entière de Bluet; c'eſt qu'après avoir fait imprimer, à un nombre inégal, une édition de ſes *livres* qui forment ordinairement 12 ou 21 pages in 18°, et en avoir diſtribué lui même une partie, l'auteur faiſait imprimer à part pour chaque *livre* deux feuillets qui n'étaient pas ſeulement deſtinés à figurer en tête de ce livre comme titre détaché et ſupplémentaire, mais qui devaient ſervir de proſpectus pour attirer de nouveaux acheteurs, afin de vendre le reſte de l'édition, et quelquefois une édition nouvelle. Ces titres-proſpectus qu'il diſtribuait dans

les rues, manquent ſouvent aux anciens exemplaires, ou ſe trouvent dans quelques uns, ſans les livres pour leſquels ils ſont faits. Ceci ſert à expliquer certaines différences entre les trois exemplaires que nous avons examinés, et la deſcription donnée par De Bure le jeune.

Le deuxième livre d'oraiſons, également imprimé à 2000 exemplaires, le 15 Mai, *contient cinq cens clauſes et eſt couvert de bleu céleſte*, dit Bluet, dans un des exemplaires que nous avons eus entre les mains. Dans un autre il n'y avait que le titre-proſpectus dont nous venons de parler, c'eſt à dire deux feuillets contenant ſeulement le titre et une figure.

Pour les ſix livres ſuivants, aucun de nos trois exemplaires ne renfermant les livres complets, nous transcrirons les détails curieux donnés par M. Paul Lacroix, d'après l'exemplaire de M. Techener.

" *Le 3ème livre, des ſentences ſans repliques*, contenait " trente ſix feuillets, et fut tiré auſſi à 2000 exemplaires. " Il n'en reſtait plus que trois, lorſque le Comte de " Permiſſion fit paraitre le titre proſpectus en deux " feuillets, qui exiſte ſeul aujourd'hui, le livre étant " perdu.

" *Le 4ème livre, des prophéties*, n'exiſte pas davantage, " quoique les Bibliographes aient cité ſon titre-pro- " ſpectus en deux feuillets où l'on apprend que ce livre " contenant 60 feuilles, avait été dédié à Henri IV et " tiré à deux mille exemplaires. Il n'en reſtait plus " que quatre, tous les autres ayant été donnés au mois " de Juni 1600.

“ *Le cinquième livre, des fonges,* contenait 24 feuilles. “ Il avait auffi été tiré à 2000, dont trois feulement “ reftaient, après la diftribution des exemplaires. Mal- “ heureufement ce livre là n’eft plus repréfenté que “ par fon titre-profpectus.

“ *Le fixième livre des vifions,* imprimé le 29 oc- “ tobre 1600, contenait 24 feuilles; il était dédié au “ Comte de Laval : douze exemplaires feulement fur- “ vécurent à la diftribution générale de 2000 que le “ Comte de Permiffion avait fait imprimer.

“ *Le feptième livre de profeffie.* Le titre-profpectus “ de ce livre offre un portrait de Henri de Bourbon, “ Prince de Condé, à l’âge de neuf ans, en 1597. Le “ livre tiré à 2000, dont il ne reftait plus que cent, “ après la diftribution, contenait douze feuilles, fuivant “ ce titre-profpectus que les bibliographes n’ont pas “ connu: or comme il eft compofé de 24 pages, on “ doit en conclure que Bluet défigne les *feuillets* par le “ nom de *feuilles.*

“ On trouve dans ces titres-profpectus la preuve ir- “ réeufable de l’exiftence de plufieurs livres en grand “ format, in 4° fans doute, qui ne font jamais parvenus “ fous les yeux des bibliographes. On lit fur le titre- “ profpectus du 27eme livre *du Chariot Triomphant :* “ Eft en grand volume, et ne peult pas entrer en ceftuy “ rang. Puis au deffous : Le 29eme livre eft en grand “ volume, qui ne peult pas entrer auffi en ceftuy “ rang.”

Dans la feconde édition du 7eme *livre de profeffies* l’auteur annonce que cette pièce a été réimprimée le

1er Janvier 1601 à cinq cents exemplaires, et dédiée à Monseigneur de Nantouillet.

Le 8eme livre, de 24 pages, contient l'interprétation et l'explication de la gravure qui représente l'*arbre de vie*. Ce livre est dedié : " à la plus belle demoyselle " et Princesse Anne de Montosye, Duchesse de Lucé, " Royne, nymphe des nymphes, et fille unique de la " noble Senahie."

A la fin de cette pièce se trouvent deux pages imprimées en italiques, indiquant la date précise de huit des livres de Bluet, et la couleur emblématique, selon lui, dont chaque livre était recouvert. Le verso du dernier feuillet contient une espèce d'apostrophe au Duc de Savoie, en latin.

Le 9eme Livre, des Rois, 24 pages, dedié à Henry de Bourbon, Roy de France, pour lequel 400 exemplaires ont été imprimés. Néanmoins ce livre se termine par les mots : " Le Comte de Permission en a fait im-" primer deux mil copies."

Dans d'autres exemplaires, ce livre est dédié à M. le Prince de Conty.

Ce n'est qu'une série de noms de fantaisie que l'auteur se plait à donner aux Rois et aux grands seigneurs de l'Europe, dans le genre de ce qui suit : " Le " Roy d'Espagne s'appellera Alexandre le Grand, mo-" narque des trésors des Indes, parceque Alexandre " possedait de grands pays, et qu'il étoit fils de Phi-" lippe. L'Archiduc d'Autriche s'appellera l'em-" pereur des Attrapes, parcequ'il a attrapé la Bour-" gogne, et s'en est faict Prince ; parcequ'il a attrapé

“ les Pays-Bas, qui ſont la Flandre, et parcequ’il a “ attrapé la Princeſſe d’Eſpagne, pour en faire ſa “ femme.”

Le 10eme *livre* n’eſt compoſé que de comparaiſons et d’épithètes bizarres, comme celles du livre précédent. Il a de même auſſi une gravure de *l’arbre de vie.* On doit en avoir tiré deux éditions, car il eſt dédié à Monſieur de Beaumont, dans un exemplaire, et à Henri de Savoye, Duc de Nemours, dans l’autre, et choſe aſſez ſingulière, l’impreſſion, dans tous deux, eſt datée du 16 Mars 1601.

Le 11eme *livre* fut imprimé le 24 du même mois, “ par le commandement du Comte du Permiſſion qui “ en a faict la compoſition ; et en ſera imprimé deux “ rammes, dequoy en ſera dédié deux cens coppies à “ Haulte et Puiſſante Damoiſelle De Lorraine.”

M. Paul Lacroix nous apprend que dans d’autres exemplaires, la dédicace eſt adreſſée à Marie de Médicis Reine de France, et auſſi a Yſabeau de la Tour. Ce livre traite “ de toutes les premières du monde, Prin- “ ceſſes, Roynes, dames et damoiſelles de grande qualité, “ de noms, de ſurnoms et interpretations.”

Le 12eme *livre* traite “ des grands ſeigneurs qui ſont “ compris dans les terres du Duc de Savoye, Roy Da- “ vid, ſoit en Piedmont, ſoit en Savoye, et ſ’appellera “ le livre ſans oubly.” Imprimé à 2000 exemplaires le 5 avril 1601, et portant en tête une gravure de l’arbre de vie.

Le 13eme *livre* a un de ces titre-proſpectus d’un

feuillet dont nous avons déjà parlé plus haut, d'après M. Lacroix, et au bas, on lit pour le première fois, ſelon le même bibliographe, cet avis, que Bluet a répété ſur quelques autres titres-proſpectus : " Le Comte " de Permiſſion prétend donner tous ſes livres reliez " enſemble, à tous ceux à qui il en a dédiez."

Le 14eme *livre*, ſix pages, plus un feuillet non chiffré, fig.

Le 15eme *livre*, 12 pages, fig.

Le 16eme *livre*, 12 pages. M. Lacroix cite deux titres différents de ce livre, l'un de deux feuillets, avec le portrait du Comte de Permiſſion agenouillé et entouré d'emblèmes ; l'autre d'un ſeul feuillet, ſans figure.

Le 17eme *livre* traite des viſions du Comte de Permiſſion et eſt dédié à Antoine Zamet, *baron de cinquante mille eſcus, frère du Grand Abraham.* 12 pages, ſans fig.

Le 18eme *livre* renferme quelques détails ſur la paillardiſe, et ſur les Cornes de Moïſe, d'un genre aſſez ſingulier.

Le 19eme *livre* eſt dédié à Baſtien Zamet, le grand Abraham, *marquis d'un million d'or, par la grace de Dieu.* Douze pages, fig. Dans un autre exemplaire la dédicace eſt à *Sebaſtian Zamet,—Grand Abraham, père de familles de toutes les Europes, riche de deux millions d'or par la grace de Dieu.*

Le 20eme *livre* nous apprend que Bluet avait un frère boiteux, probablement gardien de troupeau, comme lui, d'après l'alluſion qu'il fait.

Douze pages, et portraits en tête, de H. Du Pleſſis, R. Du Pleſſis, et Iſabelle Du Pleſſis, *la tant belle deſirable.*

Le 21eme *livre*, 24 pages, fig. du prophète Nahum. Dédié à Henry IIII, Roy de France et de Navarre. C'eſt une eſpèce de ſermon à la manière de l'auteur, ſur les diſſentions entre les Catholiques et les Proteſtans. Quelques paſſages ſont aſſez curieux, celui-ci entr'autres : "Voyla les prédicateurs des deux religions ; " la plus part de leurs prédications, c'eſt d'inciter de " ſe couper la gorge les uns avec les autres. Voila le " prédicateur de la religion Philiſtienne qui preſchera " que ces pauvres papaux font un Dieu de paſte, et " d'un goubelet d'argent, qu'ils ſont idolaſtres. Voyla " les autres prédicateurs de la religion Catholique, qui " dirent : Ces Calviniſtes ſont des chiens qui mangent " de la chair en tout temps. Le Comte de Permiſſion " vous avertit de la part de Dieu, que cela n'eſt point " bon de rapporter toutes ces paroles . . . . que de " trente mille qui vont à l'égliſe, il n'y en a pas un " qui faſſe ſon devoir."

Le 22eme *livre* a douze gravures ſur bois, qui rempliſſent plus de la moitié des pages, et qui ſont tirées d'une Danſe des morts.

" Il faut que je me réſolve, (dit Bluet, avec triſteſſe ſ'apercevant ſans doute que ſes livres ne ſe plaçaient plus auſſi bien) de me mettre en bon eſtat, comme " ceſtuy là qui ſ'en va mourir et rendre l'eſprit, avec " une vraye repentance d'avoir offenſé Dieu ; et je ne " penſe eſtre que trop riche quand je n'aurois que

" deux chemises, si je vois mon frère Chrestien qui n'en " a qu'une."

Le 23eme *livre*, 12 pages, fig. Dédicacee à Henri de Bourbon, Duc de Montpensier. Il y a deux titres différents pour ce livre, d'après les exemplaires.

Le 24eme *livre*, 12 pages, sans fig. M. Lacroix cite un titre de 2 feuillets avec les instruments de la Passion, et figure très singulière et très équivoque.

Le 25eme *livre*, 12 pages, fig. Deux titres différents.

Le 26eme *livre*. " Ce livre s'appellera, dit Bluet, le " renouvellement des propheties, dont la figure du " prophete Nahum sera en teste." 8 pages, fig.

Le 27eme *livre ;* un titre de deux feuillets, avec figures. Un autre titre sans fig. Ce livre, dit M. Lacroix, qui avait été imprimé en grand volume, n'existe plus.

Le 28eme *livre ;* un titre de deux feuillets, fig., 12 pages.

Le 29eme *livre ;* titre de deux feuillets, avec armoiries des treize Cantons. Ce livre qui avait aussi été imprimé en grand volume, n'existe plus.

Le 30eme *livre* est une série de visions des plus bizarres, telles que : " Je voyois le soleil à ma fenêtre, " lequel me crioit : ouvre moi la porte, que j'entre en " la maison ; je veux entrer et tu me fermes tousjours " la porte.—Autre vision, que j'estois transporté en la " Turquie, avec la femme du Grand Turc, et qu'elle " lisoit mes livres, et pleuroit des livres que se devoyent " imprimer. Les enfants du Grand Turc et de la " Turquesse ne se pouvoient lever que je ne les levasse."

Ce livre, dans quelques exemplaires, est en double,

et montre qu'il y en a eu deux éditions, chacune du même nombre de pages (24), avec une addition de neuf lignes en plus petits caractères, dans l'un d'elles.

Le 31eme *et* 32eme *livres* ne préfentent aucune obfervation. L'un a un titre de deux feuillets, avec portraits, et fe compofe de 10 pages, auffi avec portraits; l'autre a douze pages et traite "des difcours et interprétations "des noms et furnoms des demoifelles de la Royne de "France."

Le 33eme *livre* eft dédié à Marie de Médicis, *Impératrice de hafard et de fortune,* et fe compofe de douze pages imprimées le premier jour de l'an 1603. Bluet a l'idée originale dans ce livre d'appliquer aux damnés le contrafte du froid et du chaud: "Quand il eft jour "au monde, ceux des enfers font tourmentés par le "glace et la froidure; d'autant qu'ils ont eu la cha- "leur à mal faire, Dieu les veut refroidir par le glace; "et quand il eft nuict au monde, ceux des enfers font "tourmentés par le feu."

Le 34eme livre eft dédié à la haute et puiffante dame Henriette de Balfac, Marquife de Verneuil, Royne de beau plaifir.

Au nombre de ces vifions qui n'ont aucune fuite, il y en a d'affez curieufes: "Autre vifion que je voyois "la reffemblance de Madame la Princeffe et Ducheffe "de Nemours, et elle f'eft venue préfenter à moy, en "chemife, et me dift: mon amy, j'ay froid, pouffez "moy un peu dans cefte chambre. Autre vifion que "je voyois une grande Ducheffe qui avoit perdu fes "fouliers, &c."

Le 35eme *livre* de 12 pages, avec figure, préſente encore des viſions. Elles commencent par le récit d'un enlèvement de Bluet par un diable qui le tranſporte aux lieux où il eſt né, le poſe au milieu des marais où il gardait les vaches. Puis ils ſe battent enſemble. Plus loin, il eſt aux priſes avec un autre diable à cheval. Bluet lui met le mord d'une bride dans la bouche, et appelle au ſecours: "Je voyois le "Pape et Meſſieurs les Cardinaux qui ne me vouloient "point ſecourir. Je leur ay dit: ſauve qui pourra, "car je m'en vais le laiſſer aller, je ne le peus plus "tenir," &c. &c.

Les 36eme, 37eme *et* 38eme *Livres*, de 12 et 24 pages, avec figures, ne renferment également que des viſions. L'une d'elles montre juſqu'à quel point la malheureuſe cervelle du Comte de Permiſſion était bouleverſée par la vanité: "Il m'eſt apparu que j'étois tranſporté en "la maiſon d'une grande dame de mes amies; j'étois "accouſtré d'un habit à l'antiquité, portant une palle "de feu en ma main; il y avoit une table toute pleine "de veſſelle d'argent doré . . . trois capucins qui "avoient une face reflambante ont dict à la compagnie "qu'ils étoient venus pour me veoir, je leur ſuis allé "parler, les larmes leur diſtiloient des yeux, et m'ont "dict: vous avez la plus grande obligation à ceſtuy "grand Dieu de là haut; il n'y a jamais eu pape, et "n'y aura qui aye jamais pu faire ce que vous avez "faict. Vos livres regneront juſqu'à la conſommation "du monde, vous ſerez tenu à merveille au dernier "temps, ce que vous n'eſtes pour le préſent; monſtrez

" nous de vos œuvres. Je leur en ai monſtré. Quand " ils ont eu de mes œuvres, ils ont commencé à chanter " à haulte voix : Gloire ſoit donnée au Grand Dieu " Eternel, et bénédictions ſoient données à vos actions " et à vos œuvres."

" Je leur ay dict : cela n'eſt rien pour le préſent, au " prix de ce que je feray pour l'avenir, ſ'il plaiſt à " Dieu. Je vais oſter toutes les difficultés de toutes " les diviſions, y compris la Turquie," &c. &c.

Il y a un ſecond 38eme livre, de 12 pages, intitulé : *des ſentences, &c.*, imprimé le 27 fevrier 1603, et dédié " à Anthoine Zamet Jacob, fils ainé du grand Abra- " ham, et de la Victoire de Laurier, ſa mère."

Livre 39eme, deux feuillets, fig.

Entre ce livre et le 40eme dont nous allons parler, il ſe trouve deux morceaux, dans l'un des exemplaires que nous avons lus, qui ne portent aucune indication ſoit de ſérie, ſoit de claſſification quelconque, et qui ne ſont point mentionnés par les bibliographes. Ils n'ont ni titre, ni gravure. Il eſt donc impoſſible de deviner où ces morceaux devraient être placés. Ils ſont néanmoins complets en eux-mêmes, paginés de 1 à 12, et indépendants de tout autre livre. Voici les premières lignes de chacune de ces pièces : " Autre " viſion que je voyois que les gens du Roy de France " venoient me dire : chauffez un peu ceſte ſerviette " pour le Roy noſtre maiſtre, et moy approchant la " ſerviette proche du feu, elle ne ſe vouloit point " eſchauffer."

" Quand le ciel eſt bien clair, le ſoleil étand ſes

" rayons ſur le monde ; ſubitement vient la nuée qui " ſe met devant le ſoleil, et tout à l'heure le ſoleil " retire ſes rayons, et ſont cachés," &c.

Les livres 40, 41, 42, 43, *et* 44 ne nous préſentent que deux obſervations à faire. Au bas de la 1ere page du 41eme livre ſe trouve la remarque ſuivante: "Le " quarante deuxième livre qui eſt le tableau du Paradis " et de l'Enfer, eſt en grand volume, et ne peult pas " entrer en ceſtuy rang."

A partir du 43eme livre, De Bure, dans ſon catalogue des Œuvres de Bluet, avance que les livres ſuivants n'ont pas de figures. Néanmoins preſque tous ces livres en ont en tête, mais le 43eme qui commence par une gravure repréſentant St Pierre et St Paul, en contient une à mi-page, au verſo et au recto, juſqu'à la fin des douze pages.

Livre 45 ; "*Figure qui repréſente les douleurs qu'a " enduré la Vierge Marie.*" Tel eſt l'intitulé de ce livre de douze pages, collection de viſions bizarres dans le goût de celle ci : "Le Grand Turc m'eſt venu dire : " Comte de Permiſſion, allez au grand juge et ſauveur " voſtre maiſtre, qu'il luy plaiſe prolonger ſon grand " jugement, et me donner un petit de temps, que je me " puiſſe amander, pour demander miſéricorde ; j'abo- " liray la loi et la religion de Mahomet l'enchanteur, " je la fouleray ſous les pieds, et obſerveray vos ordon- " nances, moy et tous mes royaumes et empires."

Les livres 46, 47, 48 ont chacun 12 pages et une gravure.

Livre 49 ; idem. "Le Duc de Nemours me fit " donner douze ducats, m'en allant à Chamberry,

" pour m'accouftrer, et je m'accouftris depuis les pieds
" jufques à la tefte, tout de frize noire, et les dames me
" demandoient qui m'avoit donné ceftuy habit; je
" leur dift que c'eftoit le Duc de Nemours, la fleur de
" mes amis, et ne le vois plus, à mon grand regret."

Les livres 50 à 57 ne préfentent pas d'obfervations à faire.

Le livre 58eme, de douze pages, a en tête, une petite gravure fur bois, paffablement indécente, et dont nul bibliographe n'a parlé. Le titre porte : " Dédié à
" haulte et puiffante Dame, princeffe et ducheffe de
" Guife, Royne de Sabat. Iceluy livre traicte du
" remède comment les femmes mettent les hommes
" en tentation, et comment les hommes doivent
" réfifter."

L'auteur explique la gravure de la manière fuivante :
" L'homme fera couché à la renverfe, la femme fera
" auffi couchée vis-à-vis de l'homme. Une des gorges
" d'un ferpent à deux gorges et à quatre griffes, tirera
" la langue de l'homme, et l'autre gorge engouffre la
" partie honteufe de l'homme. Sur la femme il y
" aura un dragon qui aura une grande queue, la-
" quelle entrera dedans la partie honteufe de la femme,
" les deux griffes fur les deux mamelles. Il ne
" faudra pas que l'homme dife à Dieu : les belles
" femmes m'ont monftré leurs teftins, elles m'ont
" induict à mal faire ; il n'y aura poinct d'excufe."

Tout ce livre eft fort curieux, mais trop long pour le tranfcrire ici.

Livre 59 ; douze pages. Portrait d'Argentine

Provane, *la plus belle damoyſelle qui ſoit en Italie, de là les monts,* à laquelle le livre eſt dédié.

Le verſo de la dernière page eſt rempli par dix portraits en buſte, du Duc de Savoie et de ſes enfants.

Livre 60; douze pages, gravure. "Comme je "m'en allay trouver Abraham, j'ay rencontré "Monſieur l'Ambaſſadeur d'Eſpagne qui m'a convié "pour aller diſner avec luy; j'y ſuis allé, et il m'a "faict donner un eſcu, après que j'ay eu diſné."

La plupart de ceux que Bluet mentionne à cette époque comme leur ayant donné un de ſes *gros livre,* lui font remettre un écu. Le Prince d'Orange lui fait préſent d'un doublon d'Eſpagne, et Dom Pierre de Balançon, d'un beau pourpoint de ſatin.

Les livres 61 *à* 65 n'offrent pas de remarques à faire.

Livre 66; douze pages, (le titre porte par erreur lxvii.) En tête eſt le portrait du Comte de Permiſſion, reſſemblant beaucoup à celui de Ronſard, et entouré par deux branches de laurier. Au revers eſt un portrait d'Argentine de Provane, fille du Grand Chancelier du Duc de Savoie "qui euſt eſté ma femme, ſi je ne fuſſe demeuré en France," dit l'auteur.

Les livres 67, 68, *et* 69 ne m'ont pas préſenté d'obſervations à faire.

Le livre ſuivant, indiqué comme le *octante deuxième,* et intitulé *le Livre des trois couronnes* à cauſe de la gravure qui ſe trouve en tête, répond, dit Bluet, "et "ſuit au ſoixante-neufieſme livre, et eſt des viſions "depuis le cinq Novembre, juſqu'à préſent."

Il a 12 pages, comme les précédents.

Le livre 70ème eſt dédié au Duc de Maine, et imprimé le 10 Novembre 1603. Il traite de la vie de l'auteur, ainſi que pluſieurs des livres ſuivants, comme nous l'avons indiqué dans la biographie du Comte de Permiſſion.

Le livre 75ème eſt celui où ſe trouve la gravure indécente qui manque à la plupart des exemplaires.

Le livre 77ème renferme pluſieurs aventures où l'on voit que tout le monde ſ'amuſait aux dépens du pauvre Bluet, et le raillait ſurtout de ſon peu de courage.

Le livre 78ème porte en tête la gravure d'une chapelle ſur roulettes. "C'eſt une chapelle, dit-il, que "j'avois faicte a Chambery, et m'y tenois tout droit, "et me couchois tout de mon long dedans, et la "pouvois porter ſous mon bras, et y faiſois mes "oraiſons aux égliſes et ailleurs. Je voyois et on ne "me voyoit poinct, et eſtant dedans je la faiſois aller "où je voulois, avec ſes roues et autre ſubtilité et "induſtrie."

Cette deſcription eſt trés enigmatique, nous parait-il, et il eſt fort difficile de comprendre comment Bluet pouvait en même temps ſ'y coucher tout de ſon long, et auſſi, lorſqu'il voulait, la mettre ſous ſon bras et l'emporter.

Le livre 79ème a auſſi la gravure de la chappelle, mais entièrement différente en conſtruction et acceſſoires.

Le livre 81ème a une petite gravure repréſentant le

portrait en pied de sa maitresse Antoinette Coynder, qu'il manqua épouser, dit-il, lorsqu'il eut quitté l'état de berger. Puis vient un autre portrait en pied de la servante de Madame la Comtesse de Fournon "à "laquelle je failly me marier quand j'eus quitté la "paysanne."

Le livre 82eme continue la série des portraits en pied des personnes qu'on a voulu lui faire épouser. Le troisième est celui *de Damoiselle du Gayet qui s'appelloit Adriane de Quincin.* Le quatrième est celui de *la fille d'un écuyer de chevaux, nommé George Estrajo.*

Livre 83eme. Nouveaux portraits en pied de Mademoiselle de Senamy, de la belle Catherine de Gratian, la fille de chambre de la Marquise d'Ais; de Lucrèce de Lalee, damoiselle de la Tornette; de Peronne Pobel. "Bref, ajoute-t-il, je dis avec vérité que j'ay eu autant "de maitresses, qu'il y a de mois en l'année. J'ay "failly de me marier à toutes."

Le livre 84eme contient le portrait d'Argentine Provane, "la plus belle qui soit et qui jamais aye esté en "toute l'Italie. Il n'y a peintre, si brave soit-il, qui "puisse imiter sa rare et excellente beauté."

Le livre 85eme est dédié à Henriette de Balsac, Marquise de Verneuil, Royne de beau plaisir. "Ce livre "traicte de la continuation de me vie, tant de fortune "que de mon infortune pour ne m'estre pas sceu "gouverner selon les fantaisies et dissimulations du "monde: Chacun mesure la capacité des esprits d'au-"truy, comme ils mesurent la leur; mais celuy qui "compte sans son hoste, est sujet à compter deux fois.

" Les penſeurs feroient beaucoup ſi ce n'eſtoit leurs
" contre-penſeurs. En Dieu je me conſole.

Le 91eme *livre* traite de l'interprétation du Royaume de France et des provinces et duchés qui appartiennent au Grand Empereur Théodoſe.

Le 92eme eſt la continuation du même ſujet.

Le 93eme contient l'interprétation du nom des poſſeſſions du Roy du Levant.

Le 94eme livre eſt intitulé *le livre de la déſolation et lamentation,* et dédié au Nonce du Pape. " Le ſujet " en eſt, dit-il, l'interprétation de l'Annonciation de la " Vierge Marie." Ce livre de 12 pages, malgré ce qu'il annonce, ne ſe compoſe que de pluſieurs courtes oraiſons et prières.

Le livre 95eme eſt dédié " à Catherine de Lorraine, " Princeſſe et Ducheſſe de Nevers, Royne de toute " Vertu, l'Excellence de la France."

Ce livre eſt également rempli d'oraiſons. Portraits des prophètes Elie et Enoch, Jérémie et David.

Livre 96eme. En tête ſe trouve le ſingulier intitulé ſuivant, en lettres Italiques: " Il n'y a nul rapport au " contenu de ce livre dédié à la Princeſſe de Dombes " et de Montpenſier: Pere Cothon ſ'appellera Rem- " bourré parceque le coton ſert à rembourrer les pour- " points, et luy comme plein de vérités, rembourre le " vice."

En tête, figure du prophète Iſaie, qui fut le premier, dit Bluet, qui ait prophétiſé l'avénement du fils de Dieu.

Le livre, 97eme eſt intitulé: *Le Prophète Daniel,* et

donne ſon portrait. Ce livre traite *de l'interprétation du Duché de Nemours, et autres royaumes et principautés.* "Le Duché de Nemours ſ'appellera Tentation "d'amitié, parceque Amour eſt amitié: un amoureux et "une amoureuſe qui ſe baiſent, pour armoiries." Une gravure en marge les repréſente.

"Rome en Genevois, ſ'appellera aveugle, parceque "celuy qui eſt borgne n'eſt pas aveugle: un homme "borgne pour armoiries." Gravure d'un borgne.

Tout eſt de cette force, durant douze pages.

Le livre 98eme eſt dédié *à Monſieur le Grand, de France, gouverneur pour le premier du monde, de la Duché de Bourgogne.*

Nous avons cité plus haut le volume des *dernières œuvres de Bluet d'Arbères,* volume ſéparé et exceſſivement rare, de 200 feuillets, avec des gravures ſur bois, et qui commence au livre 141 et finit au 173eme. Nous nous propoſions d'en donner également une analyſe détaillée, mais ce travail a été ſi bien exécuté par *le Bibliophile Jacob*, dans le Bulletin du Bibliophile de Techener, du mois de Juillet 1859, page 450, que nous avons préféré y renvoyer les curieux.[1]

[1] Nous conſignerons ici, en finiſſant, une note de Beuchot dans le 33eme volume de ſon édition des œuvres de Voltaire, où il eſt queſtion du Comte de Permiſſion: "Fréron reproche à Vol-"taire, y eſt-il dit, d'avoir tiré preſque mot pour mot l'épiſode de "*l'hermite*, dans *Candide*, d'une pièce de 150 vers, intitulée *The "Hermit*, par Th. Parnell. Avant Parnell, pluſieurs auteurs "avaient traité le même ſujet, et entr'autres Bluet d'Arbères, "dans le livre 105 de ſes œuvres. C'eſt en 1604 qu'avaient paru "les livres 104 et 115, dont on ne connait encore qu'un ſeul ex-"emplaire, découvert en 1824."

JEAN MARIE CHASSAIGNON.

" LES cataractes de l'imagination, déluge de la " fcribomanie, vomiffement littéraire, hé- " morhagie encyclopédique, monftre des " monftres, par Epiménide l'infpiré—Dans l'antre de " Trophonius, au pays des vifions.—4 vol. in 12°, " 1779."

Certes, ce titre feul annonce que notre auteur eut pu être mis dans une maifon de fanté, fans grande injuftice, d'autant mieux que ce n'eft ni ce titre, ni cet ouvrage feulement, qui prouvent le dérangement des idées de l'auteur, mais encore la manière de traiter fes fujets.

Une mauvaife gravure repréfentant l'auteur en robe de chambre, affis à fon bureau, ayant derrière lui la Renommée et la Mufe de l'hiftoire, fe trouve vis à vis du titre du 1er volume. Au deffous font gravés les cinq vers fuivants:

Mufes, retirez vous, je cède à mon génie,
Un cœur comme le mien eft au deffus des lois.
La crainte fit les dieux, l'audace fit les rois.
Qui confulte eft un lâche et ne fait point écrire.
Servons d'exemple, et n'imitons perfonne.

Chaffaignon a certainement tenu parole, car il n'a imité qui que ce foit, mais fes vœux font reftés inexaucés, il n'a heureufement fervi d'exemple à perfonne.

Dans une longue préface de près de cent pages, il avoue qu'il écrit dans un genre inconnu à fon fiècle, et il apoftrophe ainfi ceux qui douteraient de fon mérite: " Mais lis encore une fois, infolent faquin, lis, " dégouté scélérat, lis, bourreau mécréant, qui doute " de notre fupériorité originale," et à fes critiques trop rhéteurs et puriftes il dit: " d'un feul éclat de mon " imagination, je foudroierais ce pufillanime troupeau " d'efclaves, nés pour aligner des mots, fymétrifer des " phrafes et couper les ailes du génie."

Comme nous l'avons déjà fait obferver, les monomanes ont fouvent la connaiffance parfaite du dérangement de leurs idées. Ce fait eft prouvé par la fcience. Auffi notre auteur décrit très bien lui-même comment fes accès de folie commencent: " Je n'écris " jamais plus d'une heure de fuite, fouvent même je " ceffe au bout d'un quart d'heure, une crifpation dans " les nerfs, un éblouiffement dans la vue, une palpita" tion de cœur, une ébullition de cerveau, m'em" pêchent de tenir la plume, de regarder le papier, et " même de combiner mes idées. Souvent au moment

" où j'entre en verve, mes fibres organiques s'ébran-
" lent et se déchirent, je retiens une explosion qui
" m'accablerait."

Cet état du cerveau explique suffisamment les jugements littéraires qu'il énonce: " l'Esprit des lois, le " Cid, Cinna, Emile et Mahomet n'ont pour moi que " d'arides beautés. Voltaire, J. Jacques, Corneille, " et Montesquieu n'ont pas senti ce que je sens. Je " préfère *moi* à tous ces fastidieux personnages."

Il raconte plusieurs des visions qu'il eut; une entr'autres pendant la nuit qui lui représente l'enfer: " *Horrescentes stetêre comæ*, dit-il, la plume m'é-" chappe ici de frayeur; encore une minute, et j'ex-" pirais. J'écrivis ma vision à un incrédule qui en " perdit la tête, et mourut."

Ayant conçu le plan d'une satyre sanglante qui retracerait un tableau des scélératesses qui ravagent notre globe, il évoque tous les souvenirs les plus capables de lui donner ce qu'il nomme *des convulsions poétiques*. " Que la rage, la haine et la vengeance, " s'écrie-t-il, broient mes couleurs avec leurs bras de " fer. . . . . Un frénétique accès s'empare de ma " verve, l'Etna est dans ma tête, le Vésuve est dans " mon cœur."

Monté à ce diapason, il consacre un chapitre à l'expression du desir que les " coups de sa plume soient " aussi destructifs que les dents de l'Ichneumon qui " pénètre dans les entrailles du crocodile, et les lui " déchire; aussi terribles que des tenailles rougies qui " emportent des lambeaux de chair et arrachent le cœur

" . . . . que ces ſatyres reſſemblent au tonneau armé
" en dedans de lames tranchantes, dans lequel les
" Carthaginois firent rouler Régulus tout nu . . . . .
" qu'elles ſoient auſſi meurtrières que le poiſon qu'A-
" grippine reçut de l'empoiſonneuſe Locuſte." . . . .
et une foule de ſouhaits ſemblables, rempliſſent ſix pages.

Enfin il conclut en diſant que ſi quelqu'un était tenté de le perſiffler; " Ah! je l'en préviens, je
" lui fais effacer ſes écrits dans des larmes de ſang;
" j'imprime ſur ſon front le fer de la ſatyre, rougi ſur
" une braiſe infernale, et on le verra convulſionner
" ſous le poignard du remords . . . . . je le contrain-
" drai à ſe pendre de honte et de deſeſpoir!"

Je penſe qu'après cette tirade, perſonne ne doutera que notre forcené méritait d'être mis aux Petites Maiſons.

Les chapitres ſuivants ſont conſacrés à la critique de la littérature de l'époque. Après un aſſez long examen des meilleurs écrivains français, il conclut en diſant qu'il n'en finirait pas ſ'il prenait à tâche de relever tous les ſolécifmes, barbariſmes, expreſſions impropres, vers bourſoufflés, images incohérentes, mots vagues, rebattus, rimes oiſeuſes, négligences baſſes, licenſes choquantes, fatiguantes répétitions, &c. &c., dont fourmillent les chefs-d'œuvres de Boileau, Racine, Corneille, Voltaire, Crébillon, Rouſſeau, &c. &c.

Après cet examen vient un volume et demi de notes, ſous le titre de: *Détachement ou Entrailles du monſtre*, titre qu'il juſtifie par le motif ſuivant: " Ces notes
" étaient d'abord conſubſtantiellement renfermées dans
" les volumes, et y occaſionnaient une eſpèce d'en-

" gorgement et d'obftruction. Pour dégager la maffe, " vider le ventricule, et éclaircir le cahos, on a cru " devoir en détacher les parties hétérogènes, indigeftes " et compliquantes, et donner ces notes en fupplément." Cette explication aurait pu trouver place dans quelques endroits du *Médecin malgré lui.*

Vers le milieu du 4eme volume fe trouve une efpèce de Poft-face de deux feuillets, imprimés en encre rouge, et intitulés : *Fin du Monftre et de fes entrailles, fuivie (fic) de la fin du monde et d'une efquiffe des Enfers.*

L'ouvrage fe termine par deux cent pages prefque toutes confacrées à une amère critique des œuvres de Voltaire, ce que l'on ne devinerait guère fous le titre, en encre rouge, de : *Arrière-Monftre, plus terrible que le Monftre : Paraphrafe des prophéties d'Ezéchiel, &c. &c., vifions, enfers, apocalypfe nouvelle. Offrande au Clergé.*

Le lecteur ne doit par f'imaginer pourtant que ces quatre volumes ne foient remplis que d'extravagances ; l'auteur y déploie une très grande érudition, et prouve par fes citations et fes extraits fans nombre, qu'il avait immenfément lu, et, qui plus eft, retenu fes lectures. Malheureufement tout eft fi incohérent, qu'il ferait difficile de les lire en entier. C'eft évidemment le produit d'un cerveau en délire.

Dans un autre ouvrage : *Les nudités, ou les crimes du peuple ;* 8°, 1793 ; Chaffaignon nous a retracé les malheurs que les aberrations de fon efprit attirèrent fur lui. M. J. Lamoureux, dans l'article qu'il lui a confacré

dans la Nouvelle Biographie Univerſelle, par Firmin Didot, t. 10, p. 42, a très bien réſumé ces événements. Nous y renvoyons les curieux et nous nous contenterons d'indiquer les autres ouvrages de Chaſſaignon.

1°. Eloge de la Brotade (Poème de Julien Paſcal), par un enthouſiaſte. Genève. (Lyon) 1779, in 12°.

2°. Les Etats Généraux de l'autre monde, viſion prophétique. Le Tiers Etat rétabli pour jamais dans tous ſes droits, par la réſurrection des bons Rois, et la mort éternelle des tyrans. Langres (Lyon) 1789, in 8°.

3°. Etrennes à Meſſieurs les Rédacteurs du Courrier de Lyon, Autun (Lyon) 1790, in 8°.

4°. Les Ruines de Lyon, Ode, 1794, in 8°.

Ces ouvrages, dit M. Breghot du Lut (Mémoires biographiques et littéraires, 1828, in 8°), ſont devenus fort rares, et contiennent la plupart, au milieu de beaucoup de folies, des choſes très ſenſées et très ſpirituelles.

Il publia en 1793 une défenſe de Chalier, ce diſciple de Marat, condamné à mort. Ce fut peut-être ce qui lui permit de traverſer le règne de la Terreur ſain et ſauf. On l'avait porté ſur la liſte des émigrés. Il adreſſa une réclamation aux Repréſentants du peuple, dans laquelle il dit, entr'autres choſes originales, « Comme on ſait que les penſeurs ont l'âme coſmo-« polite, les affections vagabondes, l'imagination aîlée « et émigrante, on ſ'eſt diverti à mettre mon nom ſur « la liſte des émigrés, et cette petite malice ne tend à « rien moins qu'à me faire mourir de faim et de ſoif. »

Heureufement pour lui, ce ne fut pas la fin qui lui était deftinée. Il mourut tranquillement, mais l'efprit toujours exalté, à Thoiffy, département de l'Ain, à l'âge de 60 ans, dans un modefte domaine dont il avait hérité.

Son frère, épicier à Lyon, fa ville natale, fit fervir à envelopper les marchandifes de fon commerce, les nombreux manufcrits laiffés par le défunt, et parmi lefquels fe trouvait une tragédie de *Cromwell*.

ALEXANDRE CRUDEN.

CE ſavant était fils d'un des magiſtrats d'Aberdeen en Ecoſſe, et naquit en 1701. Sa folie bien caractériſée, et d'autre part la preuve qu'il nous a laiſſée de ſa ſcience philologique et de ſes patientes recherches, en font un des phénomènes les plus curieux de l'aberration mentale. A dix neuf ans il prit ſes degrés de Maitre-es-Arts, et ſe deſtinait à devenir miniſtre de la religion, mais toute ſa carrière fut interrompue par un événement qui bouleverſa à jamais ſes facultés mentales.

Durant ſes études à l'Univerſité, il conçut une paſſion violente pour la fille d'un des miniſtres de ſa ville natale, mais celle-ci ne répondit pas à ſes ſentiments, et comme il continuait ſes pourſuites avec une obſtination que rien ne pouvait vaincre, le père de la jeune perſonne fut obligé de lui interdire ſa maiſon. Ce deſappointement produiſit un effet ſi terrible ſur ſon organiſation qu'il fut frappé de folie immédiate-

ment après, au point que l'on dut l'enfermer dans une maifon de fanté. Cet événement fut peut-être un bonheur pour lui, car on découvrit plus tard que la jeune fille avait été la victime d'une paffion coupable pour l'un de fes frères.

Au bout de quelque temps les foins affidus des amis de Cruden, et fon application à l'étude qu'il avait toujours confervée, durant fes moments de lucidité, finirent par donner un peu de calme à fon efprit malade, et l'on put le rendre à la liberté. Afin de détourner le cours de fes idées, il quitta Aberdeen et vint f'établir à Londres en 1722. Il y donna pendant quelque temps des leçons particulières, puis alla habiter l'Ile de Man, et obtint enfin la place de correcteur d'imprimerie dans la Métropole. Ses connaiffances et fon affiduité au travail lui firent des protecteurs, et il fut recommandé à Sir Robert Walpole, par l'influence duquel il fut nommé, en 1735, libraire de la Reine Caroline, époufe de George II. Depuis longtemps il f'occupait d'un grand ouvrage, *La Concordance de la Bible.* On fait que dans l'origine les Saintes Ecritures n'avaient aucune divifion en chapitres ni en verfets, divifions qui furent établies plus tard pour faciliter la lecture et les citations. C'eft la corrélation des divers paffages qui forme la bafe du travail de Cruden, qui appliqua à la Bible ce qu'on avait fait pour les auteurs Grecs et Latins, afin de trouver à volonté les concordances du texte. La préface de la première édition donne un réfumé hiftorique de tout ce qui a été fait avant lui, dans ce

genre, et établit d'une manière très claire les avantages de cette œuvre de patience qui l'occupa toute sa vie. On peut se faire une idée de l'immense labeur exigé pour un pareil livre, lorsqu'on se rappelle que le premier essai se fit sous la direction d'Hugo de St Marc, qui pour cela employa, en 1247, cinq cent moines à la fois.

Maintenant que Cruden avait un poste qui lui laissait quelque loisir, il mit la dernière main à son ouvrage, et la première édition en fut publiée en 1737. Elle était dédiée à la Reine, à laquelle il en présenta un exemplaire, et qui lui promit son appui, et lui assura qu'elle ne l'oublierait point. Malheureusement pour l'auteur, elle mourut seize jours après, et ainsi s'évanouit tout espoir pour lui d'être aidé pécuniairement. C'était un terrible coup, car il avait engagé son modique avoir tout entier dans cette immense entreprise. Aussi sa profonde anxiété, jointe sans doute à une trop grande tension d'esprit par suite d'un excès de travail, le privèrent de nouveau de l'usage de sa raison, et on dut l'enfermer dans la maison de santé de *Bethnal Green*. A sa sortie il publia un pamphlet satirique, plein de bizarreries, dans lequel il se plaignait des mauvais traitements qu'il prétendait avoir reçus; il intenta en même temps une action contre le médecin et le directeur de l'établissement, mais l'examen judiciaire de la cause, et le plaidoyer qu'il voulut faire lui même, prouvèrent que si sa mise en liberté était sans danger pour ses amis, ses facultés intellectuelles étaient néanmoins décidément dérangées. Malgré cela, il reprit ses occupations de correcteur d'im-

primerie, et continua pendant pluſieurs années à revoir les feuilles de pluſieurs éditions des claſſiques Grecs et Latins, ſans donner d'autres ſignes de ſon état mental qu'une grande taciturnité et une conſtante mélancolie.

Un événement montra que ſon ancienne bleſſure ne ſ'était pas cicatriſée. Un jour un de ſes amis, Mr Chalmers, lui propoſa, afin de le diſtraire, de le préſenter chez un des marchands de la Cité, qui par le plus grand des haſards ſe trouvait être un des frères de celle qui avait été la cauſe de ſa folie. Ce fut elle même qui vint ouvrir la porte. A cette vue Cruden ſe jette en arrière, et ſaiſiſſant violemment et d'un air effaré la main de ſon ami: C'eſt elle! ſ'écrie-t-il, ah! elle a toujours les mêmes beaux yeux noirs!—

Mr Chalmers le ramena en toute hâte chez lui, et eut beaucoup de peine à calmer ſon agitation. Il n'y eut pas de ſeconde entrevue, mais il ne prononçait jamais le nom de cette jeune femme, ſans qu'une ſombre douleur ne ſ'empara de lui auſſitôt.

En 1753 ſa ſœur fut obligée de le faire garder de nouveau à vue, dans une maiſon de Chelſea, et lorſqu'au bout de quelque temps, ſes excentricités paraiſſaient avoir diſparues, une idée bizarre ſ'empara de lui. Convaincu qu'on lui devait une réparation pour la perte de ſa liberte, et qu'il ne pouvait l'obtenir de la juſtice ordinaire, ainſi qu'il en avait déjà eu la preuve, il écrivit à ſa ſœur et à pluſieurs de ſes amis, leur propoſant, avec la plus grande ſimplicité, de lui fournir eux-mêmes *une légère compenſation*, de l'injuſtice qu'il avait ſoufferte, par un moyen très facile. C'était de ſubir à leur tour

un emprifonnement à Newgate. Sa fœur, difait-il, en ferait quitte en lui payant une amende de dix ou quinze livres, et pourrait choifir entre les prifons de Newgate, de Reading, d'Aylefbury, ou le château de Windfor, où elle refterait enfermée durant quarante huit heures feulement.

Le refte de la vie de Cruden f'écoula dans une efpèce de paifible hallucination. Il croyait avoir reçu du ciel une miffion fpéciale de corriger les mœurs publiques, et quoiqu'il continua paifiblement fes occupations quotidiennes à l'imprimerie, ordinairement jufqu'à une heure de la nuit, il trouvait encore le temps de travailler à corriger fa *Concordance de la Bible*, dont il fe propofait de donner une nouvelle édition. Elle fut publiée en 1761, l'auteur en préfenta un exemplaire au Roi, qui lui octroya une indemnité de deux mille cinq cent francs.

Jouiffant maintenant de quelque repos, fa manie religieufe l'abforba tout entier. Dans fes vifions, des voix céleftes lui difaient qu'il avait une grande miffion à remplir. Il crut que pour le faire efficaçement, fon autorité devait être reconnue par le Roi en confeil, et il demanda à être nommé *Correcteur du peuple* par acte du Parlement, et à être créé *chevalier*.

Il nous donne lui-même de curieux détails fur fes démarches, à cet effet, auprès des chambellans et des Miniftres d'Etat. Comme il était fort connu, on ne le rudoyait jamais, mais on cherchait à échapper à fes importunités. Il fe plaint fouvent de ce qu'on l'évite, excepté, raconte-t-il, un Lord qui, ayant la goutte

dans les pieds, fut forcément obligé de lui donner audience.

Une autre de ses manies fut de faire la cour à la fille d'un baronnet, et, malgré tous les refus, il continua à importuner la jeune personne de ses poursuites incessantes. Pour éviter une esclandre son père la fit partir pour un voyage; Cruden aussitôt fit circuler dans le public des prières imprimées où il implorait l'assistance de Dieu pour qu'elle et sa suite revinssent sans accident dans leurs foyers. A son retour, il distribua également des actions de grâce pour remercier le ciel.

Toujours résolu à être de fait ou de droit le correcteur de la moralité publique, il parcourait les rues, une éponge dans sa poche, et effaçait sur les murs les inscriptions qui lui paraissaient n'être pas conformes à l'honnêteté, ou il arrachait les affiches.

En 1769 il fit une excursion dans sa ville natale, et en sa qualité de correcteur du peuple, y fit des lectures publiques en Latin et en Anglais, sur la nécessité d'une réforme générale des mœurs. Il distribuait des pamphlets sur le même sujet à tous ceux qui voulaient les lire.

Il mourut d'une façon aussi extraordinaire qu'il avait vécu. Un matin, la femme qui le soignait dans son modeste logis à Islington, le trouva dans le privé, mort et agenouillé dans l'attitude de la prière.

Parmi les nombreux pamphlets que Cruden publia, un des plus curieux est: *The adventures of Alexander the Corrector*, in 8°, Londres, 1754.

Il y a une naïveté dans les détails, et une conviction

ſi profonde de la miſſion qu'il eſt appelé à remplir, qu'on ne peut ſ'empêcher d'être convaincu que le malheureux ne recouvra jamais l'uſage complet de ſa raiſon. Cette brochure, ainſi que toutes les autres, du même auteur, eſt aſſez rare, et il ſerait fort difficile de les réunir toutes.

SIR THOMAS AMES GEVAEFT.

ON vit paraître en Belgique, en 1839, un volume des œuvres d'un écrivain dont le nom inſcrit au titre, parait être un pſeudonyme, mais dont les idées, quel qu'il fut, avaient un cachet évident de folie. Nous croyons ce volume très peu connu, et comme il rentre tout-à-fait dans notre cadre, nous en donnerons une courte analyſe.

L'auteur commence par une préface où il adreſſe au peuple Belge un avis ſur les droits d'auteur. "Pluſieurs " des principaux articles de votre belle conſtitution ſont " ſortis de ma plume, dit-il, et quoique juſqu'ici, je " n'aie reçu de récompenſe des éminents ſervice que " j'ai rendus à la cauſe des Belges, malgré tous les " titres que j'ai fait valoir au gouvernement, je ne puis " contempler mon ouvrage ſans reſſentir ce noble ſenti- " ment d'orgueil, connu ſeulement aux hommes ſavants " et vertueux."

" L'impreſſion de mes beaux poèmes, tous dédiés à

" des têtes couronnées, et dont le manufcrit eſt dépofé, " eſt le prélude de celle de mes œuvres complettes, " et ce, en ma triple qualité d'hiſtorien, de Jurifcon- " fulte et de poète Anglo-Français."

Ces *beaux* poèmes font d'abord des méditations fur le tombeau de Saint Louis, dédiées *Au Saint Père Grégoire XVI, Pontife Suprême;* puis vient La Creation, *Poème dédié à fa Majeſté Louife, Reine des Belges;* en troifième lieu: Le dernier Jugement, *dédié à fa Majeſté Louis Philippe I, Roi des Français.* Le quatrième poème, écrit en Anglais eſt intitulé: *The Shipwreck,* et dédié *à fa Majeſté Léopold I, Roi des Belges.*

Viennent enfin plufieurs morceaux plus courts ayant pour titres: *La Vertu; La Vérité; La Patriotiſme,* et trois efquiſſes en anglais et en profe, fur le caractère de la poéfie de Jérémie, d'Ifaïe et de David.

Notre auteur a les idées les plus excentriques fur la verfification françaife qu'il décrit à fa façon: " Les " vers alexandrins, dit-il, n'admettent à la rigueur que " douze fyllabes ou fix pieds, mais le poète d'un génie " fupérieur ne fe laiſſe pas dominer par de pareilles " entraves. Se trouvant dans les champs fi vaſtes de " la poéfie, il dédaigne la rigoureufe févérité fufdite, " févérité qu'il facrifie à fes fublimes conceptions qui, " femblables à un torrent impétueux, renverfent tous les " obſtacles qui f'y oppofent. L'homme qui a écrit fur " un fujet auſſi vaſte (que ceux que traite notre poète) " doit poſſéder à peu près toutes les connaiſſances hu- " maines; il doit avoir acquis par une grande expéri-

" ence, l'autorité néceſſaire à faire adopter ſes opinions
" par tous ceux qui ſe diſtinguent dans les connaiſſances
" ſuſdites : Cet homme, c'eſt le fils de l'écriture Sainte ;
" cet homme, c'eſt moi, et alors même que je n'en
" euſſe d'autres preuves, mes œuvres le prouvent, et
" par mes œuvres je veux que l'hiſtoire me juge. Par-
" tant de ces principes et en vertu de mes droits, j'ai
" introduit dans la langue françaiſe pluſieurs nouvelles
" expreſſions, inconnues à elle juſqu'à ce jour, et ſauf
" à les expliquer moi-même; je déclare en même temps
" loin de moi toute vanité, loin de moi toute crainte
" de faire uſage d'un droit, dont la poſtérité, peut-être
" même mes contemporains, me tiendra, me tiendront,
" compte un jour.

" La langue de l'écriture Sainte fourmille de tant de
" beautés de toutes eſpèces, qu'il eſt juſte que les cinq
" langues dont les Pères de l'Egliſe ont fait et feront
" toujours uſage, ſ'entraident, ſurtout dans les compoſi-
" tions élevées."

" J'oſe eſpérer, dit l'auteur, en terminant ſa préface,
" qu'un public éclairé et impartial ſaura apprécier les
" difficultés qui entourent les compoſitions de ce
" genre, qui ont le bien-être de l'humanité pour but,
" et qu'il me rendra juſtice avec la loyauté, l'impartia-
" lité et la bonne foi qui caractériſent les nations
" civiliſées de l'Europe."

Dans ſon adreſſe au Pape Gregoire XVI, il donne quelques détails ſur lui-même. Nous en citerons quatre ſtrophes qui ſerviront en même temps de ſpécimen de ſa verſification :—

Le Créateur même daigna jeter ſur moi
Thomas Ames HMC HAZ, fils de la Croix
Ses yeux céleſtes et pleins de miſéricorde,
Afin que je ſuiviſſe de ſes préceptes l'ordre;
Et afin que je fuſſe connu de tous ſous les cieux,
Il imprima les ſignes céleſtes dans mes yeux.

A l'âge de treize ans, âge encore bien tendre
Je reçus des mains mêmes du Primat de Londres
Guillaume Pointer, digne vicaire de mon PERE
PIUS SEPTIMUS HEIPHA[1] de Jeſus Chriſt le Vicaire,
La première dignité dont m'inveſtit l'Egliſe,
Qui me donna plus tard le beau titre de fils.

A l'âge de vingt ans, moins quelques mois,
Par ordre du SAINT PERE gardien de la Foi,
Je reçus de mes grades et titres plein droit
De prendre place en la famille des Rois;[2]
Ce choix, ratifié d'avance *per omnes Cheſæ*,
Fut accepté comme gage de bonheur et de paix.

Hail,[3] father PIUS! Hail, Pontife ſuprême
Hail, illuſtre Père du dévoué Thommæ CM!
Salve ad te, *Pater Heipha*, Père de la foi!
Tes cendres ſont bénies juſqu'a la SAINTE CROIX!
Le ciel ſe réjouit de ce choix digne de toi,
Et la couronne céleſte relève la *Tiare!*

[1] *Heipha.* Expreſſion hébraïque qui ſignifie l'*Ecriture Sainte*, et quelque fois même le *céleſte ſéjour.* Elle réſume également les cinq langues de l'*Ecriture Sainte*, l'Hébreu, le Grec, le Latin, le Français et l'Anglais, mais cette partie ſeulement des langues Françaiſe et Anglaiſe qui a pour baſe l'hiſtoire et les trois langues Savantes de l'antiquité. (Cette note appartient à notre auteur.)

[2] Vide l'almanach de Gotha. (Note de l'auteur.)

[3] Cette belle ſalutation de l'Egliſe Catholique dérive non du Saxon ainſi que les auteurs et même les lexicographes Anglais le

Hail ! Ave ! Salve !
Ad Sir Ilius Gregorius XVI. MG.

En foi de quoi et en vertu de mes droits,
Je Signe
Ego Sir Thomas Ames Gevaeft, &c.,
Primus Jurifconfultus,
Primus Doctor,
Primus Profefforis,
Oig.

In Heipha. Dies fcript. A.D. Oig, plus trois !
Refurrexit Roma, Mater Mea !

Une lueur de raifon laiffe toutefois apercevoir à Sir Thomas Ames que fes vers Alexandrins, ainfi qu'il les qualifie, font paffablement défectueux, mais il penfe que cela ne fait qu'ajouter à leur beauté. " Quoique " la mefure métrique, dit-il, ou quantité foit parfois " dépaffée, il n'en eft pas moins vrai que le *temps* y " fait ample compenfation, et la cadence variée et vive " qui en eft la conféquence naturelle, loin de fatiguer " l'oreille, relève la monotonie qui exifte fi fouvent " dans les compofitions poétiques francaifes de quelqu'é-" tendue."

prétendent ; mais de la belle falutation hébraïque *Hallelujah* ; falutation compofée des attributs céleftes, et dont les faints mêmes font fiers ! (Note de l'auteur.)

TABLE ALPHABETIQUE

Des auteurs dont les écrits ſont cités dans cet Eſſai.

JOHN CHILDS AND SON, PRINTERS.

AUTRES OUVRAGES

DU MEME AUTEUR.

1° HISTOIRE DE CHARLES LE BON, d'après Gualbert. Un vol. gr. in 8°.
Bruxelles, Imprimerie Normale, 1831.

2° CHRONIQUES, TRADITIONS ET LEGENDES de l'ancienne hiſtoire des Flandres. Un vol. in 8°.
Lille, 1833.

3° ANNALES DE BRUGES depuis les temps les plus reculés jusqu'au XVIIeme ſiècle. Un vol. gr. in 8°, orné des portraits en pied de tous les Comtes et Comteſſes de Flandre.
Bruges, Van De Caſteele, 1833.

4° LE ROMAN DU RENARD, traduit pour la première fois, d'après un ancien manuſcrit flamand, augmenté de notes et d'une analyſe des anciens poèmes français du Renard. Un vol. in 8°. *Bruxelles*, 1834, Hauman.

5° GUIDE DANS BRUGES, ou deſcription des monuments et des objets d'art que cette ville renferme. 1 vol. in 12°.
Bruges, Bogaert-Dumortier, 1834.

6° CHRONIQUE DE L'ABBAYE DE S^T ANDRE, par Li Miuſis, traduit pour la première fois; ſuivie de mélanges hiſtoriques et littéraires. 1 vol. in 8°.
Bruges, 1834, Van De Caſteele.

7° LA VISION DE TONDALUS, RECIT MYSTIQUE du XIIIeme ſiècle. 1 vol. in 8°.
Publié par la Société des Bibliophiles de *Mons*, 1835.

8° CHRONIQUE DES FAITS ET GESTES DE L'EMPEREUR MAXIMILIEN, durant ſon mariage avec Marie de Bourgogne. 1 vol. in 8°, fig. *Bruxelles*, Wahlen, 1835.

9° ALBUM PITTORESQUE DE BRUGES. 1 vol. in fol°, avec Lithographies.
Bruxelles, De Mat, et *Bruges*, Bogaert-Dumortier, 1836.

10° LA BELGIQUE ILLUSTREE par les ſciences, les arts et les lettres. 1 vol. in 8°. *Bruxelles*, Wahlen, 1836.

11° LES AVENTURES DE TIEL ULENSPIEGEL, édition illuſtrée par Lauters, et augmentée de notes bibliographiques. 1 vol. in 8°.
Bruxelles, Société des Beaux Arts, 1839.

12° GALERIE DES ARTISTES BRUGEOIS depuis Van Eyck, juſqu'aujourd'hui. 1 vol. in 8°.
Bruges, Van De Caſteele.

13° DE L'ORIGINE DU FLAMAND, avec une eſquiſſe de la littérature flamande, d'après l'anglais du Rev^d Boſworth, avec additions et annotations. 1 vol. gr. in 8°.
Tournai, Hennebert frères, 1840.

14° CHASSE DE S^TE URSULE, peinte par Memling, et lithographiée de grandeur naturelle par Mr Manche et Ghémaer, accompagnée d'un texte hiſtorique, biographique et artiſtique. Grand in fol° avec quinze Planches.
Bruges, Bogaert-Dumortier, 1840.

15° HISTOIRE DE MARIE DE BOURGOGNE, édition illuſtrée et augmentée de documents inédits. 1 vol. in 4°.
Bruxelles, Wahlen, 1841.

16° PRECIS ANALYTIQUE DES DOCUMENTS que renferme le dépôt des archives de la Flandre Occidentale. 3 vol. in 8°. *Bruges*, Van De Caſteele, 1840-42.

17° OLD FLANDERS, OR POPULAR TRADITIONS AND LEGENDS OF BELGIUM. 2 vols. 8°.
London, Newby, 1845.

18° MEMOIRES HISTORIQUES relatifs à une Miſſion à la cour de Vienne en 1806, par Sir Robert Adair, traduit de l'anglais, avec un choix de ſes Dépêches. 1 vol. in 8°.
Bruxelles, A. Wahlen, 1845.

19° TABLEAU FIDELE DES TROUBLES DE LA FLANDRE, de 1500 à 1585, par Beaucourt de Noortvelde, augmenté d'une introduction et de notes. 1 vol. gr. in 8°.
Publié par le Société des Bibliophiles de *Mons*, 1845.

20° DESCRIPTION BIBLIOGRAPHIQHE ET ANALYSE d'un livre unique qui ſe trouve au Muſée Britannique. 1 vol. gr. in 8°, avec toutes les vignettes employées par les Elſeviers. Au *Meſchacébé (Bruxelles)*, 1849.

21° MACARONEANA, ou mélanges de littérature Macaronique des différents peuples de l'Europe. 1 vol. in 8°.
Brighton et *Paris*, Gancia, 1852.

TRÜBNER & CO.'S

LIST OF NEW PUBLICATIONS.

(Eulenspiegel Redivivus.)

THE MARVELLOUS ADVENTURES AND RARE CONCEITS

OF

Master Tyll Owlglass.

EDITED, WITH AN

INTRODUCTION, AND A CRITICAL AND BIBLIOGRAPHICAL APPENDIX,

BY KENNETH R. H. MACKENZIE, F.S.A.

WITH SIX COLOURED FULL-PAGE ILLUSTRATIONS, AND TWENTY-SIX WOODCUTS, FROM ORIGINAL DESIGNS BY ALFRED CROWQUILL.

Price 10*s.* 6*d.* bound in embossed cloth, richly gilt, with appropriate Design; or neatly half-bound morocco, gilt top, uncut, Roxburgh style.

"Tyll's fame has gone abroad into all lands: this, the narrative of his exploits, has been published in innumerable editions, even with all manner of learned glosses, and translated into Latin, English, French, Dutch, Polish, &c. We may say that to few mortals has it been granted to earn such a place in universal history as Tyll: for now, after five centuries, when Wallace's birthplace is unknown even to the Scots, and the Admirable Crichton still more rapidly is grown a shadow, and Edward Longshanks sleeps unregarded save by a few antiquarian English,—Tyll's native village is pointed out with pride to the traveller, and his tombstone, with a sculptured pun on his name,—namely, an Owl and a Glass,—still stands, or pretends to stand, at Möllen, near Lübeck, where, since 1350, his once nimble bones have been at rest."—*Thomas Carlyle, Essays*, II. pp. 287, 288.

OPINIONS OF THE PRESS.

"A volume of rare beauty, finely printed on tinted paper, and profusely adorned with chromolithographs and woodcuts, in Alfred Crowquill's best manner. Wonderful has been the popularity of Tyll Eulenspiegel . . surpassing even that of the 'Pilgrim's Progress."'—SPECTATOR, *October* 29, 1859.

"A book for the antiquary; for the satirist, and the historian of satire; for the boy who reads for adventures' sake; for the grown person, loving every fiction that has character in it . . . . Mr Mackenzie's language is quaint, racy, and antique, without a tiresome stiffness. The book as it stands is a welcome piece of English reading, with hardly a dry or tasteless morsel in it. We fancy that few Christmas books will be put forth more peculiar and characteristic, than this comely English version of the 'Adventures of Tyll Owlglass.'"—ATHENÆUM, *November* 5, 1859.

"Mr Mackenzie has made diligent use of all editions, and has judiciously founded his version . . . . on the old English translation of Henry the Eighth's time. By this means he has imparted the flavour of antiquity to the style, whilst he has freed it from the incumbrances of the obsolete language and spelling. . . . . . He has, in truth, executed his work with great judgment, and, as far as we can judge, with considerable talent, for he has imparted to his little narrative the force and vigour of original composition. . . . It will delight young and old; and the careful, artistic, and humorous designs of Mr Crowquill will equally please the children, both of large and small growth Altogether, we cannot doubt its popularity, especially as a Christmas gift."—LEADER, *Nov.* 5, 1859.

"There are, indeed, few languages in Europe into which the adventures of this arch-mystificator have not been translated. . . . . The bibliographical appendix, which the editor has added to the volume, will be of great interest and value to those who are curious in researches of that kind; but to all the reading public this edition of the 'Adventures of Tyll Owlglass' will be very welcome, as one of the prettiest and pleasantest volumes of the season."—CRITIC, *Nov.* 5, 1859.

"This can hardly fail to become one of the most popular among the books of the winter season. . . . We must add, in justice to Mr Mackenzie, that no labour has been spared to make the present edition as complete as possible. The translation is racy and vigorous, but we have not met with a single phrase which could be described as 'slang'. . . We must also call attention to the appendices at the end of the volume, which furnish the reader with a succinct account of all that is worthy to be known respecting the literary history of Owlglass."—MORNING HERALD, *Nov.* 9, 1859.

"Ordinary English readers know little of Tyll Eulenspiegel, or, as his name is translated, Tyll Owlglass, a famous person in German mediæval story, and one whose acquaintance they will be glad to make through Mr Mackenzie's version. . . . Mr Mackenzie's translation is well calculated to popularize this work The book is beautifully printed, and the illustrations by Alfred Crowquill worthy of his fame."—LITERARY GAZETTE, *Nov.* 12, 1859

PREPARING FOR PUBLICATION,

DEDICATED, BY PERMISSION, TO

HIS ROYAL HIGHNESS PRINCE ALBERT.

In one volume 8vo, handsomely printed, uniform with DR. LIVINGSTONE'S TRAVELS, and accompanied by a Portrait of the Author, numerous Illustrations, and a Map,

NARRATIVE OF MISSIONARY RESIDENCE AND TRAVEL IN EASTERN AFRICA,

DURING THE YEARS 1837—1855.

BY J. L. KRAPF, PH. D.

One of the Agents of the Church Missionary Society in Abyssinia and the Equatorial Countries of Eastern Africa.

The present volume will be acceptable at once to the friends of Missions, to those interested in geographical discoveries, and to the lovers of adventure. Few Missionaries have undergone greater sufferings and been exposed to greater perils than those first fully disclosed in this work as having been voluntarily fronted by Dr Krapf. The value of his geographical discoveries it is scarcely possible to over-estimate. The land journeys of Dr. Krapf in Eastern Africa extended to upwards of nine thousand miles, and were made mostly on foot—for the luxury of oxen, enjoyed by Dr. Livingstone, was beyond the reach of the German missionary in his travels from the coast into the interior.

REYNARD THE FOX.

After the German Version of Goethe.

By THOMAS J. ARNOLD, Esq.

"Fair jester's humour and merry wit
Never offend, though smartly they bit."

WITH SEVENTY ILLUSTRATIONS, AFTER THE CELEBRATED DESIGNS BY WILHELM VON KAULBACH.

Royal 8vo. Printed by CLAY, on toned paper, and elegantly bound in embossed cloth, with appropriate Design after KAULBACH, richly tooled front and back, price 16*s*. Best full morocco, same pattern, price 24*s*.; or neatly half-bound morocco, gilt top, uncut edges, Roxburgh style, price 18*s*.

"The translation of Mr Arnold has been held more truly to represent the spirit of Goethe's great poem than any other version of the legend."

ON THE

STUDY OF MODERN LANGUAGES

IN GENERAL, AND OF

THE ENGLISH LANGUAGE IN PARTICULAR.

BY DR. DAVID ASHER.

In one Volume 12mo, cloth.

"I have read Dr Asher's Essay on the Study of the Modern Languages with profit and pleasure, and think it might be usefully reprinted here. It would open to many English students of their own language some interesting points from which to regard it, and suggest to them works bearing upon it which otherwise they might not have heard of. Any weakness which it has in respect of the absolute or relative value of English authors does not materially affect its value."—RICHARD C. TRENCH.

Uniform with "TYLL OWLGLASS," a Second Edition of

THE TRAVELS

AND

SURPRISING ADVENTURES

OF

BARON MUNCHAUSEN.

WITH THIRTY ORIGINAL ILLUSTRATIONS,

(Ten full-page Coloured Plates and Twenty Woodcuts), by
ALFRED CROWQUILL.

Crown 8vo. ornamental cover, richly gilt front and back, price 7*s*. 6*d*.

"The travels of Baron Munchausen are perhaps the most astonishing storehouse of deception and extravagance ever put together. Their fame is undying and their interest continuous; and no matter where we find the Baron,—on the back of an eagle, in the Arctic Circle, or distributing fudge to the civilized inhabitants of Africa,—he is ever amusing, fresh, and new."

BOSTON POST, *Feb.* 10, 1859.

"A most delightful book. . . . Very few know the name of the author. It was written by a German in England, during the last century, and published in the English language. His name was Rudolph Erich Raspe. We shall not soon look upon his like again."

